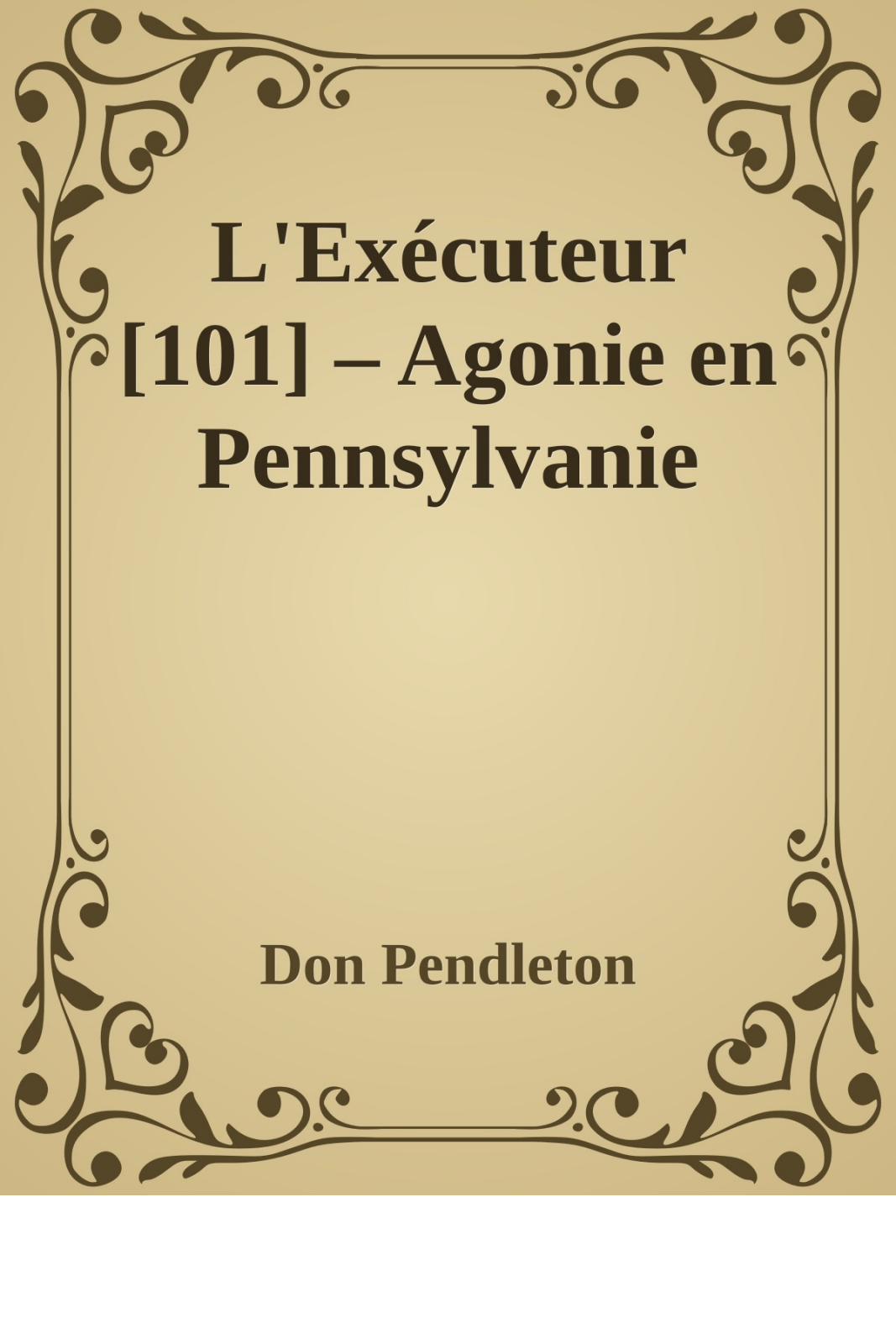


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire page.

L'Exécuteur [101] – Agonie en Pennsylvanie

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Agonie en Pennsylvanie

PAR DON PENDLETON

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**AGONIE
EN PENNSYLVANIE**



CHAPITRE I

La Jaguar bleue flambant neuve ne s'était arrêtée qu'un court instant devant le hangar pouilleux servant d'entrepôt. L'endroit était situé dans le quartier de Tacony, à la périphérie Est de Philadelphie, et à moins de cent mètres de la rivière Delaware.

Accompagné d'un garde du corps, Larry Menighetti était à peine descendu que l'imposante caisse sombre s'éloignait dans un chuintement pour aller se garer à quelques dizaines de mètres de là.

Il était 9 heures du matin. Menighetti était l'un des responsables de secteurs travaillant pour le compte des *capi* de la côte Est et, comme tous les jours, il faisait sa tournée d'inspection. Vêtu d'un costume gris finement rayé, les chaussures impeccablement cirées, il traversa d'un pas décidé le hangar où s'alignaient des piles de caisses, son porte-flingue sur les talons. Il ouvrit brutalement la porte vitrée du bureau minable au fond de l'entrepôt et apostropha les deux types avachis dans un canapé crasseux, de l'autre côté d'une table boiteuse :

— Qu'est-ce que vous foutez à pioncer au lieu d'être au boulot ? Magnez-vous, la prochaine cargaison arrive dans moins d'une heure !

N'obtenant pas de réponse, il respira l'air vicié par petits coups, grimaça et s'adressa à son garde du corps :

— Réveille-moi ces deux enfoirés, Dick, ils se sont encore soûlé la gueule.

Des caisses retournées et sales jonchaient la pièce, encombrées de bouteilles, de verres crasseux, ou utilisées comme sièges.

— Ça pue ! cracha d'un ton écoeuré le gorille en s'approchant des deux hommes dont l'un avait le visage bouffi et violacé.

Il se pencha par-dessus la table, fit un geste pour secouer le plus proche, mais sa main resta en suspens et ses yeux s'écarrillèrent.

— Merde, lâcha-t-il pesamment, raidi dans une attitude de chien d'arrêt.

— Eh ben quoi, qu'est-ce qu'il y a ? T'as peur de te salir les pognes sur ces abrutis ? Réveille-les, putain de merde !

— Patron...

— Ouais ?

— Ces mecs sont pas soûls. Ils seraient plutôt morts.

— Qu'est-ce que tu racontes ? fit Larry Menighetti qui s'approcha

à son tour de l'ignoble canapé.

Lui aussi s'immobilisa net en apercevant la large flaque rouge dans laquelle il avait failli mettre les pieds. Durant plusieurs secondes il resta sans voix, puis se racla la gorge et émit un juron.

— Bon Dieu, c'est pas possible ! Qui est-ce qui a osé faire ça ?

Dick, enfin, empoigna un type par le col de son blouson, le tirant vers lui. Le cadavre bascula lentement en avant, dévoilant dans son dos une déchirure inondée de sang. Un petit caillot s'en échappa avec un bruit gluant. Visiblement, il avait été surpris et tué d'un coup de poignard dans les reins. Son copain, lui, n'avait aucune blessure apparente mais l'examen de son cou dévoila qu'il avait été étranglé à l'aide d'un garrot.

— Ils sont encore tout chauds, patron, annonça Dick, dégageant son revolver de sous sa veste.

Le visage blême, Menighetti coassa :

— Et le troisième ? Johnny... Où est Johnny ?

— J'l'ai pas vu dans le hangar.

— Va voir dans les chiottes, Dick ! Fouille partout, je veux savoir ce qui s'est passé !

Tandis que l'armoire à glace tournait les talons et disparaissait dans un petit couloir, Larry Menighetti respira un grand coup en serrant les mâchoires, incapable de détacher son regard du spectacle morbide.

— Qui a pu faire une chose pareille ? répéta-t-il avec incrédulité.

— Moi, fit soudain dans son dos une voix qui lui parut sortir de l'au-delà.

Ce fut comme une décharge électrique. Le chef de secteur eut la brusque sensation qu'une main géante et glaciale lui enserrait la nuque. Il voulut se retourner mais ses muscles tétanisés lui refusèrent tout service. Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

Ce fut à cet instant que Dick revint, entraînant dans son sillage un bruit de chasse d'eau et une odeur pestilentielle. Avec une moue écœurée, il fit un geste significatif de la main sur sa gorge, puis se raidit, le regard braqué par-dessus l'épaule de son patron.

Tout se passa ensuite en une fraction de seconde. Le bras de Dick commença à remonter vivement pour tendre devant lui son revolver, mais ce ne fut qu'une ébauche. Menighetti entendit dans son dos une détonation très atténuée, comme un soupir rauque, et il vit le nez de son garde du corps se transformer en une bouillie abjecte tandis que des projections sanglantes s'épalaient sur le mur derrière lui.

Il eut juste le temps de voir le corps de Dick commencer à

basculer en avant, se sentit saisi par l'épaule et une poigne d'acier le força à se retourner. Il eut alors une vision affolante : l'image de la mort. De sa propre mort. Le grand diable tout de noir vêtu qui le regardait fixement n'était pas autre chose que l'expression de la Mort.

Il fut poussé avec force contre la table branlante, le corps arqué en arrière, et un poignard à la lame acérée vint s'appuyer contre sa gorge. Horrifié, louchant sur l'arme sinistre, Larry vit que l'acier était souillé de traces rouges. Il ne parvenait même plus à déglutir, avait l'impression d'appartenir déjà à un autre monde, et il aurait juré que son sang ne circulait plus dans ses veines.

— Où est Flaherty ? chuinta la lugubre apparition sans presque remuer les lèvres.

La gorge desséchée, le chef de secteur essaya de bredouiller quelques mots qui ne furent que des borborygmes. Le visage passé au maquillage de combat qu'il avait devant lui, à moins de vingt centimètres, était encore plus effrayant que la dague dont il sentait la pointe lui martyriser la gorge. Seuls les yeux paraissaient vivre dans ce visage granitique, vivre avec une intensité insupportable, comme le reflet des flammes de l'enfer.

— Je t'ai demandé où est Flaherty ! répéta Bolan. Tu as cinq secondes. Après, tu iras tenir compagnie à tes potes.

— Co... Co...

— Quoi ?

— Co... comment voulez-vous que je le sache ? ânonna Menighetti.

— C'est ton problème. Tu réponds ou tu crèves.

— At... attendez ! Je peux vous donner un renseignement.

— Dépêche-toi.

L'acier de la lame appuya un peu plus fort sur la gorge tendue.

— Vous... voulez parler de David Flaherty ?

— De lui et des autres. Où se tient la convention ?

— J crois que c'est à Sharon Hill...

Du coin de l'œil, l'Exécuteur surveillait l'entrée du hangar par le battant resté ouvert. Une ombre venait de se découper dans l'ouverture de la grande porte coulissante. Un homme s'acheminait lentement entre les rangées de caisses, sans doute le chauffeur de la Jaguar.

Larry Menighetti eut conscience du mouvement coulé que faisait son agresseur pour braquer dans cette direction un pistolet au canon prolongé par un interminable réducteur de son. Le nouveau venu poussa soudain un cri et voulut saisir une arme sous sa veste. Le

Beretta silencieux lui cracha silencieusement une balle de 9 mm Parabellum en pleine face et il partit à la renverse, battant l'air de ses mains.

La main tenant le poignard n'avait pas eu le moindre tressaillement durant le court et sinistre intermède.

— Tu as dit Sharon Hill ? reprit Bolan.

— Ouais... C'est de l'autre côté de la ville.

— À l'ouest ?

— Ouais. Pas loin de Collingdale. Je sais seulement qu'un grand rassemblement se prépare là-bas.

Le mafioso avait maintenant conscience qu'il pouvait encore sauver sa peau. Le grand fumier voulait des informations, il allait lui en donner quelques-unes que tout le monde dans le Milieu pouvait connaître. Rien de compromettant, bien sûr.

— J'ai aussi entendu parler de ce type, Flaherty... Mais je sais juste qu'il est rentré de Floride complètement chanstiqué par ce qui s'est passé là-bas. C'est vous qui avez foutu tout ce bordel ?

— C'est moi qui pose les questions, Larry. Gâche pas tes chances. Qu'entends-tu par chanstiqué ?

— Eh ben... J crois qu'il pédale plus ou moins dans la semoule. On raconte qu'il serait à moitié amnésique et qu'il tient des propos plutôt décousus.

— Et Augie ?

Meninghetti eut un frémissement.

— Ça, j'en sais rien. J'vous jure que je suis pas au courant. Écoutez, Bolan, je...

— C'est toi qui vas m'écouter. Je crois que tu me racontes pas mal de salades, mais je vais te laisser en vie pour quelque temps. Tu vas prendre le volant de ta caisse et tailler la route le plus loin possible. Sans te retourner et sans décrocher une seule fois le téléphone pour parler à tes amis. Pigé ?

— Pour sûr ! J'ai vraiment pas envie de finir comme eux, fit Meninghetti en coulant un regard atterré vers le corps de son porte-flingue effondré en travers des deux autres cadavres.

— O.K., conclut l'Exécuteur en rengainant son poignard de combat. Casse-toi maintenant.

Les jambes molles, la tête bourdonnante, le mafioso se redressa en roulant des yeux, paraissant sortir d'un cauchemar. Il déglutit péniblement, eut un petit hochement de tête, puis commença à se diriger vers la sortie de l'entrepôt.

Bolan le suivit du regard, entendit un instant plus tard un ronflement de moteur et la Jaguar passa lentement devant le hangar.

Il eut un sourire crispé qui ressemblait plutôt à une grimace, sortit à son tour et contourna la construction métallique pour rejoindre sa voiture, une Oldsmobile Delta grise très anodine mais au moteur gonflé. Il enfila un imperméable par-dessus sa combinaison noire, en boutonna le col, puis lança doucement le véhicule dans le sillage de Meninghetti.

Le petit « biper » électronique qu'il avait glissé en douce dans la poche du mafioso lui permettait de le suivre à distance, sans trop de risques de se faire repérer. Sortant du vide-poches un récepteur gonio compact, il l'installa sur le tableau de bord, contre le pare-brise, et l'alluma. L'appareil émit aussitôt une tonalité syncopée en même temps qu'une flèche fluorescente indiquait la direction prise par le chef de secteur. Il suffisait maintenant de suivre cet axe pour ne plus le lâcher, à condition toutefois de ne pas le laisser s'éloigner de plus de deux kilomètres.

Pour Bolan, il était évident que le mafioso allait s'empresse de rejoindre ses pairs et de les mettre au parfum au sujet de celui que tous les amici appelaient « le grand fumier », ou encore « la grande pute ».

Larry avait sûrement eu la trouille de sa vie, mais l'Exécuteur savait depuis longtemps que les mafiosi ont encore plus peur du sort qui les attend en cas de trahison. Il savait aussi de quelles horreurs les tortionnaires de la Mafia sont capables lorsqu'ils tiennent entre leurs mains un « turkey », un dindon, après que l'ordre leur eut été donné de le charcuter pendant des jours et des jours. Pour le contraindre à avouer, mais aussi pour l'exemple.

Donc, Meninghetti devait logiquement le conduire, sinon au Q.G. d'Augie Marinello junior – le maître incontesté de Philadelphie – du moins à un relais mafieux important d'où l'Exécuteur pourrait remonter le fil.

Après son blitz en Floride, Mack Bolan avait donné rendez-vous à Jil Becker-Reynolds et aux deux « petits emmerdeurs » pour des vacances à New York. Par USAir il avait fait un saut à Paris et pris le TGV jusqu'à Genève pour retrouver Cheng et l'emmener rejoindre la petite bande. Les quelques jours à se promener dans « the big apple » la semaine précédant Noël resteraient pour l'Exécuteur une image du paradis. Mais Cheng avait craqué, il avait fallu le raccompagner en Suisse et, au retour...

La Mafia avait tué Jil Becker-Reynolds. La Mafia avait massacré Iguane solitaire et Aigrette bavarde, les petits jumeaux de Jil. Et

l'Exécuteur avait cru devenir fou et avait bien failli basculer dans un univers parallèle où la douleur prendrait toute la place.

Mais il avait survécu, porté par le besoin de revanche. Alors, ivre de fureur, il s'était jeté avec férocité sur les traces des ordures responsables du massacre, les avait traqués d'abord aux États-Unis où il les avait abattus un à un, pour conclure sa vengeance en Sicile en un blitz apocalyptique.

Cela avait été un de ses plus terribles combats et il revenait aux States vengé, mais épuisé, meurtri, ayant laissé son char de guerre détruit au détour d'une route sicilienne. Il aurait sacrifié bien plus si cela avait été nécessaire : sa propre vie même. Et cette fois il s'en était fallu de bien peu.

Ayant acheté une fourgonnette Econoline tout-terrain, et du matériel de camping, il avait pris la route en direction de la Virginie. Dévorant les kilomètres, il s'était arrêté dans le parc national de Shenandoah où il avait planté son camp.

Il avait cru pouvoir panser les blessures de son âme dans ce havre de tranquillité, tout au moins pendant quelques jours, ne plus penser à rien, oublier pour un temps l'ignominie de certains humains et l'abjection des actes qu'ils commettaient.

Mais, encore une fois, le destin l'avait obligé à réviser sans délai ses intentions. Un coup de téléphone de routine donné à son ami Rosario Blancanales lui avait fait l'effet d'une douche glacée.

Harold Brognola, le Numéro Deux du Justice Department, cherchait à le joindre depuis deux jours. Il ressortait de leur brève conversation que David Flaherty – le bras droit d'Augie Jr – avait réussi à échapper au pilonnage de Bolan en Floride, lorsque ce dernier avait anéanti le « Camp Delta » de la Mafia dans les Everglades.

Or, Nick Rafalo, qui était l'agent fédéral infiltré chez les amici, avait joué un rôle important dans le blitz floridien. Et, bien sûr, Flaherty était au courant de ses agissements. Il constituait donc un danger mortel pour Rafalo et il convenait de l'éliminer dans les plus brefs délais.

Bolan s'était d'abord demandé si le mal n'avait pas déjà été fait. En toute logique, Flaherty aurait dû s'empresse de dénoncer l'agent fédéral. Pourtant, et sans qu'on pût l'expliquer, il semblait bien que ce ne soit pas le cas : rien de laissait supposer que Rafalo fût radicalement grillé.

De plus, l'Exécuteur apprenait maintenant par un truand de seconde zone que Flaherty avait perdu les pédales. Le pauvre chérubin avait sans doute été traumatisé par la violence de l'affrontement et son mental tortueux fait pour les grosses combines pourries bien pénardes

n'avait pu y résister. Mais tout cela n'était que suppositions. Le fait demeurait que Nick Rafalo risquait de se faire tuer à n'importe quel moment et c'était cela seulement qui comptait pour l'Exécuteur.

Ce dernier s'était donc relancé sur la piste sanglante, bien décidé à nettoyer le terrain selon ses propres méthodes et sans faire aucun cadeau.

Le récepteur gonio indiqua brusquement un changement de direction de la Jaguar en direction du sud. Bolan accéléra jusqu'au croisement de Cottman avec Castor Avenue, s'arrêtant un bref instant pour examiner la grande artère. Il aperçut juste à temps l'arrière du véhicule bleu qui s'insérait dans une file de voitures, redémarra et maintint la distance durant quelques minutes.

Ils traversèrent Pennypack Park en direction de Bustleton puis roulèrent dans le même axe vers Somerton. Dix minutes plus tard, il vit la Jaguar tourner dans County Line Road, ralentir, et enfin emprunter une petite rue perpendiculaire bordée de maisons basses en briques rouges.

Meninghetti immobilisa sa voiture devant l'une d'elles, une sorte de grand bungalow massif et disgracieux entouré d'un parc au gazon mal entretenu. À pied, il franchit un petit portail en bois, alla sonner à une porte sous un péristyle et disparut dans l'affreuse bâtisse.

Bolan s'était arrêté à plus de deux cents mètres en retrait et réfléchissait rapidement à la suite qu'il allait donner aux événements. Il avait localisé l'une des tanières des cannibales de Philadelphie, mais n'avait pas l'intention de l'investir tout de suite. Auparavant, il tenait à sonner chez son ami Harold Brognola qui peut-être lui communiquerait de nouvelles informations au sujet de Rafalo et de Flaherty.

La vie de la taupe fédérale ne tenait assurément qu'à un mince fil et il n'était pas question de commettre un impair.

CHAPITRE II

« C'est à Philadelphie que fut signée en 1776 la déclaration d'indépendance des futurs États-Unis dont elle devint d'ailleurs la capitale pendant dix ans, de 1790 à 1800. Située sur la rivière Delaware, proche de l'Atlantique. « Philly » est l'un des deux plus grands ports américains avec New York.

« C'est aussi une ville industrialisée à l'extrême par laquelle transitent d'énormes quantités de pétrole, toutes sortes de minerais, du sucre, des textiles, des oléagineux. Elle exporte massivement des matières premières, des produits manufacturés, et héberge une multitude d'usines chimiques, métallurgiques, et un grand nombre de raffineries. Cela en fait une des villes les plus polluées des States.

« Économiquement et industriellement, c'est la géante de la côte atlantique, le vrai centre nerveux de l'Est.

« Avec ses quatre millions et demi d'habitants, la grande cité portuaire constitue une plateforme géographique des plus intéressantes. En effet, New York, au nord, n'en est éloigné que de cent quarante kilomètres, un peu plus pour Washington en direction du sud, et Atlantic City – la capitale du jeu, à l'est – est à peine à une heure de trajet par la route.

« Lorsque William Penn fonda Philadelphie en 1682, y installant des Quakers comme premiers occupants, il ne prévoyait sûrement pas le monstrueux développement que prendrait sa petite cité utopique trois siècles plus tard.

« On parle de Philadelphie comme d'un haut lieu culturel mais l'image qu'on en reçoit, en y débarquant venant de la côte Ouest, est celle d'une ville puritaine, lugubre, quasi inhumaine, et où la magouille règne à très grande échelle. »

Le ton général de la note pondue par les services de Brognola n'était pas réjouissant ! « Pas étonnant qu'Augie Marinello fils en ait fait son Grand Quartier Général », avait songé Bolan.

Après avoir vu Larry Menighetti entrer dans la maison de briques rouges, l'Exécuteur s'était mis en quête d'une cabine téléphonique. Il en trouva une à peu de distance, glissa quelques « quarters » dans la

fente de l'appareil et composa le numéro de son ami Harold, à Washington.

— Est-ce que ta ligne est claire ? demanda-t-il d'emblée.

Il faisait allusion aux écoutes électroniques que la CIA avait fait brancher sur le téléphone du superfluc lors de la guerre de Miami.

— J'ai fait désinfecter, mais prudence quand même, répliqua Brognola avec du sarcasme dans la voix. Où es-tu ?

— Sur l'objectif, comme prévu. Je t'appelle d'une cabine, pas question d'utiliser un scrambler.

— Vas-y, j'essaierai de comprendre à mi-mots.

— Aux dernières nouvelles, le rat échappé des marais aurait plus ou moins perdu le sens de la réalité. Il paraît qu'il ne voit plus très clair dans ses pensées.

— C'est ce que j'ai appris il y a moins d'une heure alors que j'aurais dû en être informé voilà plus de trois jours ! En tout cas, ça pourrait être bénéfique pour notre ami Dakota.

Le nom de code pour Nick Rafalo.

— Oui et non, objecta Bolan. Tu sais bien que s'ils ont le moindre doute, les charognards vont aussitôt l'attraper à la gorge pour lui faire raconter sa vie. Sais-tu où il est en ce moment ?

— Pas avec précision. Il m'appelle régulièrement pour faire le point, mais il juge plus prudent de changer constamment de planque. Je me mets à sa place.

— T'a-t-il dit s'il a renoué le contact avec le grand manitou diabolique en rentrant dans ce secteur ?

— Bien sûr. Il a pris les devants en y allant au culot. Il a carrément accusé le rat des marais d'avoir flanqué la panique en engageant un fils de pute pour l'opération en cours, et surtout de n'avoir pas vérifié qu'il s'agissait bien du bon personnage. Tout de suite après, il a annoncé qu'il avait à régler une affaire de famille. Ça lui a permis de prendre le large pour un temps.

— Une affaire de famille ! ricana Bolan.

— Sans jeu de mots. C'était la meilleure solution dans l'éventualité où l'autre tordu reparaitrait.

David Flaherty, en effet, avait fait appel à un certain Drake Kruger à Miami, un mercenaire d'origine australienne, qui devait assurer la formation des troupes paramilitaires de la Cosa Nostra. Le FBI en avait été discrètement informé par Nick Rafalo et, grâce à un habile tour de passe-passe, Mack Bolan avait réussi à prendre la place de Kruger, jouant son personnage et intoxiquant les amici jusqu'au blitz final.

L'Exécuteur n'en était pas à sa première mission en collaboration

avec Harold Brognola qui avait depuis longtemps compris que les méthodes du grand diable vêtu de noir étaient cent fois plus efficaces que celles des agents fédéraux.

Évidemment, cette « collaboration » avec un grand patron du FBI demeurait secrète. La moindre indiscretion à ce sujet aurait valu le limogeage et vraisemblablement l'emprisonnement à Brognola qui avait bien souvent l'impression de marcher sur le fil d'un rasoir.

Nick Rafalo, donc, était plus ou moins en cavale. Le danger immédiat était ainsi diminué mais pas pour autant neutralisé. Deux cas de figure s'imposaient : ou Flaherty reprenait ses esprits et vendait purement et simplement la mèche, ou bien il continuait dans le délire psychotique. Mais, dans ce dernier cas, les « spécialistes » de la Mafia réussiraient finalement à lui faire vider son sac, faisant le tri du vrai et du faux dans le fatras loghorrique provoqué par un sérum de vérité. C'était peut-être d'ailleurs ce qui était en train de s'accomplir en ce moment même.

Pas d'illusion à se faire.

Conclusion : il fallait de toute façon retrouver Flaherty et le liquider au plus vite, en même temps que ceux qui se trouveraient en sa compagnie, pour éviter de donner l'éveil.

Depuis qu'il était arrivé en Pennsylvanie – la veille dans l'après-midi – Bolan ne se sentait pas dans sa meilleure forme. L'assassinat de Jil et des enfants l'avait très durement touché et son blitz en Sicile ne l'avait pas débarrassé de sa douleur. La blessure était indélébile, une de plus, une de trop peut-être, parmi celles qu'il traînait au plus profond de sa conscience.

Pour la première fois depuis le début de sa croisade sanglante, depuis le massacre de Noël il avait du mal à fixer ses idées, à intégrer les événements dans son mécanisme mental.

Il ne voulait pas se l'avouer, mais il avait mal. Tout son être souffrait du tragique épisode californien. Il lui paraissait même que ses réflexes en étaient diminués. En serait-il de même de son instinct ? Si cela était. Philly la vieille dame revêche et puritaine convertie à la magouille politico-crapuleuse verrait peut-être les derniers jours, les dernières heures de Mack Bolan.

Et, pour tout arranger, il ne disposait plus de l'appui logistique de son van équipé pour la guerre à outrance.

Il prit une profonde inspiration et serra les mâchoires, réalisant soudain que Brognola, de l'autre côté de la ligne, continuait à lui parler :

— En tout cas, il ne s'est pas laissé avoir par la panique. La dernière fois que je l'ai eu en ligne, il paraissait avoir un moral

d'acier... Tu es toujours là, Striker ?

— Ouais, excuse-moi, dit Bolan. Ça fait combien de temps que le rat est rentré ?

— Quatre jours, d'après ce qu'on sait.

— De qui tiens-tu exactement l'information ?

— De Dakota. Mais il a été retrouvé plus tôt que ça.

— Il y a quelque chose de vaseux dans cette histoire. Ils l'ont forcément déjà passé à la moulinette dans tous les sens.

— Et tu penses qu'ils en auraient tiré ce qui les intéresse ?

— Pas toi ?

— Eh bien... Peut-être. J'avoue que je ne sais pas trop. Mais tu as sans doute raison. Notre ami s'est discrètement informé auprès d'un type du Grand Conseil. Le lendemain de ton feu d'artifice, les amici ont envoyé en Floride une équipe d'une dizaine de fouineurs qui ont reniflé partout pour tenter de reconstituer les événements. C'est comme ça qu'ils ont fini par retrouver le rat musqué. J'ai eu des informations officielles sur ce point. Devine où ils l'ont récupéré ?... Dans le commissariat de Fort Myers, de l'autre côté de la péninsule. Il n'avait aucun papier d'identité avec lui, était déjà en état de choc et tenait des propos incohérents quand il s'est fait ramasser pour vagabondage. Les flics locaux n'ont rien pu en tirer et se sont résolus à faire passer un avis d'identification. Ils ont été passablement soulagés lorsqu'un type s'est présenté pour le ramener, tiens-toi bien... dans la clinique psychiatrique où il était en traitement. Marrant, non ? On peut supposer qu'après avoir erré un bon bout de temps dans les marais, il a fait du stop jusqu'à cette ville. C'est du moins ce que pensent les flics de Fort Myers, ils ont eu divers témoignages concernant un vagabond dépenaillé qui déambulait comme un cinglé le long de l'Interstate 75.

— C'est bien ce que je disais, Hal. Ça sent le coup fumeux à plein nez. Autre chose : Gadgets et Politicien m'ont parlé d'une conférence en préparation ici. C'est toi qui leur as refilé le tuyau ?

— Exact. Les gars de notre antenne locale sont formels : depuis plusieurs jours, des visiteurs d'un genre très particulier sont arrivés sur place avec leurs habituelles troupes de protection. Je voulais te mettre en garde. Ils ont loué des chambres d'hôtel en ville, pris des contacts avec les lieutenants de qui tu sais et donné des coups de fil longue distance un peu partout sur la côte Est. On m'a assuré qu'ils avaient tous l'air vachement constipés, comme s'ils venaient assister à un enterrement.

— De grosses têtes ?

— Et comment ! Les plus grosses qu'on puisse imaginer.

— Donne-moi des noms, Hal, j'ai besoin de savoir.

— C'est trop risqué, affirma Brognola d'un ton coincé.

— Vas-y quand même.

Le chef fédéral se ménagea un temps de silence puis poussa un soupir :

— Non, mec ! Essaie seulement de t'occuper du rat merdique et casse-toi aussitôt. C'est le conseil que je te donne.

— Qui m'a demandé de venir ici ? persifla Bolan.

— D'accord ! Mais dans un objectif bien déterminé, pas pour y déclencher la Troisième Guerre mondiale. Tu oublies que tu es sur le territoire d'Augie et qu'il est hyperpuissant. Toute la ville lui appartient, presque tous les politicards viennent lui manger dans la main et on suppose qu'une bonne partie de la police est corrompue. Et puis...

De nouveau, Brognola devint silencieux.

— Et puis quoi ? demanda Bolan.

— Rien, je...

Ce fut au tour de Bolan de soupirer.

— Qu'est-ce qui se passe, Hal ?

— Je t'ai dit, rien...

— Alors, la vie est belle.

— Arrête, crétin ! Je suis en train de me faire un mouroon du diable à ton sujet. Je m'en veux déjà à mort de t'avoir demandé d'intervenir pour Dakota, et toi tu ne trouves rien de mieux que de vouloir te lancer contre la plus grande conjuration qui ait existé sur la côte Est depuis les affaires appalachiennes ! Ne me dis pas que je me trompe, je suis sûr que c'est ce que tu as dans la tête.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Tu m'en demandes trop... Comment te sens-tu ?

— Je vais bien, répliqua Bolan dont la gorge se noua un instant.

Il toussota, enchaîna :

— Qu'est-ce que tu veux me dire exactement ?

— Que je serai vraiment rassuré quand tu auras quitté le coin où tu es, et je... Je veux dire... Enfin, merde ! Est-ce que tu penses avoir récupéré ?

— Tu veux sans doute parler de mes états d'âme ? fit Bolan d'une voix grinçante.

— Exactement. Bon Dieu, je me doute de ce que tu ressens en ce

moment, tu n'es sans doute pas dans un état d'esprit suffisamment propice à...

— Je n'ai pas envie d'en parler, Hal. Dis-toi que rien n'est changé en ce qui me concerne, la machine tourne toujours de la même façon.

— Je l'espère ! souffla le Numéro Deux du Justice Department. Je vais me mettre à prier tous les saints du paradis pour que ce soit vrai.

— Fais aussi une prière à Lucifer, plaisanta l'Exécuteur.

— Je n'ai pas d'accointance avec le diable.

— Je te parlais de l'ange porteur de lumière.

— Alors qu'il éclaire le guerrier sur le chemin de la sagesse !

Bolan s'esclaffa, puis :

— Bon, tu me donnes ces noms ?

— O.K. Ouvre bien tes oreilles... Lou Armando, d'abord, le *capo* d'Atlantic City. Il est arrivé le premier avec une douzaine de gros bras. Le suivant a été Amolfo Pizza Ferrari – Monsieur Arnold...

— Je le croyais mort, celui-là.

— Il a fait un infarctus, mais ça ne suffit pas à tuer un pourri. Ensuite, nous avons Michele Rosso, dit Mickey pour ses intimes. Parrainé par le tout-puissant Augie, il est devenu le big-boss de Boston... Et puis deux autres grosses légumes récemment promues aux titres de *capi* de l'Est : Nino Galante d'Alexandra et Salvatore Coppola. Ce dernier a maintenant la mainmise sur Norfolk, dans le sud. Ajoute à ces gros mecs une bonne vingtaine de *soto-capi* et de chefs de secteurs venus depuis la frontière canadienne jusqu'à la Caroline du Sud, et tu auras une idée assez précise des forces en présence à Philly.

— La nouvelle capitale de la grande magouille !

— C'est pire qu'une bombe atomique suspendue au-dessus du pays... Tous ces visiteurs ont officiellement des noms bien américains, comme il se doit, mais ils n'en sont pas moins des frères de sang garantis grand teint. Tu notes ?

— Je ne fais que ça...

Bolan n'avait pas besoin d'inscrire sur un papier les renseignements que lui fournit alors Brognola pendant plus d'une minute. Il les enregistra fidèlement dans sa mémoire, se ménagea ensuite quelques secondes de réflexion, puis demanda :

— As-tu une idée de ce que représente cette rencontre au sommet ?

— On peut tout imaginer : remise en cause générale après ton souk de Floride et « tes » noces de Palerme, cérémonie d'allégeance au dieu de la côte Est, vote pour une nouvelle stratégie d'arnaque ou

pour l'élection de nouveaux chefs... Mais je penche plutôt pour la première hypothèse.

— C'est aussi mon sentiment. Le Junior n'a rien d'un crétin, il va modifier ses plans à toute vitesse, réorganiser le Syndicat, et pour ça il a besoin de l'accord de tous les autres patrons. Une occasion à ne pas manquer.

— Ne me raconte surtout pas ce que tu vas faire, mec, j'ai déjà les cheveux qui se dressent sur la tête !

— Ce n'est pas mon intention. Je vais raccrocher...

— Ouais. Je crois que nous nous sommes tout dit. Non, une dernière chose...

— Oui ?

— Fais gaffe à toi, vieux, on est quelques-uns à s'inquiéter à ton sujet.

— La routine, assura Bolan en raccrochant avec un petit rire sec.

Il eut un geste de la main comme pour ôter une poussière de son œil tandis que ses mâchoires se serraient. Il savait de qui Brognola avait voulu parler en manière de mise en garde. Gadgets, Politicien, Toni... Quelques autres encore qui connaissaient Mack Bolan, et lui gardaient amitié et confiance. Mais le moment n'était vraiment pas à l'attendrissement, il fallait y aller...

Il s'éloigna de la cabine pour récupérer sa voiture qu'il alla ranger en bordure d'un terrain vague enclavé par deux vieux immeubles désaffectés. L'endroit était parfaitement désert. Sous le couvert de l'habitable, il se dévêtit prestement de sa combinaison noire, enfila un blue-jean et un blouson en cuir par-dessus un pull-over, chaussa des baskets. Ensuite il glissa le Beretta silencieux dans un holster spécial sous son aisselle gauche, fixa un poignard de combat à sa ceinture et plaça deux chargeurs supplémentaires dans ses poches. Puis il verrouilla les portes de l'Oldsmobile et en ouvrit le coffre arrière.

En rentrant de Virginie, il s'était arrêté à Baltimore où il avait fait une petite visite à un ancien du Vietnam plus ou moins trafiquant d'armes. Il lui avait acheté un attirail de combat individuel, un peu d'explosifs, aussi, et divers matériels tactiques et logistiques pour renouveler partiellement son équipement détruit en Sicile. La plus grande partie en était stockée dans la Ford Econoline qu'il avait garée dans la banlieue sud de Philadelphie avant de louer l'Oldsmobile.

Il préleva dans le coffre cinq petits containers de plastic C-4 qu'il fixa à sa ceinture par des clips, referma et marcha résolument en direction de sa cible.

Meninghetti, pour se tirer d'affaire, lui avait probablement raconté

des bobards en ce qui concernait le lieu présumé où devait se tenir le grand rassemblement mafieux. Mais ça n'avait qu'une importance médiocre. Les chacals qu'abritait la grande baraque en briques seraient sûrement en mesure de lui faire des révélations plus cohérentes.

Ce prochain coup de main devait être opéré en un minimum de temps et sans qu'un seul témoin subsiste ensuite pour en parler. C'était pour cette raison qu'il allait devoir utiliser les containers de C-4 à détonateurs à retard.

C'était également pour la même raison qu'il avait laissé derrière lui la sinistre combinaison noire. Pour que personne ne puisse établir un rapprochement entre Nick Rafalo et l'Exécuteur.

Maintenant, la bâtisse mafieuse n'était plus éloignée que d'une centaine de mètres. Une petite rue perpendiculaire allait lui permettre de s'y introduire par l'arrière du parc. Il marcha résolument dans cette direction, bloquant toutes ses pensées dans un but unique, mais sans pouvoir se défaire d'une sale impression qui l'avait assailli quelques minutes auparavant en apercevant la façade déplaisante. Il s'en dégageait quelque chose de maléfique et de sournois. Décidément, il devenait impressionnable...

Bolan jeta un regard à sa montre. Il était 9 h 45 du matin. Si tout se passait bien, dans quelques minutes il pourrait se lancer sur les traces de David Flaherty et lui régler son compte.

Si tout se passait bien...

CHAPITRE III

Pour la seconde fois en moins d'une heure, Larry Menighetti roulait des yeux horrifiés en tâtant précautionneusement ses lèvres éclatées. Contrairement à ses espoirs, l'entrevue avec la « Direction » de son secteur prenait une allure de cauchemar.

Dès qu'il avait commencé à parler du carnage de Tacony et surtout de la combinaison noire, on l'avait aussitôt considéré comme un pestiféré. On s'était mis à le fouiller des pieds à la tête et il avait protesté avec véhémence sans obtenir d'autre effet que de recevoir une claque fantastique qui lui avait fait voir les étoiles en plein jour.

Tout de suite après, deux hommes armés avaient été envoyés à l'extérieur pour inspecter le parc et ses abords. Une mesure de sécurité automatique.

Assis sur une chaise en face des deux malabars, il avait l'impression qu'on l'avait condamné par avance sans la moindre considération pour ce qu'il était venu raconter.

Un troisième personnage en costume sombre et au visage cruel, que Menighetti connaissait sous le nom de Greg Johnson, se tenait légèrement en retrait. C'était celui-là qui avait mené l'interrogatoire d'un ton mordant.

Les yeux humides, la lèvre souillée de sang, le petit chef de secteur émit une protestation d'une voix geignarde :

— Écoutez, Greg, vous ne pouvez pas mettre ma bonne foi en doute. Je suis venu...

— Ta gueule ! grogna l'un des deux costauds. Réponds seulement aux questions de M. Johnson.

— D'accord, je suis prêt à vous donner toutes les explications que vous voulez, monsieur Johnson.

— Ravi de te l'entendre dire, fit le meneur de jeu d'une voix coupante. Tu t'appelles bien Larry Menighetti et tu es responsable du secteur de Tacony ?

Le petit mafioso se tortilla sur sa chaise.

— Ben oui ! D'ailleurs vous me connaissez de nom, m'sieur Johnson, et...

— Je connais aussi la façon dont tu voles régulièrement l'organisation, Larry. Tu croyais que tes petits prélèvements passaient inaperçus ?

— Jamais je ne...

Meninghetti ne put achever sa phrase. Une nouvelle claque l'atteignit à la tempe et il partit à la renverse, entraînant la chaise dans sa chute. Il sentit ensuite que des mains brutales le relevaient, l'installaient à nouveau sur son siège. La tête bourdonnante, il entendit claquer la voix autoritaire :

— Réponds !

— Eh ben... Heu, il m'est arrivé quelquefois de faire des prélèvements sur la vente d'un stock, mais j'ai toujours remis l'argent ensuite. C'était pour ma mère.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta mère ?

— Elle est à l'hosto et ça coûte un sacré pognon.

L'un des malabars émit une sorte de hennissement, la face hilare.

— Putain ! Le croyez pas, m'sieur Johnson. Sa mère est claquée depuis longtemps d'une cirrhose du foie. Ce con largue tout son pognon et celui du Syndicat dans les bagnoles de luxe et les poufiasses à cinq cents sacs la nuit.

— C'est ce que j'avais entendu dire, répliqua Johnson. Tu pensais vraiment t'en tirer avec ce genre de connerie, Larry ? Secoue un peu ta cervelle d'abruti et dis-toi qu'on ne peut pas te faire confiance. Alors tâche de me donner la preuve que tu ne racontes plus de salades. Tu dis que tu as trouvé les gars de l'entrepôt McDonald's saignés à blanc en arrivant sur place, c'est bien ça ?

— Ouais, tout à fait.

— Tu étais accompagné par Dick Minestra, ton porte-flingue ?

— Oui, comme d'habitude.

— C'est un gars rapide et précis, n'est-ce pas ?

— Plutôt, oui !

— Et tu affirmes qu'il s'est fait rectifier avant même d'avoir pu tirer une seule balle ?

— Il n'en a pas eu le temps. Il venait juste de sortir des chiottes où il avait retrouvé Johnny, quand l'autre fumier a...

— Quel autre fumier ?

— Je vous l'ai déjà dit, Creg, c'était Bolan...

— Monsieur Johnson ! rectifia l'armoire à glace tout près de Meninghetti. Si tu manques encore une fois de respect, je te fais dégueuler tes tripes.

— D'accord, d'accord !... Mais c'était bien Bolan, j'veus jure qu'il y a pas d'erreur. Ses yeux étaient comme deux morceaux de glace, y avait encore du sang sur son poignard et je l'ai vu descendre mon chauffeur sans même bouger un cil. Vous auriez dû voir ça. Ce mec, c'est le diable en personne !

— Ouais ! Et il t'a laissé en vie, comme ça, sur ta bonne mine ?

— Il m'a posé des questions sur, heu... celui qui a tout en main ici et les gars qui bossent avec lui. Vous voyez qui je veux dire... Moi, je suis pas au courant. Il m'a demandé aussi où devait avoir lieu la grande rencontre au sommet. J'en sais rien non plus, évidemment, mais j'lui ai dit que ça se passerait du côté de Sharon Hill, à l'opposé de la ville. Pour l'aiguiller sur une fausse piste, quoi !

— Tu es sûr de ne lui avoir rien raconté au sujet des chefs, Larry ?

— Mais je sais absolument rien sur eux ! couina Menighetti. Je risquais pas de parler...

— Et ça, tu sais ce que c'est ? fit Johnson d'une voix douce en faisant danser dans sa main un petit objet noir et carré trouvé dans la poche du mafioso.

— Pas vraiment, mais je crois que ça pourrait être un truc électronique. Paraît qu'il se sert assez souvent de ce genre de bidule.

— Explique-moi comment ça se trouvait dans ta poche.

— C'est sûrement ce salaud qui l'a glissé pendant qu'il me travaillait avec sa lame, j'vois pas d'autre explication.

Le maître des lieux lança un regard dédaigneux à Menighetti.

— C'est un biper, un émetteur miniaturisé.

— P't'être bien. Je crois...

— Et moi, je crois que tu savais très bien que ce gadget était dans ta poche. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Bon Dieu, m'sieur Johnson, n'allez pas imaginer une chose pareille !

— La ferme ! S'il y a seulement la moitié de vrai dans ton histoire, le moment est bien mal venu pour qu'un petit trou du cul comme toi nous amène sur le dos ce cauchemar vivant.

Johnson se tut, demeurant un moment songeur en se passant la main sur la nuque.

— Appelle Tony et Sam, fit-il subitement, s'adressant à l'un des deux gorilles. Demande-leur ce qu'ils voient dehors.

Le buteur attrapa un talkie-walkie dans lequel il lança un appel plusieurs fois renouvelé. N'obtenant aucune réponse, il regarda son chef d'un air inquiet.

— C'est pas normal, commenta-t-il.

— Il aura encore oublié de brancher son talkie, fit l'autre costaud.

Johnson fit un bruit de bouche agacé, ordonna :

— Va voir ce qui se passe, Doug. Mais fais gaffe !

Doug n'eut pas le temps de faire trois pas en direction de la porte. Le téléphone sonna et il n'eut qu'à étendre le bras pour saisir l'appareil. Il marmonna un « ouais » sec, écouta durant une quinzaine de secondes tandis que ses gros sourcils s'abaissaient sur ses yeux, et grogna avant de raccrocher.

— C'était Freddy. Il nous annonce qu'il va y avoir une descente de police dans notre secteur dans quelques instants.

Creg Johnson n'eut pas un frémissement, mais son regard prit la dureté de la pierre. Il décréta sourdement :

— Fais évacuer nos invités, Carlo ! Je veux que dans trente secondes tout soit clair dans cette maison. Et pas de panique !

Bolan avait aisément sauté le mur qui bordait le parc sur l'arrière de la propriété. Il s'était tenu un instant dans l'ombre du taillis bordant une allée mal entretenue, observant brièvement la bâtisse. Presque aussitôt, il avait assisté à la sortie de deux hommes qui s'étaient séparés en promenant des regards attentifs autour d'eux.

Il n'avait pas eu le temps de travailler en souplesse, c'était une opération à mener rapidement. Il les avait froidement abattus en leur expédiant à chacun une balle chuintante dans la tête. Tout de suite après, il avait placé plusieurs charges de C-4 aux angles de la bâtisse et au milieu d'un petit parking où stationnaient quatre véhicules. Les détonateurs à retard en étaient réglés sur trois minutes avec un intervalle de dix secondes entre chaque mise à feu.

Juste avant de s'introduire dans le bâtiment, empruntant une petite porte en bois dérobée, il eut la sensation fugitive d'un danger latent, de commettre une erreur. C'était comme s'il ne parvenait pas à intégrer une donnée essentielle de son infiltration dans les lieux.

Traversant une pièce utilisée comme débarras, il entendit la sonnerie d'un téléphone, marcha silencieusement jusqu'à un escalier en escargot qu'il gravit avec précaution. Vingt-deux marchés plus haut, il se retrouva sur l'amorce d'un couloir en mezzanine. Avant de déclencher son attaque, il tenait à connaître les effectifs en place mais il n'avait qu'un très court délai.

Un bruit de pas soudain l'obligea à reculer dans un renfoncement obscur. Un balèze en chemise, portant un gros Colt à barillet à la ceinture, déboucha sur la mezzanine d'une démarche lourde. Un garde

du corps, visiblement.

Bolan sut qu'il allait devoir l'éliminer avant de s'engager plus avant. En effet, le lourdingue dut avoir vaguement conscience d'une présence car il s'arrêta et pencha la tête, attentif aux bruits éventuels. Ce fut à l'instant où il commença à pivoter pour se retourner que Bolan lui tomba dessus. La main gauche plaquée sur la bouche du buteur pour l'empêcher de crier, il lui redressa sèchement la tête et lui ouvrit proprement la gorge d'un fulgurant coup de lame tranchante comme un rasoir.

Le corps du mafioso fut agité de deux, trois convulsions, puis devint mou et s'affaissa dans les bras de l'Exécuteur qui l'allongea silencieusement dans le couloir avant de reprendre sa progression.

Maintenant, des voix montaient jusqu'à l'étage, en provenance d'une grande pièce en contrebas où se tenaient quatre hommes, dont Larry Meningetti.

Accroupi derrière un angle du couloir en surplomb, il entendit l'un d'eux demander précipitamment :

— Et pour Tony et Sam, qu'est-ce qu'on fait ?

— Va vérifier l'arrière du parc, dépêche-toi !

Le type quitta immédiatement la grande pièce.

Ensuite, celui qui manifestement était le chef appela un correspondant au téléphone :

— Ça me ferait plaisir que tu me dises ce qui se passe, Steve. Qu'est-ce que ça veut dire, cette merde ?

Une pause s'ensuivit et dans le silence relatif Bolan entendit un vague filet de voix filtrant de l'appareil, sans pourtant pouvoir comprendre les paroles.

— Ah bon, tu t'apprêtais à m'avertir ! railla hargneusement le maître des lieux. Et tu... Comment ça, tu n'as rien pu empêcher ?... D'après toi, c'est une opération des fédés ? Écoute, tu touches un gros paquet tous les mois pour nous éviter ce genre de conneries, Steve. Au lieu de ça, on va devoir se farcir la flicaille et je... Merde ! Et en plus, ce sont tes bonshommes qu'on a envoyés... Je me fous que tu aies été absent quand ça s'est produit, prends tes responsabilités. Toi et l'autre pantin, là-haut, apprêtez-vous à déguster si on a des problèmes à cause de vous !

Il plaqua sèchement le combiné sur son support, se retourna en entendant des pas dans la pièce. Un homme au visage en lame de couteau s'arrêta à quelques mètres de lui, l'air inquiet.

Bolan avait une vision partielle de la scène. Le visage de l'arrivant ne lui était pas inconnu. Subitement, un souvenir remonta de sa

mémoire : Ennio Lavanghetta, un ex-patron au gouvernement de l'État, responsable du massacre d'une douzaine de personnes lors d'une purge mafieuse, à New York. Il avait un frère, Georgio, qui l'avait toujours suivi dans ses immenses magouilles et qui possédait un passé tout aussi effrayant.

— Qu'est-ce qui se passe, Greg ? Tout ce remue-ménage...

— On a des ennuis. Les flics vont débarquer d'un instant à l'autre.

— Les flics ? Tu disais qu'il n'y avait aucun risque de ce côté ! grogna rageusement l'arrivant.

— Les protections n'ont pas eu le temps de fonctionner.

— Et c'est tout ce que tu trouves à dire ! Putain, on va être dans une belle merde ! Tu sais bien que Georgio et moi, on est recherchés dans cet État !

— C'est pas le moment de se lamenter ! On va vous faire sortir par-derrière, préviens les autres et qu'ils se magnent !

Bolan avait fait mentalement le décompte du temps écoulé. Il ne lui restait qu'une trentaine de secondes avant la mise à feu de la première charge. C'était très court, mais il n'avait plus le choix. D'autant que, d'après ce qu'il avait compris, une troupe de policiers était déjà en route pour se mêler à la partie. Il lui fallait agir comme prévu, obliger Johnson à lui donner les informations dont il avait besoin, et disparaître au plus vite.

Brusquement, une porte fut ouverte à la volée au-dessous de lui et l'homme qui était sorti quelques instants plus tôt apparut en clamant d'une voix excitée :

— Tony et Sam se sont fait rectifier ! Putain, ils ont morflé en pleine tête et...

— Quoi ? hurla Johnson, perdant son assurance. Mais qu'est-ce que c'est que ces enculés qui... T'as vu quelque chose ?

— Rien du tout, on pourrait croire qu'ils se sont entre-tués !

— Si jamais c'est le grand fumier, ça va être la joie ! T'as vraiment rien vu dehors ?

— Que dalle, j'veus dis !

— Ressors tout de suite et ouvre les yeux. Si tu aperçois quelque chose qui ressemble à une combinaison noire, tire un coup de pétard pour nous avertir !

Tandis que le dénommé Doug disparaissait, Lavanghetta grognait sourdement des mots incompréhensibles.

— Faut pas que toi et Georgio vous restiez ici ! lui jeta Johnson.

— Tu parlais de quel grand fumier, Greg ?

— T'occupe ! Magne-toi plutôt.

— Pas question ! Je suis pas con au point d'aller m'exposer comme ça devant Bolan. Georgio et moi, on reste ici, c'est tout.

Puis Lavanghetta aboya :

— Hé, Angelo ! Bertie ! Rappliquez, nom de Dieu !

Presque aussitôt, un bruit de cavalcade retentit dans la maison, provenant de l'étage. Deux gorilles apparurent sur la mezzanine, l'arme au poing et le muflle agressif. Il y eut une exclamation et un autre personnage invisible se mit à brailler :

— Nom de Dieu ! Sammy s'est fait égorger ! Tout ce sang !...

Une voix de femme se mêla immédiatement à la panique naissante :

— Est-ce que je peux savoir ce qui se passe ici ?

— Doux Jésus ! siffla Ennio Lavanghetta. Il est ici, il est ici !

Puis une tête rousse apparut dans le champ visuel de l'Exécuteur. C'était une grande fille d'une trentaine d'années moulée dans un tailleur vert. Son corps était sculptural et son visage d'une grande finesse malgré l'expression angoissée qu'elle affichait en guettant une réponse de la part des occupants de la pièce.

Bolan grimaça. La présence de la fille lui compliquait la vie. Dans l'incapacité de savoir quels étaient ses rapports avec la Mafia, il la classait du moins temporairement comme « civile » et ne souhaitait nullement qu'elle subisse les conséquences de ce qui allait suivre.

— Remonte dans ta chambre ! cracha Lavanghetta à la rousse tout en sortant un automatique nickelé de sous son veston.

La tête rousse disparut alors que les deux porte-flingues dévalaient un escalier pour venir assurer la protection des chefs, suivis de près par celui qui devait être « Georgio ». Ce fut à ce moment qu'une énorme déflagration secoua les murs de la maison. Un gros vase contenant des fleurs artificielles tomba d'un meuble et se brisa sur le carrelage, de la poussière jaillit par tous les orifices, tandis que les hommes présents dans la pièce se protégeaient instinctivement le visage avec leurs bras. Angelo et Bertie roulaient des yeux féroces autour d'eux tout en pointant méchamment leurs armes.

L'instant était venu pour l'Exécuteur d'entrer dans la danse.

CHAPITRE IV

Bolan se redressa et envoya presque simultanément aux deux tueurs un double message de mort qui les fit tourbillonner sur place. Dans un spasme d'agonie, Bertie donna soudain l'impression de vouloir se jeter dans les bras de son copain. Les deux corps entremêlés roulèrent dans les jambes de Giorgio qui poussa un beuglement horrifié tandis que Carlo reparaissait dans la pièce au pas de course. Celui-là encaissa à son tour dans la tête une ration de plomb en furie qui le stoppa net et il boula comme un lapin, mort avant de toucher le sol.

Au jugé, Doug tira une balle qui se logea dans le plafond, au-dessus de la tête de Bolan, reçut en retour une ogive de 9 mm Parabellum qui lui fit jaillir un flot de sang de la gorge. Puis Giorgio et Ennio Lavanghetta tentèrent d'établir un tir de barrage, vidant les chargeurs de leurs armes dans une volée crépitante en direction de la mezzanine. Mais déjà l'Exécuteur avait changé de position et reprenait son axe de tir. Il atteignit Giorgio de deux balles dans la poitrine et dans la mâchoire, dut se jeter de côté pour éviter la salve de son frangin.

Dans la seconde qui suivit, Bolan sauta par-dessus la balustrade de la mezzanine tout en tirant en continu pour couvrir sa chute. Il se reçut un peu durement sur le sol carrelé, roula plusieurs fois sur lui-même pour se placer à l'abri d'un gros fauteuil en cuir et regarnit le Beretta d'un nouveau chargeur à l'instant où une nouvelle explosion encore plus tonitruante que la première fit trembler la bâtisse, provoquant l'écroulement partiel d'un mur.

Jetant un bref regard au-delà du fauteuil, Bolan aperçut Ennio Lavanghetta couché par terre et se débattant dans d'interminables convulsions, le cou inondé de sang. Une balle brûlante mit fin à ses souffrances alors que Creg Johnson s'acheminait vers une porte en grimaçant hystériquement, traînant contre lui Larry Menighetti dont il se servait comme d'un bouclier.

Bolan n'avait pas l'intention d'éliminer le maître des lieux, pas tout de suite du moins. Il voulait d'abord en obtenir une information qu'il jugeait capitale. Il fallait donc le neutraliser sans le tuer, en visant les jambes.

Mais, à l'instant où il commençait à presser la détente, il entendit à l'extérieur une cacophonie sonore qui lui arracha une grimace de contrariété. Plusieurs sirènes de police hurlaient de concert, des portières claquaient à tout-va, des cris, des ordres fusaient, paraissant provenir de tous côtés.

Il y eut deux ou trois secondes de flottement. Ensuite, tout se déroula à une allure vertigineuse.

Johnson avait atteint la porte et s'éclipsait en rejetant de côté le corps chancelant du petit chef de secteur, puis une troisième charge de plastic C-4 explosa à l'opposé de la maison, parachevant l'œuvre de destruction. Immédiatement après, un vacarme se manifesta au-dessus de la bâtisse. Une partie du toit s'était sans doute effondrée et des gravats tombaient lourdement, rebondissant dans un martèlement effréné.

Bolan, pourtant, eut la curieuse impression que le temps s'était figé, qu'il flottait dans une incertitude chaotique. À travers le pan de mur écroulé, dans une vision fugitive et quasi irréelle, il aperçut la rousse en train de courir maladroitement dans le parc, se tordant les pieds sur ses talons aiguilles. Il entrevit aussi des uniformes bleus qui paraissaient danser au loin devant lui, sautillant tels des ludions.

Dans une sorte d'étrange dichotomie Bolan était à la fois dans la maison à moitié en ruine et dans le parc que les forces de l'ordre continuaient de cerner, se déployant le long de l'enceinte, courant dans diverses directions ou se massant à proximité des sorties pour les bloquer.

Son esprit subissait une altération qui lui faisait percevoir l'extérieur avec un complet détachement. Il se sentait dans l'état d'esprit d'un spectateur incapable d'agir sur les événements qui se déroulent autour de lui.

Un frémissement nerveux le secoua tout entier et il se retrouva soudain dans l'inquiétante réalité.

Les sirènes s'étaient tues, les policiers avaient cessé de s'interpeller. Un silence oppressant écrasait les lieux.

Il restait encore deux charges d'explosif C-4, l'une disposée au milieu de la façade arrière, l'autre dans le parking. Bolan pria brièvement pour que des hommes en uniforme n'aient pas la fâcheuse idée d'investir le parking. Il ne pouvait plus rien arrêter de ce côté.

L'Exécuteur ne voulait surtout pas engager le combat avec les flics. C'étaient des soldats comme lui, qui ne faisaient que leur boulot. Il y en avait parmi eux qui étaient corrompus par les mobsters de la Cosa Nostra, mais ce n'était pas le problème de Bolan.

Son problème, au contraire, était à présent d'essayer de battre en

retraite et de s'en tirer vivant si toutefois c'était encore possible. Car les « bleus » qui avaient investi l'endroit, comme tous les autres policiers, avaient sûrement reçu pour consigne de tirer à vue le criminel le plus recherché du pays.

En tout cas, le coup était raté. La mission de renseignement avait avorté lamentablement.

Il y avait pourtant une toute petite chance d'échapper au sort qui l'attendait dehors, une alternative à l'issue fatale. Mais il fallait jouer astucieusement, avec rapidité et avec un maximum de culot.

Sinon il était fait comme un rat dans la tanière pourrie de la Mafia.

Il avait fait mentalement une estimation des secondes qui le séparaient de la prochaine explosion. C'était imminent. D'un mouvement vif, il lança son Beretta vers la brèche ouverte dans la cloison de briques et se jeta à plat ventre sur le carrelage. À peine une seconde plus tard, la façade amère s'éventra dans un vacarme qui lui martyrisa les tympans, projetant une multitude de gravats dans toutes les directions. Il compta jusqu'à deux avant de se relever, se débarrassa également de son poignard de combat et vérifia le contenu de ses poches. Ensuite, il commença à marcher vers l'ouverture béante à travers un fantastique nuage de poussière et de fumée.

Après quelques pas, il commença à discerner le parking et dévia son chemin pour s'en écarter. Il eut aussi la vision très fugace d'une silhouette en costume sombre qui s'introduisait dans une voiture en stationnement, dans le but évident de tenter une sortie en force. L'image mouvante se figea d'un coup, fut soudainement noyée dans une énorme boule de feu dont l'orbe engloba la quasi-totalité du parc. Creg Johnson mourut transformé en énergie libre qui se dilua dans l'atmosphère déjà empuantie de la lugubre cité portuaire.

Projeté à terre par l'onde de choc, Bolan se redressa en serrant les dents et poursuivit son repli dans cette direction, profitant du monumental nuage de poussière qui opacifiait cette partie de la propriété. Suffocant à moitié, la vision brouillée, il réussit à atteindre les taillis qui lui avaient permis de se dissimuler en entrant dans la place. Il se tint immobile durant un moment, écoutant les bruits alentour, essayant de localiser les hommes postés à peu de distance et de prévoir leurs réactions.

De nouveaux ordres furent criés depuis la rue, de l'autre côté de la propriété enfumée. Ensuite, un porte-voix se mit à beugler :

— Qui que vous soyez, jetez vos armes et présentez-vous les mains en évidence ! Ne nous forcez pas à ouvrir le feu !

Qui que vous soyez !... Évidemment, qui pouvait avoir dit aux

flics que Mack Bolan se trouvait coincé dans une souricière tendue pour prendre des prédateurs d'un genre très particulier ? Mais en définitive, le résultat était pour lui le même. L'Exécuteur en était certain, quel que fût l'axe qu'il prendrait pour battre en retraite, il se ferait cueillir en essayant de traverser le cordon d'encerclement, ou cribler par une multitude de balles en cas de résistance. Une seule possibilité s'offrait, quoique hasardeuse. Une petite chance qu'il allait néanmoins tenter.

— Dernier avertissement ! lança de nouveau le porte-voix. Avancez à découvert et sans arme ! Ne nous obligez pas à ouvrir le feu !... Vous avez dix secondes pour vous décider !

Une dernière fois, Bolan pesa le pour et le contre. Il savait que s'il se rendait et était identifié, il ne ferait pas de vieux os. Désarmé, mis en cage, il deviendrait la cible sans défense de tout ceux qui souhaitaient sa mort. Et ceux-là étaient kyrielle. Certes, les autorités prendraient des mesures exceptionnelles pour assurer sa sécurité. Bolan était celui qui, incontestablement, en connaissait le plus sur les activités de la Mafia, et tout serait mis en œuvre pour le garder en vie aux fins d'interrogatoires interminables. Mais personne, pas même une armée d'hommes en bleu, ne pourrait le protéger efficacement contre les cannibales. Même si la Mafia ne parvenait pas à infiltrer ses propres hommes à travers les dispositifs de sécurité, il se trouverait toujours quelqu'un pour accepter de faire le sale boulot moyennant une grosse enveloppe. Les contrats de ce genre étaient monnaie courante, ce n'était jamais qu'une affaire de prix en fonction de la difficulté. Et Bolan ne survivrait pas à sa première nuit passée en garde à vue.

Mais les dés étaient jetés, il n'était plus question de tergiverser.

Il écarta les bras et commença à marcher calmement vers l'entrée du parc. Quatre policiers s'y trouvaient, accroupis et leurs armes pointées vers la silhouette en progression. De l'autre côté de l'enceinte, deux véhicules de patrouille bloquaient la rue, des hommes en uniforme et en civil s'abritant derrière les carrosseries, revolvers tendus et prêts à cracher la mort. Bolan vit aussi deux M-16 en batterie.

Il s'arrêta devant le portillon de l'entrée tandis que le porte-voix reprenait à son intention :

— Jetez vos armes et restez sur place... Exécution immédiate !

— Je ne suis pas armé ! rétorqua-t-il en fixant l'officier de police qui parlait dans le mégaphone derrière le capot d'une voiture.

— O.K. ! N'essayez pas de tenter quoi que ce soit et avancez lentement !

Il fit ce qui lui était demandé puis s'immobilisa devant le véhicule. Immédiatement, deux policiers vinrent l'encadrer, le poussèrent brutalement contre la carrosserie. Il plaça sagement ses mains en appui contre le capot.

— Dans la poche droite de mon blouson, fit-il avec un vague sourire, vous trouverez mon insigne.

Cela faisait partie de son banco. Une toute dernière chance qui ne tiendrait pas bien longtemps à l'examen.

— Fermez-la ! cracha hargneusement le flic qui avait entrepris de le fouiller.

Quelques secondes après, il exhibait une plaque qu'il tint en l'air pour la montrer à son chef.

— Lieutenant ! C'est une plaque du Bureau fédéral ! commenta-t-il d'un ton ahuri. Qu'est-ce qu'on fait ?

Il y eut plusieurs exclamations. Quelqu'un grogna, puis le gradé répliqua hargneusement :

— Embarquez-le ! Il va falloir que le FBI nous explique cette foutue magouille !

Immédiatement, une radio crépita, des ordres furent lancés sèchement et un troisième véhicule arriva en trombe, freinant dans un crissement de pneus.

Bolan réprima une grimace. C'était la seconde fois qu'il se faisait piéger à Philadelphie. Cette ville ne lui valait vraiment rien !

La première fois, plusieurs années auparavant, il n'avait échappé aux policiers que par un tour de passe-passe de dernière seconde qui lui avait permis par la même occasion de se retrouver de plain-pied parmi les mobsters de Don Stefano. Il avait pu à l'improviste jouer un personnage de composition, intoxiquer la mafia de l'intérieur, et finalement nettoyer la place.

Cette fois, il ne s'en tirait pas si brillamment. Les flics du Philadelphia Police Department le tenaient et il ne serait pas facile de les mystifier.

Mais les dés du destin étaient jetés. Il ne restait plus à Bolan qu'à adresser une fervente prière au Dieu des aventuriers fous pour qu'il lui vienne en aide.

CHAPITRE V

Un cortège de cinq voitures bleues, sirènes hurlantes, avait foncé à travers la ville en direction du bâtiment de police. Bolan s'était retrouvé sur une banquette arrière, coincé entre deux flics qui n'avaient pas desserré les dents jusqu'à ce qu'on le fasse entrer dans une cellule. La grille s'était refermée sur lui dans un bruit de trousseau de clés.

Tandis qu'on le conduisait dans le quartier réservé aux gardes à vue, il avait noté la présence de la fille rousse aux yeux verts qui l'avait précédé de peu dans la cellule voisine. Elle l'avait observé fixement avant qu'il disparaisse de son champ visuel.

Négligeant le bat-flanc fixé contre un mur, il était resté debout, immobile au milieu de la pièce constellée de graffitis, réfléchissant à la nouvelle situation. Au bout de quelques minutes, la fille rousse se manifesta d'une voix contenue :

— Hé ! Je peux vous poser une question ?

Plongé dans ses réflexions, Bolan ne répondit pas tout de suite.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? réitéra-t-elle.

Sa voix était agréable, bien timbrée et chaude. Elle devait s'être approchée tout contre la grille et le mur de séparation. Il fit de même, répliqua :

— Qu'est-ce que vous faisiez dans cette baraque ?

Un petit « Ah » étonné lui vint en réponse, puis :

— Je ne vous ai pourtant pas vu là-bas. Est-ce que vous avez quelque chose à voir avec ce qui s'y est passé ?

— De quelle façon cela vous intéresse-t-il ?

— Dites, on ne va pas continuer à répondre à des questions par d'autres questions...

— Vous avez parfaitement raison, affirma Bolan qui se tut et se mit à penser à autre chose.

Un moment passa avant qu'elle revienne à la charge :

— Est-ce que vous êtes vraiment un agent fédéral ?

— Qui vous a raconté ça ?

— J'ai entendu un flic en discuter avec le capitaine.

— Admettons. Et de votre côté, quelle est la couleur ?

— Le rouge et le vert, repartit-elle avec un petit rire forcé.

Il ne put retenir un sourire qui s'effaça quand la fille poursuivit :

— Il paraît que vous êtes aussi quelqu'un d'autre. Ça également je l'ai entendu dire, et pas seulement par les policiers.

— Vous semblez être en très bons termes avec la Mafia. Qu'est-ce que vous fichiez avec ces bonnes âmes ?

— Peut-être vous le dirais-je si je pouvais sortir d'ici. Nos points de vue ne sont pas forcément incompatibles.

Il s'apprêtait à répliquer quand un Noir obèse en uniforme se pointa devant la grille qu'il déverrouilla dans un bruit de ferraille.

— Le capitaine veut vous voir, annonça-t-il d'un ton mauvais, la main sur sa matraque.

Bolan passa devant lui et se laissa conduire à travers deux couloirs puis une grande salle, jusqu'à une porte vitrée ouverte sur un bureau en désordre. Deux hommes s'y tenaient. L'un d'eux était debout appuyé contre une cloison : le lieutenant qui avait donné des ordres pour qu'on conduise Bolan au commissariat, un type sec à l'allure autoritaire. L'autre était assez corpulent, avait une cinquantaine d'années, le visage fatigué, et était assis dans un fauteuil efflanqué derrière une table encombrée de papiers. Une petite plaquette sur la porte indiquait : « Capitaine J. Ingram ».

— Asseyez-vous, indiqua ce dernier en désignant une chaise du menton.

Bolan demeura debout, demandant aussitôt :

— Je pensais voir Thomkins. Il n'est plus au PPD ?

— Le capitaine Wayne Thomkins est mort l'année dernière. Pourquoi, vous le connaissiez ?

— De quoi est-il mort ?

— De dix balles tirées à bout portant par des crapules pendant qu'il rentrait chez lui.

— Je suis désolé, fit Bolan qui pensait sincèrement ce qu'il disait.

Il avait en effet connu Thomkins à l'époque où il avait attaqué le fief de Don Stefano.

Ingram poussa un soupir qui ressembla à une petite tornade.

— Il paraît que vous êtes un agent du FBI. Qu'est-ce que c'est que cette salade ? Et où est votre arme ?

— Je n'en ai pas. On a dû vous montrer la plaque trouvée sur moi ?

— Et alors ? Elle pourrait aussi bien être fausse.

— Elle est authentique.

— Ouais... Seulement, je me suis renseigné auprès de l'antenne fédérale. Il n'existe pas chez eux de type répondant au nom de Steve Lambretta. C'est bien ce qui est inscrit au bas de votre insigne, non ?

— Tout à fait, renvoya Bolan d'un ton cassant. Avez-vous déjà entendu parler d'un 35-12 ?

Il s'agissait d'un code d'urgence qui avait été mis au point entre l'Exécuteur et Harold Brognola pour le cas où surviendrait un problème comme celui auquel Bolan se trouvait actuellement confronté.

— C'est quoi, ça ? grinça Ingram.

— Une mission spéciale. À votre place, je m'empresserais d'appeler Washington et de demander confirmation.

— Ah oui ? Et pourquoi le ferais-je ?

— Parce que vous n'êtes sans doute pas aussi idiot que vous le paraissez, grinça Bolan à son tour. Et j'espère pour vous que vous ne marchez pas à l'enveloppe. Gardez-moi en taule seulement une heure de plus et vous finirez par vous retrouver chef de poste dans le bled le plus paumé du Wyoming ou du Nebraska.

Le visage du lieutenant s'était contracté. Il se décolla du mur avec un air vicieux mais s'immobilisa aussi sec en rencontrant le regard de Bolan.

— Jouez pas au con, mon vieux, lui dit lentement ce dernier.

Ingram toussota, marmonna quelques mots dans sa bouche avant de questionner :

— Est-ce que ce... 35 je ne sais trop quoi n'aurait pas un rapport avec un certain criminel qu'on nous a signalé ?

Il avait observé son prisonnier avec un drôle d'air, exactement comme s'il hésitait à l'accuser d'être le diable en personne.

— 35-12, corrigea Bolan-Lambretta. De qui parlez-vous ?

— Ne me dites pas que vous n'avez pas compris. Je parlais d'un certain Mack Bolan.

— Allez vous faire foutre, Ingram. Débranchez votre téléphone.

Le policier grimaça puis gloussa.

— Qui dois-je appeler à Washington ?

— Lorsque vous aurez le siège, demandez Justice Deux. Je suppose que ça vous dit quelque chose ?

— Oh oui ! Pas mal d'emmerdements à la clé, je pense.

— Magnez-vous et vous en aurez moins.

— D'accord, dit finalement le capitaine en hochant la tête avec lassitude.

Repoussant une pile de papiers pour dégager un téléphone, il saisit le combiné puis composa un numéro tout en observant son prisonnier d'un air à la fois ennuyé et dubitatif.

Il y eut deux barrages administratifs à franchir, puis le visage d'Ingram se ferma et il lança avec déférence dans l'appareil :

— Justice Deux ?... Capitaine John Ingram du PPD de Philadelphie. Excusez-moi de vous déranger. J'ai en face de moi quelqu'un qui prétend être en mission spéciale pour le compte du Bureau Fédéral de Washington. Son nom est Steve Lambretta. Ça vous dit quelque chose ?

Avec ostentation, il appuya sur la touche de l'amplificateur. Bolan perçut aussitôt la voix d'Harold Brognola :

— Quel type de mission ? Donnez-moi un code et je vous répondrai peut-être.

— Il parle d'un 35-12.

Il y eut d'abord un silence de deux ou trois secondes, puis le super-flic de Washington rétorqua d'un ton inquiet :

— Qu'est-ce que ce Lambretta fait chez vous ?

— On l'a, heu... interpellé au cours d'une descente dans Somerton, il y a eu beaucoup de casse là-bas...

— Vous voulez dire qu'il est en garde à vue ?

— En attendant confirmation, oui. Est-ce que vous répondez de lui ?

De nouveau, il y eut un silence embarrassé. Bolan se doutait du dilemme qui se posait à Brognola. Le haut fonctionnaire du Justice Department, sans le moindre doute, entrevoyait clairement le danger que représentait une telle situation pour Bolan. Mais, d'un autre côté, une intervention de sa part risquait de provoquer un scandale retentissant au sein de l'Administration américaine. En outre, s'il était prouvé qu'il avait aidé l'Exécutif à échapper à la justice, c'en était fini de sa carrière et de sa liberté. Il serait immédiatement destitué, jugé très confidentiellement par un tribunal d'exception et jeté en prison dans un quartier de haute sécurité. Pire : il pouvait être tué au cours d'un transfert ou même éliminé dans sa cellule.

Tout cela, hélas, faisait partie des probabilités, non du domaine de la psychose. Brognola avait souvent pensé à cette éventualité. Dans un certain sens, son sort n'était guère plus enviable que celui de Bolan.

Ce fut pourtant son amitié pour le criminel le plus recherché de la

Nation qui l'emporta sur la raison d'État.

La voix dans le téléphone se fit soudain cassante :

— Libérez-le sans délai.

— Donc, vous en prenez la responsabilité ? fit Ingram.

— Je n'ai rien dit de tel, capitaine. Comprenez seulement que si vous le maintenez en détention c'est vous qui devrez endosser la responsabilité d'une catastrophe possible. Je devrais même dire une catastrophe inévitable.

— En rapport avec ce... 35-12 ?

— Vous êtes assis sur une poudrière, mon vieux.

— Lambretta, est-ce bien sa véritable identité ?

— Vous avez vu sa plaque, oui ou non ?

— Ouais, bien sûr, mais...

— Vous êtes flic, Ingram... Faites votre devoir de flic, n'essayez pas de refaire la Constitution.

— Évidemment ! Je...

Un déclic. La communication fut interrompue. Ingram resta un moment songeur, prit une profonde inspiration puis poussa un soupir saccadé, regardant tour à tour Bolan, son subordonné et le téléphone qu'il venait de raccrocher.

Bolan lui adressa une grimace de sympathie tout en ayant une pensée pour Brognola. Ce dernier s'en était sorti en jouant très serré sur les mots mais en prenant néanmoins un maximum de risques.

— Bon, je suppose qu'il est inutile d'attendre une explication de vous, fit le capitaine en reportant son regard sur le soi-disant Steve Lambretta.

— Vous avez encore des doutes ?

— Pour être franc, oui. Mais j'avoue que la situation me dépasse. Vous pouvez peut-être quand même m'éclairer sur un point...

— Dites toujours.

— Vous étiez dans cette maison...

— Apparemment, oui, répliqua froidement Bolan.

— Qu'est-ce que vous y foutiez ?

— Demandez-moi plutôt ce que j'aurais pu y faire si vos hommes n'étaient pas venus tout gâcher, affirma-t-il, jouant le jeu. L'ordre venait de vous ?

Ingram souffla bruyamment comme un taureau en colère.

— J'ai simplement mis à exécution un ordre de mes supérieurs. Et je ne crois pas être obligé de donner des informations à un type qui

joue les agents secrets et me fait passer pour un con aux yeux de Washington !

— Vous n'êtes sûrement pas un con, John, lui dit sérieusement le soi-disant Lambretta. Je crois plutôt que vous êtes manipulé.

— Ne dites pas n'importe quoi ! gronda le capitaine. Je ne suis pas un type dont on tire les ficelles.

— Continuez de le croire et vous mourrez naïf à défaut d'être un con.

Le lieutenant crut bon d'intervenir :

— Vous feriez mieux de fermer votre gueule, Lambretta. C'est pas parce que vous êtes un G'Man qu'il faut vous croire tout...

— Fous-nous la paix, Bob ! cracha soudain Ingram dont le visage se colora de rouge. Va plutôt voir au dispatching s'ils ont du nouveau.

Se détachant du mur, le flic jeta un regard venimeux à Bolan et sortit en claquant la porte.

Ingram fouilla dans un tiroir, en retira la plaque fédérale qu'il rendit à son vis-à-vis ainsi que divers objets personnels. Il laissa ensuite flotter un silence puis attaqua, les yeux baissés :

— Écoutez, Bolan, je veux bien admettre que les services spéciaux aient été amenés à conclure un accord avec vous. Moi, je m'en lave les mains, mais...

— De quoi parlez-vous ? ricana Bolan.

— Bon, d'accord, ça a raté !... Alors, qui a fait sauter tout le bastringue, là-bas ?

L'Exécuteur n'eut pas à éluder la question. Le téléphone sonna à cet instant et Ingram avança la main pour saisir le combiné.

— Qui ? fit-il. Kanovsky ?... Oui, passez-le-moi.

Il s'ensuivit un dialogue laconique au terme duquel il émit plusieurs fois des grognements entendus, puis il marmonna pour lui-même :

— Je me demande à quoi ça rime...

— Qu'est-ce qui grippe ? s'enquit Bolan avec l'impression qu'un étau se resserrait sur sa nuque.

— C'est l'antenne locale du FBI qui vous prend en charge. En attendant qu'ils arrivent vous restez ici.

— C'est bien ce que je pensais.

— Quoi ?

— Vous croyez aux contes de fées.

Après un petit instant de réflexion, le capitaine maugréa :

— N'essayez pas de m'embrouiller, Lambretta, ou qui que vous soyez. Vous voulez que je vous dise ? Une fois que vous serez hors de ma vue, je recommencerai vraiment à respirer. Ici, on n'a pas besoin des intrigues à la con des services spéciaux, encore moins des gros malins comme vous qui ont un parapluie à Washington.

— Ce Kanovsky, qui est-il ?

— Mon supérieur direct à la préfecture.

— Je suppose qu'il vous a ordonné de ne me relâcher sous aucun prétexte.

— Comprenez que j'ai le cul entre deux chaises et allez vous faire foutre !

— Jetez donc un regard de l'autre côté de votre bureau et dites-moi ce que vous voyez !

Depuis une minute, Bolan avait noté du coin de l'œil une certaine agitation dans la grande salle contiguë. Des agents en uniforme vérifiaient leurs harnachements, d'autres avaient déjà quitté les lieux et on entendait des ronflements de moteurs à l'extérieur.

Ingram se leva d'un bond de son fauteuil, propulsa sa masse musculeuse dans l'encadrement de la porte.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque, Raleigh ? aboya-t-il, s'adressant au lieutenant de police qui, au fond de la salle, avait un téléphone plaqué contre l'oreille.

— Un Hot-4 dans Rockledge, capitaine !

— Rockledge n'est pas dans notre secteur !

— La préfecture nous demandé d'y aller en renfort. Paraît que ça cartonne sec, là-bas...

— La prochaine fois, ne me prévenez surtout pas !

L'œil furieux, Ingram vint se planter devant son bureau en maugréant. Il décrocha son téléphone, pianota vivement un numéro mais, apparemment, n'obtint pas le correspondant qu'il désirait.

— Et voilà ! ricana Bolan alors que le capitaine raccrochait brutalement.

— Et voilà quoi ?

— Le début du coup de vice.

— Nom de Dieu ! Arrêtez vos conneries ou expliquez-vous une bonne fois ! C'est quoi le coup de vice ?

— Quelqu'un est en train de vous prendre pour le dernier des abrutis. À votre avis, pourquoi vous oblige-t-on à dégarnir vos effectifs ? Renseignez-vous plutôt pour savoir s'il y a vraiment un Hot-4 dans Rockledge !

— Je connais mon boulot !

— Ceux qui tirent les ficelles aussi.

— Allez vous faire foutre.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Allez-y quand même ! Merde, pourquoi est-ce que quelqu'un ferait ça ?

— Peut-être pour venir me liquider plus tranquillement, fit Bolan-Lambretta avec une froideur qui stoppa Ingram dans sa fureur verbale.

— Ah, tiens !...

De l'autre côté de la paroi vitrée, il ne restait plus à présent que quelques policiers en train de tourner en rond dans la salle ou occupés au téléphone.

Le capitaine se passa une main fatiguée sur la joue :

— Cessons de jouer à la marelle, nom de Dieu ! Qui êtes-vous réellement ?

— Vous le saurez bien assez tôt, fit Bolan sombrement. Je vais m'en aller pendant qu'il en est encore temps.

— Vous êtes dingue ? ricana Ingram.

— Sûrement, si je reste une seconde de plus ici.

— Je ne vous conseille pas de...

— Je m'en vais, le coupa tranquillement Bolan observant la grande salle d'ordre presque vide. Je n'ai plus beaucoup de temps.

Quand il se retourna, il vit que le capitaine braquait un revolver .38 dans sa direction.

— Vous n'irez nulle part. Pas avant que les Fédéraux soient arrivés.

— Alors tirez-moi dans le dos si ça vous chante, Ingram. Je me casse.

Il quitta carrément la pièce sans que le policier ait fait la moindre tentative pour l'en empêcher, atteignit le couloir menant à l'entrée du commissariat alors qu'Ingram aboyait des ordres dans son dos :

— Sergent Dixon ! Vérifiez l'exactitude du Hot-4 à Rockledge. Vous, Jackson, prenez deux hommes et allez me récupérer l'abruti qui est en train de tailler tranquillement la route ! Magnez-vous le train, nom de Dieu ! Vous vous croyez dans un claque à vous rouler les noix ? Les Fédéraux vont débarquer dans une minute !...

En fait d'une minute, il ne fallut que trois secondes pour que plusieurs crissements de pneus se fassent entendre à l'extérieur. Bolan perçut des pas précipités derrière lui et se retourna pour apercevoir le gros capitaine lancé dans sa direction, le .38 glissé dans sa ceinture.

— Faites pas le con, Lambretta. C'est le FBI !

Ce fut à cet instant que retentit le premier coup de feu au-dehors. La détonation fut suivie aussitôt par une courte rafale crépitante, puis des cris et des hurlements jaillirent.

— FBI, mon cul ! grimaça Bolan.

Il bouscula Ingram pour se diriger vers la salle d'ordres, fonça en se maudissant d'avoir négligé plusieurs détails qui pourtant auraient dû le mettre en alerte.

En tout cas, la Mafia, elle, n'avait strictement rien négligé. Et l'équipe de hit-men qui canardaient le commissariat avait un objectif précis : liquider le Grand fumier !

Ouais ! Philadelphie, décidément, avait une odeur de tombe.

CHAPITRE VI

Deux policiers avaient dégainé leur arme, hésitant sur la conduite à tenir. Trois autres s'étaient carrément planqués dans une pièce contiguë, le visage empreint d'affolement.

— Faites un barrage à l'entrée ! leur jeta Bolan en franchissant la salle d'ordres au pas de course. Foncez !

Des coups de feu continuaient de claquer à l'extérieur. Quelques agents devant la façade essayaient sans doute de repousser l'attaque mafieuse, mais ils ne tiendraient pas longtemps sans un renfort.

Sur sa lancée, il pénétra dans l'armurerie où un jeune flic s'emparait d'un fusil anti-émeute sur un râtelier d'armes.

— Vous savez ce qui se passe ? questionna le bleu d'une voix étranglée.

— Je sais ce qui va se passer si tu ne teagnes pas d'aller aider tes potes. Et essaye de ne pas te faire tuer !

Il le repoussa pour saisir à son tour un fusil à pompe et une boîte de cartouches qu'il vida dans ses poches, repartit d'un trait vers la salle principale maintenant remplie du vacarme de coups de feu en continu.

Il se dissimula dans l'encoignure d'une porte pour garnir le magasin du riot-gun de six cartouches. D'un coup d'œil, il avait eu une idée précise de la situation. Quatre policiers abrités derrière des bureaux tiraillaient en direction d'un couloir d'où giclaient régulièrement des rafales de mitraillettes.

Le capitaine John Ingram était embusqué le long d'un comptoir et faisait également feu sur une porte ouverte chaque fois qu'une silhouette s'y dessinait. Son bras gauche pendait le long de son corps, dégoulinant de sang. Un autre flic allongé par terre était en train de regarnir le barillet de son revolver tandis que le jeunot au riot-gun envoyait régulièrement des chevrotines en direction de l'entrée.

Une détonation retentit soudain derrière la position des défenseurs et Bolan vit Ingram basculer sur le côté puis se retourner avec ahurissement.

Se démasquant d'un bond, l'Exécuteur eut la vision rapide du lieutenant Bob Raleigh, un automatique pointé sur Ingram et

s'apprêtant à lui expédier une seconde balle. Bolan intervint d'instinct, le riot-gun crachant sa hargne dans une énorme décharge de chevrotines. Raleigh fut projeté à plusieurs mètres de sa position, la poitrine déchiquetée et la tête à moitié décollée du tronc. C'était la première fois que Bolan tirait sur un flic, mais il n'avait vraiment pas eu le choix.

Puis d'autres coups de feu se firent entendre sur l'arrière du bâtiment, atténués par l'épaisseur de plusieurs cloisons. Bolan comprit ce qui se passait : l'attaque frontale n'était qu'une diversion. Pendant qu'une équipe de mafiosi occupait les quelques défenseurs du PPD, le gros de la troupe tentait de s'introduire dans les lieux par des issues secondaires. Ils avaient sans doute imaginé leur proie enfermée dans une cellule, incapable de se défendre.

Certes, bien que l'Exécuteur eût conservé la liberté de ses mouvements, ses chances de sortir vivant de la chausse-trape vicieuse étaient plutôt faibles. Les assaillants étaient sûrement nombreux, mauvais comme des teignes et habitués à ce genre de coup de main. Mais Bolan pouvait être beaucoup plus mauvais et féroce que les mobsters de la Cosa Nostra. De toute façon, s'il devait mourir à Philadelphie en ce jour fatidique, ce serait en emmenant le plus possible de cannibales en enfer.

Il courut jusqu'à ce qu'il pensait être l'arrière du bâtiment, aperçut une silhouette massive armée d'un P-M Thompson qui débouchait d'une fenêtre en hauteur pour sauter dans les lieux. Dans la foulée, il fit tonner le fusil à pompe, cassant la trajectoire du tueur qui s'écrasa au sol dans un giclement pourpre.

D'un bond, il fut près du corps disloqué, lui confisqua prestement un chargeur accroché à sa ceinture ainsi que le pistolet-mitrailleur dont il passa la bretelle à son épaule. Puis il bondit pour saisir le rebord de la fenêtre, fit un rétablissement qui lui permit d'observer rapidement l'arrière du bâtiment, se laissa ensuite tomber de l'autre côté.

Il se retrouva dans une cour longeant toute la façade arrière. C'était bien ce qu'il avait imaginé : une grosse voiture grise bloquait la sortie, occupée par plusieurs mafiosi qui se mirent à faire feu sur lui à l'instant où ils l'aperçurent.

C'était uniquement une question de vitesse et de férocité.

Un brusque saut de côté évita à Bolan d'encaisser la multitude de frelons mortels qui lui étaient destinés. Il se laissa partir dans la lancée pour rouler sur son épaule, boula encore sur lui-même avant de se redresser sur un genou et envoya successivement quatre gros coups de tonnerre du riot-gun.

Les vitres du véhicule explosèrent en gerbes scintillantes tandis que les visages hargneux dans l'habitacle s'ouvraient telles des pastèques trop mûres.

Bolan rechargea à la hâte le riot-gun et s'élança vers un groupe de cinq flingueurs qui tentaient d'enfoncer une porte métallique, une quarantaine de mètres plus loin. Deux d'entre eux se tournèrent vers lui pour l'ajuster mais il avait prévu la réaction et ne leur laissa aucune chance. De nouveau, le riot-gun vomit par à-coups sa rage tonitruante, désagrégeant l'équipe de choc, projetant les tueurs contre le mur qui prit la couleur de leur sang.

Sans ralentir sa course, l'Exécuteur tira au jugé sur un autre mafioso affairé à casser les vitres d'une fenêtre avec la crosse de sa mitraillette. Il le cueillit d'une grosse volée de chevrotines qui l'envoya valdinguer à travers l'ouverture brisée, puis s'immobilisa sèchement, observant l'ensemble de la cour maintenant jonchée de cadavres et de débris de verre.

Les nerfs tendus, le souffle un peu court, Bolan savait que ce n'était pas fini. Dans ce type d'opération criminelle, la Mafia s'assurait toujours une arrière-garde. Il en eut la confirmation deux secondes plus tard quand le staccato d'une arme automatique lui vrilla les tympans.

Une ombre s'était manifestée sous le porche d'entrée de la cour. Sous l'impact multiple, des morceaux de crépi s'arrachèrent de la façade derrière l'Exécuteur qui dut une nouvelle fois plonger à terre pour éviter de se faire trouer comme une passoire. Pourtant, il eut la sensation subite d'une brûlure dans la cuisse droite et sut qu'il avait été touché, peut-être par un ricochet.

Un déluge de plomb s'abattait au-dessus de lui, des balles rebondissaient sur des obstacles en miaulant sinistrement.

En un éclair il prit sa ligne de mire, visa et tira en direction de la silhouette sur laquelle il vida le magasin du riot-gun. Il ne sut pas s'il l'avait atteint, mais en tout cas le tireur avait disparu à sa vue. Il sauta sur ses pieds, troqua le fusil à pompe contre le pistolet-mitrailleur et se remit à courir vers le porche. Avant de l'avoir atteint, il couvrit sa progression de brèves rafales de 9 mm qui arrosèrent la large ouverture, déboucha comme une bombe dans la rue, cherchant ses nouvelles cibles.

Le mafioso sur lequel Bolan avait tiré était effectivement hors de combat. Son corps déchiqueté avait été projeté au milieu de la chaussée qui s'était vidée de tout passant.

Quelques voitures et un camion se tenaient à l'arrêt en amont de la rue en sens unique, à bonne distance du combat.

Il y eut subitement un mouvement rapide en provenance de l'angle d'une rue perpendiculaire. Moteur hurlant, une limousine s'était décollée du trottoir, commençait à freiner cinquante mètres avant le porche pour débarquer sa cargaison de hit-men.

L'Exécuteur ne leur laissa même pas le temps d'ouvrir les portières. Une première rafale du Thompson avait déjà pulvérisé le pare-brise dont les montants s'étaient immédiatement souillés de sang. Une seconde salve dessina ensuite dans la carrosserie une ligne de pointillés sinistres. Des ogives brûlantes s'enfoncèrent dans des chairs hurlantes et l'imposant véhicule tangua d'un bord à l'autre de la rue, accrochant au passage une borne d'incendie, pour finalement se retourner, glisser sur le toit et s'arrêter à quelques mètres de Bolan.

Par prudence, il s'en éloigna et largua le reste du chargeur dans une rafale qui s'enfonça dans le réservoir d'essence. Il y eut tout de suite une explosion molle et presque aussitôt après une langue de feu monta à la verticale, retombant ensuite sur la chaussée et la limousine renversée.

Sans prêter attention à la douleur qui commençait à lui vriller la cuisse, l'Exécuteur fit tomber le chargeur vide du Thompson, le remplaça d'un coup sec.

Des cris, des hurlements d'effroi jaillirent en provenance de passants qui s'étaient craintivement massés au début de la rue, à l'abri de portes cochères ou derrière des véhicules à l'arrêt. Bolan les ignore, remerciant le ciel qu'il n'y ait pas eu de victimes parmi eux. Puis, reportant son attention sur la caisse en feu, il vit une forme humaine en train de s'extraire de l'habitacle.

L'un des tueurs était encore vivant. Du moins était-il encore animé du souffle de la vie et rampait, maladroitement sur les mains, traînant le reste de son corps inerte. Sa veste brûlait, ses cheveux aussi, et son visage était boursoufflé, mais il tenait toujours à la main un gros revolver menaçant, comme si celui-ci avait été soudé à sa paume par une volonté maléfique. Un hurlement démentiel jaillit soudain de ce qui lui tenait encore lieu de bouche, précédant de peu l'aboïement de son arme qui provoqua plusieurs impacts éparpillés dans une façade.

Bolan mit fin à sa démence en lui faisant éclater la tête d'une courte rafale du Thompson puis, abandonnant le spectacle infernal, il traversa le porche et repartit au pas de course vers le fond de la cour.

Les mafiosi qu'il avait liquidés devant la porte métallique n'avaient pas réussi à l'enfoncer avant son intervention. Ils avaient stupidement tiré une multitude de balles inefficaces dans le battant. Il fallut néanmoins à Bolan trois décharges de chevrotines dans la grosse serrure pour la faire péter. Débouchant dans un hall, il s'orienta vers la salle d'ordres où plusieurs corps étaient étendus au sol ou en travers

de meubles, dans les positions les plus diverses.

De vivant, il ne restait plus que trois agents en uniforme dont les visages blêmes, les yeux hagards, témoignaient de la violence de l'affrontement de ce côté. Il y avait six cadavres de mafiosi allongés à l'opposé de la grande pièce, baignant dans des mares sanglantes qui tendaient à se rejoindre.

Plus près, le long du comptoir, le capitaine Ingram grimaçait de douleur en gémissant sourdement. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front. Le haut de son bras et la partie droite de sa poitrine étaient auréolés de rouge.

L'odeur piquante de la poudre brûlée imprégnait fortement l'atmosphère, mêlée à celle du sang et de la peur. Bolan déposa le Thompson vide sur une table.

Soudain, le jeune flic qu'il avait croisé dans l'armurerie braqua son riot-gun dans sa direction, les yeux fiévreux, la bouche tordue par un rictus.

— Restez où vous êtes ! aboya-t-il d'une voix hystérique.

Son index avait blanchi sur la détente.

— Laissez tomber, c'est fini ! lui renvoya sèchement Bolan.

Mais l'autre paraissait parti dans une sorte d'hallucination démentielle.

— C'est à cause de vous que tout ça est arrivé ! Vous... Vous...

— Je ne suis pas l'ennemi, ajouta Bolan, très calme, en le fixant droit dans les yeux.

Le jeunot soutint son regard durant un instant qui parut interminable, puis ses traits s'effondrèrent. Balançant subitement son arme sur une table métallique, il s'appuya contre une cloison et se mit à sangloter.

Bolan lui tourna le dos, considérant les survivants du massacre :

— Est-ce que quelqu'un a appelé une ambulance ?

Tandis que le second flic se précipitait sur un téléphone, il s'avança vers Ingram. Le capitaine avait été salement touché. C'était surtout la blessure à la poitrine qui était inquiétante. Il ouvrit sa veste et le palpa délicatement. La balle avait traversé le poumon droit mais était heureusement ressortie au-dessous de l'omoplate.

Au moment où Bolan lui nouait la bretelle de son riot-gun au-dessus de la blessure de son bras, le gros flic ouvrit les yeux et balbutia :

— J'suis... vraiment le dernier des cons... Ils n'ont pas réussi à vous avoir, hein ?

— À peine touché. Votre patron est une ordure, John. Il mange dans la main de la Mafia.

— Maintenant... je vous crois, ouais. Et Raleigh, cette salope...

— Oui, votre lieutenant était aussi dans la combine. C'est lui qui vous a fait ce cadeau.

— Je sais. Je l'ai vu... quand il était trop tard. Dites-moi... Je veux pas mourir idiot...

— Vous ne mourrez pas, assura l'Exécuteur tout en faisant une boule avec un pan de la chemise pour s'en servir comme d'une compresse. Une vieille tête de mule comme vous en a sûrement vu d'autres.

Un vague sourire flotta douloureusement sur les lèvres d'Ingram, puis :

— Ne me racontez plus d'histoires... Bolan. Ne me dites pas que je me trompe.

— Vous ne vous trompez pas.

— Bon Dieu !... Maintenant, ça va mieux. Ils vous attendaient... Tout le monde vous attendait.

— Je m'en suis aperçu. Maintenant, restez tranquille, les secours ne vont pas tarder.

— J'espère que ça va pas être... comme le coup foireux de tout à l'heure...

Bolan lui fit un clin d'œil amical et se releva au moment où apparaissait dans la salle le policier noir obèse qui l'avait sorti de sa cellule. Ce dernier tenait toujours à la main son trousseau de clés et promenait sur les lieux un regard bovin. Bolan pensa qu'il s'était planqué dès le départ de l'attaque. Il fit quelques pas jusqu'à l'énorme tas de saindoux et lui arracha le trousseau de la main. L'autre n'eut pas la moindre réaction quand il disparut de la salle pour rejoindre le corps de garde.

La rousse s'était blottie au fond de sa cellule et, manifestement, elle était terrorisée. Il ouvrit la porte, dut la prendre par le bras pour la tirer dehors, lui fit traverser la salle d'ordres et la poussa vers le hall de l'entrée principale.

Le jeune flic s'était calmé. Le visage toujours blême, il les regarda sortir comme s'il s'agissait d'un événement parfaitement normal tandis que ses deux collègues essayaient de redresser le capitaine.

— Ne le touchez pas ! gronda Bolan.

Traînant la fille derrière lui, il déboucha dans la rue où une foule silencieuse s'était à présent massée à distance respectueuse. De nombreux regards anxieux convergèrent à leur passage. Contre la

façade, sur les marches de l'entrée et sur le trottoir, plusieurs cadavres gisaient dans leur sang. Trois flics et quatre mafiosi.

Pas très loin, plusieurs sirènes faisaient entendre leur chant lugubre. Des ambulances et aussi des renforts de policiers qui arrivaient en trombe.

Il n'était que temps de s'éclipser.

Une main tenant le riot-gun encore chaud, l'autre serrée sur le poignet de la fille, Bolan se dirigea vers l'attroupement dont la masse s'ouvrit craintivement à leur passage. Des véhicules s'étaient enchevêtrés sur plus de deux cents mètres, des taxis, aussi, dont un avait entrepris de se dégager en jouant furieusement de l'accélérateur et du klaxon.

L'Exécuteur marcha vivement vers la carrosserie jaune, en ouvrit la portière et s'introduisit dans l'habitacle sans lâcher le fragile poignet de la rousse. Le passager qui s'y trouvait déjà eut un haut-le-corps en fixant d'abord le visage tendu de l'intrus puis le fusil anti-émeute. Sans un mot, la gorge nouée, il se précipita sur sa portière et sauta sur la chaussée.

Dans le rétroviseur, le visage du chauffeur s'était contracté, les muscles de sa mâchoire saillaient. C'était un grand costaud au visage émacié.

— Tu nous tires d'ici ou tu me laisses le volant, lui dit Bolan d'un ton glacial.

Il eut droit à un regard incisif, puis le moteur ronfla, le véhicule se dégagea de l'entassement des files et se fraya un passage dans la foule.

Dès qu'ils eurent atteint un croisement, Bolan lui fit prendre une rue à angle droit, conseillant :

— Ne cherche pas à faire le malin. Roule normalement mais ne traîne pas.

Le concert lancinant des sirènes se poursuivait derrière eux. Les flics allaient se heurter au bouchon des véhicules dont le taxi venait de sortir.

Bolan respira profondément. Il s'était tiré d'extrême justesse du piège mortel, mais rien n'était gagné. Il allait devoir compter avec d'innombrables équipes de la racaille du Milieu lancées à présent sur sa trace.

De plus, il était blessé. Peu gravement, mais cela constituait un handicap qui n'allait certes pas arranger sa situation.

Philadelphie se présentait comme l'une des épreuves les plus périlleuses que l'Exécuteur ait connues.

Il en était convaincu, la mort serait au rendez-vous à chaque coin

de rue. Le « massacre de Noël » était un piège à multiples détentes. Si les Mafieux avaient espéré faire coup double en le déstabilisant par le mort de Jill et des enfants, pour ensuite le descendre dans la foulée, leur demi-échec ne les découragerait pas. Et ils avaient gagné au moins sur un point : sa rage s'additionnait mal à son chagrin. Son corps était fatigué et son âme fragile. Il allait lui falloir puiser très profond les ressources nécessaires à ce qui serait peut-être son dernier combat. Pour se donner encore le goût de vivre et de se battre il connaissait pourtant l'ultime solution.

« Iguane solitaire, Aigrette bavarde, le bruit de leurs rires. Jil, son regard gris, couleur de ciel d'Irlande. »

Les cannibales n'en finiraient jamais de payer.

CHAPITRE VII

Ils roulaient depuis deux minutes et venaient de tourner dans la 10^e Rue. La fille se tenait dans une immobilité de sphinx à côté de Bolan, le regard flou, et se mordillait les lèvres.

— Où est-ce que je vous dépose ? fit le chauffeur au bout d'un moment.

Curieusement, ce dernier paraissait s'accommoder de la situation comme s'il s'agissait d'un contexte parfaitement routinier.

— Continuez de rouler, grogna l'Exécuteur.

Il fit coulisser la vitre de séparation de l'habitacle pour s'isoler du conducteur puis s'adressa à la rousse :

— Vous disiez que nos points de vue respectifs ne sont pas forcément incompatibles...

Elle parut s'éveiller d'un mauvais songe, le regarda du coin de l'œil et répliqua d'une voix incertaine :

— Ça, c'était avant que tout craque.

— Recollez les morceaux.

— Pas facile. Vous avez démoli tout le scénario.

— C'était ça ou y laisser ma peau. De quel scénario voulez-vous parler ? Du vôtre ou de celui de la Mafia ?

— C'est beaucoup plus compliqué, répliqua-t-elle en le regardant franchement.

— Je n'ai pas le temps de jouer à cache-cache. Jusqu'où êtes-vous impliquée dans le système mafieux ? Ou vous parlez, ou je vous débarque.

— Hé, attendez ! Je ne refuse pas le dialogue, je veux savoir à qui je parle.

— C'est important pour vous ?

— Très. Au début, j'ai cru comprendre que vous étiez un type du FBI. Mais depuis que j'ai vu ce que vous avez fait...

— Accouchez ou descendez.

— Bon. Vous êtes Bolan ou non ?

— Évidemment.

— Évidemment quoi ?

Bolan soupira. Les réactions de cette fille commençaient à lui mettre les nerfs en vrille et il eut la soudaine envie de la renvoyer à ses chères études. Pourtant il se contint.

— Oui. Je suis Bolan. Maintenant, déballez votre sac.

Elle donna l'impression de réfléchir puis lâcha tout de go :

— La Mafia vous attendait.

— Merci, j'avais compris, répliqua-t-il en se remémorant les paroles du capitaine Ingram.

— La police aussi. Toute la ville est en alerte.

— Ça n'a rien de nouveau.

— Très bien, monsieur je-sais-tout. Mais ce que vous ignorez sans doute, c'est la méthode qu'ils ont mise en œuvre pour vous appâter. Les grosses têtes parlent à mots couverts d'un type en cavale qui doit vous faire tomber dans le panneau aussi sûrement que le miel attire les mouches. Ce sont leurs propres paroles... Quelqu'un de vos amis, d'après ce que j'ai compris.

Bolan frémit intérieurement.

— C'est dans la maison de Tacony que vous avez entendu ça ?

Elle hocha négativement la tête, faisant virevolter ses cheveux :

— Non. J'étais là-bas seulement pour tenir compagnie aux frères Langley pendant quelques heures. N'allez rien imaginer de salace, je ne suis pas une prostituée.

— Qui avez-vous dit ?

— Les frères Langley. Ou Lavanghetta, si vous préférez. Ils sont à Philly pour participer à une conférence.

— Ils étaient, rectifia-t-il.

— On m'avait demandé de les sonder discrètement afin de connaître leurs convictions par rapport à l'organisation centrale.

— Quelles sont vos attaches avec Augie ?

Elle marqua une seconde d'hésitation avant de répondre :

— Je n'en suis pas à ce niveau-là, malheureusement. C'est par des chefs de moindre importance que j'ai entendu parler de vous. Devant moi, ils ne se gênaient pas, vous connaissez le côté macho de ces gens, pour eux les femmes n'existent pas. C'est ainsi que j'ai su ce qu'ils préparaient à votre sujet. Parfois, ils donnaient l'impression de faire bouillir leurs cervelles à tout-va et à d'autres moments ils se marraient comme des gosses qui ont fait une blague à leur prof.

Au fil du dialogue, l'Exécuteur se doutait qu'elle travaillait sous couverture pour un service spécial de la police ou – pourquoi pas –

pour une agence gouvernementale. En tout cas, elle n'avait pas l'air d'une fille à truands. Elle avait beaucoup trop de classe.

Comme si elle avait deviné ses pensées, elle ajouta :

— Ne m'en demandez pas plus. Je vous ai déballé tout ce que je suis autorisée à vous dire et c'est déjà beaucoup. À mon tour, à présent... J'ai une demande à formuler.

— Si c'est dans mes possibilités...

— Ça l'est. Transformez-vous en courant d'air et disparaissez du secteur. Il paraît qu'il fait très beau du côté des Iles Bahamas en ce moment.

Bolan ricana.

— Qui le demande ?

— Moi. Mais je traduis la pensée de ceux qui m'emploient.

— Quelle est l'opération en cours ?

— Ça ne vous concerne pas. Bon, que pensez-vous de ma proposition ?

— Je n'aime pas les Bahamas, fit distraitement Bolan en réfléchissant aux implications de ce qu'il venait d'entendre.

Le véhicule était parvenu à un croisement peu avant les limites ouest de la ville. Le chauffeur se tourna à demi et frappa à la vitre de séparation d'un air interrogateur. D'un geste de la main, Bolan lui indiqua de virer à gauche, vers le sud.

La rousse s'était réfugiée dans le mutisme, se mordillant les lèvres d'un air préoccupé. Puis elle fit semblant de s'intéresser à la rue qui défilait derrière la vitre, reporta ensuite son attention sur Bolan et écarquilla les yeux.

— Vous êtes blessé ?

— Vous êtes observatrice !

— Vous devriez vous faire soigner.

— Mêlez-vous de vos affaires, Mata Hari.

— Pourquoi Mata Hari ? Elle était brune.

— Mais aussi tordue que vous.

— Dites, est-ce qu'il y a des moments où vous cessez d'être aussi agressif ? Je compatissais, voilà tout.

Elle se cabra subitement :

— Dites au chauffeur de m'arrêter ici, ça ira parfaitement.

— À moi de vous donner un conseil : écartez-vous de l'ogre avant qu'il vous dévore toute crue.

Elle haussa les épaules :

— Vous avez sans doute raison. Maintenant que j'ai été vue avec vous, je risque d'être irrémédiablement grillée.

— Vous ne le risquez pas, vous l'êtes.

Bolan en était convaincu. La fille était au moins aussi en danger que lui-même et n'avait sûrement pas la moindre expérience d'une telle situation. Sa seule chance était de se planquer en attendant que l'orage passe, pour ensuite mettre le plus de distance possible entre elle et les cannibales.

— C'est sans doute ce que je vais faire, répondit-elle, comme si elle avait lu dans ses pensées.

Il y avait eu plus que de l'hésitation dans sa voix. De toute façon, ce n'était pas l'affaire de l'Exécuteur. Les tueurs lancés contre l'immeuble du Police Department n'auraient sûrement fait aucune distinction quant aux occupants en titre des lieux et ceux qui y étaient détenus. Leur boulot était simplement de liquider tous ceux qui s'y trouvaient.

Bolan l'avait sortie d'une sale passe. À présent, il ne pouvait plus rien pour elle, surtout dans la situation où il se trouvait. Mais il n'avait pas non plus la moindre envie de la voir aller se faire trucher par simple entêtement ou par sens du devoir. Il le lui dit à sa façon, d'un ton un peu bourru :

— Tenez vos fesses au sec, Mata Hari. Vous n'êtes pas faite pour un bain de sang. Tout ce que vous avez vu jusqu'à présent, ce sont des types qui ressemblent à n'importe quel homme d'affaires, qui se réunissent, montent des combines ensemble, bouffent ensemble et sautent des filles ensemble. Des types marrants, quoi ! Mais savez-vous ce qu'ils font à ceux qu'ils soupçonnent d'avoir trahi leur cause pourrie ? Imaginez-vous un *turkey* qui a été travaillé au corps pendant plusieurs jours et vous aurez une toute petite idée de leur sadisme. Ce qui s'est passé tout à l'heure aurait dû vous ouvrir les yeux... Maintenant, vous pouvez descendre de ce taxi.

Elle eut un petit frisson.

— Bien. En ce qui vous concerne, vous allez donc continuer à assassiner ceux que vous considérez comme vos ennemis personnels.

— Je n'assassine pas. Je liquide la vermine.

— Vous ne m'avez pas répondu.

— Je n'ai pas d'autre solution que de continuer. Si je tentais de quitter la ville, je tomberais inmanquablement dans un de leurs traquenards. Vos petits amis de la Mafia n'ont sûrement pas omis cette éventualité. De plus, j'ai une cible très particulière à atteindre.

— Une cible !... Au fait, mon nom est Eva Swanson. Au cas où

tout à fait par hasard je me trouverais sur votre route, essayez de ne pas me tirer dessus !

— Je vous l'ai déjà dit : planquez vos mignonnes fesses. Je me fiche pas mal des magouilles des services spéciaux ou des agences de renseignement. Dites simplement à vos collègues qu'ils ne croisent pas mon chemin, je n'aimerais pas me tromper.

— O.K. ! À présent tout est clair.

Elle se renfroigna, baissa les yeux en faisant une petite grimace et déclara sur un ton plus grave :

— Voulez-vous que je vous parle de moi, monsieur le macho ?

— Vous n'êtes pas obligée de vous justifier.

— Je n'aime pas être prise pour une petite salope ou pour une conne. Encore moins pour une cible.

— Vous avez trente secondes.

— Vraiment trop généreux !... Je travaille en effet pour une agence dont je ne peux pas vous citer le nom. Je possède trois licences, sciences économiques, marketing, sociologie. J'ai aussi reçu une formation paramilitaire dans une des meilleures écoles nationales et je...

— Avec toutes ces belles choses, vous êtes sûrement qualifiée pour démanteler l'organisation Marinello, railla tristement Bolan.

— Fermez-la une seconde ! Mon temps de parole est compté, je crois... Ce que je viens de vous dire devrait vous éclairer un peu. Nous visons le sommet de la pyramide, pas les petits ou moyens magouilleurs qui grenouillent dans les bas-fonds de la ville. Ça fait huit mois que nous préparons cette opération, nous avons infiltré des agents à tous les niveaux de la Cosa Nostra, mis des centaines de téléphones sur tables d'écoutes, monté des affaires bidon pour appâter la Mafia, et établi des milliers de fiches informatiques. Si vous foncez dans le tas avec vos grands pieds en tirant sur tout ce qui bouge, c'est foutu. Tout l'état-major de la côte Est se diluera dans la nature et il faudra des années avant de remettre sur pied une pareille opération. Voilà ce que vous avez mis beaucoup de temps à piger, monsieur le grand guerrier.

— Vous avez terminé ? lui demanda-t-il froidement.

— Affirmatif ! renvoya-t-elle sur le même ton.

Le taxi roulait lentement dans Girard Avenue, longeant le zoo de Philadelphie. Devant eux, à une centaine de mètres, la chaussée était encombrée par d'autres véhicules jaunes dont certains étaient en train de décharger des passagers. Bolan se pencha vers la vitre de séparation, nota que celle-ci était légèrement entrebâillée. Il la

re poussa complètement et lança au chauffeur :

— Arrêtez-vous à côté de vos collègues. La dame descend.

— Merci pour la course, fit-elle aigrement. J'espère ne jamais vous revoir.

— Planquez vos fesses !

Sans lui accorder un regard, elle ouvrit sa portière tandis que le taxi s'arrêtait, mit pied à terre et marcha vivement vers un *Yellow cab* qui venait d'être abandonné par un client. L'Exécuteur vit le véhicule démarrer aussitôt et se frayer un passage à grands coups de klaxon.

Eva Swanson. Le nom ne lui disait strictement rien. D'ailleurs, c'était vraisemblablement un pseudo. Une sacrée bonne femme, en tout cas ! Sûrement pleine d'illusions quant à l'efficacité des méthodes policières, mais gonflée à bloc.

Le FBI utilisait de plus en plus de femmes auxquelles on confiait des rôles de tout premier plan. Bien souvent, au cours de missions où il s'agissait de travailler en finesse, elles se révélaient très efficaces. Mais elle n'appartenait sûrement pas au Bureau fédéral. Brognola l'aurait averti d'une opération de vaste envergure. Le plus vraisemblable était qu'elle travaillait pour l'anti-droque ou le Trésor.

Quoi qu'il en fût, l'Exécuteur s'en balançait. Il avait une tâche à accomplir, il irait jusqu'au bout ou il laisserait sa peau sur le terrain. Il n'avait pas le choix. D'abord, il était coincé dans un cul-de-sac dont il ne pourrait sortir qu'en liquidant ceux qui dirigeaient la soldatesque mafieuse et contrôlaient occultement la police. Et puis, il ne pouvait pas laisser Nick Rafalo dans une situation qui allait sûrement lui coûter la vie. Surtout après ce que lui avait affirmé la fille Swanson.

« Nous visons le sommet de la pyramide, pas les petits magouilleurs », avait-elle déclaré. Bolan non plus n'avait pas l'intention de s'en prendre au menu fretin. C'étaient les gros requins aux dents acérées qu'il visait. Et cela depuis qu'il avait déclaré la guerre à la Mafia. D'ailleurs les petits étaient bien trop nombreux pour qu'il eût la prétention de les éliminer tous.

Le véhicule avait redémarré depuis quelques secondes.

— Où est-ce que je vais, maintenant ? demanda le chauffeur d'une voix traînante, en le fixant avec un regard nouveau.

— Vers le centre-ville.

C'était là qu'il pensait être temporairement le moins en danger, au milieu de la foule anonyme. Ensuite, il aviserait. Il faudrait aussi qu'il récupère une partie de l'armement stocké dans la Ford Econoline, au sud de Philadelphie. Il ne pouvait pas se promener dans la ville, un fusil à pompe à la main.

Sa blessure commençait à lui faire vraiment mal. De petits démons étaient sûrement en train de s'introduire dans sa cuisse.

CHAPITRE VIII

À l'approche de l'Hôtel de ville, le chauffeur ralentit et se retourna carrément :

— J'ai entendu une partie de la conversation. Je crois que c'est mal barré pour vous, vous ne pourrez pas vous en sortir comme ça.

— Fermez-la, rétorqua sèchement l'Exécuteur. Ça ne vous concerne pas.

— Négatif, sergent ! J'aurais plutôt tendance à être de votre bord. J'étais moi aussi au Vietnam quand vous faisiez votre percée sur Quan-Tri à la tête d'Able-Team.

Bolan dressa l'oreille, jeta un coup d'œil sur la licence fixée au tableau de bord. Le type se nommait Robert Michatowicz, sans doute d'origine polonaise.

— Dans quelle unité ?

— La 26^e du corps d'infanterie de Marines. On opérait en couverture de lignes dans votre secteur.

La réponse était exacte.

— C'est au cours d'une permission que j'ai appris ce qui est arrivé à votre famille, enchaîna le chauffeur. Ensuite, je vous ai suivi par les journaux et la télé. Bon sang, vous pouvez pas savoir comme ça m'a fait plaisir que vous leur foutiez la pâtée à répétition ! Ces mecs de la Mafia sont pires que des hyènes.

Il fit un mouvement de la main vers sa licence, commenta de sa voix traînante :

— Mon nom est pas facile à prononcer, alors les copains m'appellent Mickey.

— Dirigez-vous vers Germantown, fit soudain Bolan qui venait d'avoir une idée.

— Comme vous voulez... Mais à votre place je n'irais pas me promener par là.

— Pourquoi ?

— Toute la ville est en alerte. Ils ont des indics partout. Ça me fait honte de vous dire ça, mais beaucoup de mes collègues servent aussi d'indics aux flics et à la Mafia. Vous ne pourrez plus bouger sans que

les salopards en soient informés, vous ne pourrez même pas vous cacher.

— Je ne veux pas me cacher.

— Le mieux serait que vous quittiez Philly.

Bolan eut un rictus en tâtant sa cuisse. Un peu de sang s'était déjà coagulé autour de la blessure, collant l'étoffe de son pantalon. Ce n'était sans doute pas grave, mais douloureux. Un nerf avait dû être touché.

— J'ai à faire ici, décréta-t-il sombrement, vérifiant que le véhicule empruntait la bonne direction.

— Vous n'avez aucune chance d'y parvenir. À moins...

Le type marqua une pause de quelques secondes, paraissant réfléchir.

— Qu'alliez-vous suggérer ? questionna l'Exécuteur.

— À moins que quelqu'un vous donne un coup de main... Je fais le taxi depuis deux ans. D'abord à New York, maintenant dans cette putain de ville. Avant ça, j'ai fait une bonne dizaine de métiers, si on peut appeler ça des métiers. Docker, chiffonnier, éboueur, vendeur de journaux... Est-ce que vous savez de quelle façon pourrie vivent de nombreux vétérans du Vietnam, depuis qu'ils sont rentrés au pays ?

Bolan ne le savait que trop. Nombreux étaient les GI's qui avaient été considérés à leur démobilisation, après avoir subi l'enfer du Sud-Est asiatique, comme des instables, des sauvages dangereux pour la société. C'était une réaction parfaitement injuste et lâche, mais l'être humain est ainsi fait qu'il a tendance à vouloir rejeter tout ce qui l'effraie.

— En rentrant, j'ai commencé par me retrouver sans boulot, reprit le taxi. Personne ne voulait m'embaucher. J'ai galéré pendant des mois. Et puis, un jour, un pote m'a emmené voir un gars, un responsable syndicaliste qui en fait était un fumier de la Cosa Nostra. Là, j'ai pu travailler. Pour un salaire de misère et je devais ristourner la moitié de mes gains à ce gus. Une fois, je l'ai envoyé se faire voir. Je veux parler du fumier qui m'avait fait embaucher et qui me rackettait. Deux jours plus tard, ils me sont tombés sur le dos à cinq et m'ont tellement tapé dessus que j'ai cru que j'allais crever. Alors j'ai été bien obligé de repiquer au jeu pourri. Ça, c'était à New York. Quand je suis venu ici, j'ai pu couper les ponts et maintenant on me fout la paix.

Une grimace déforma les traits de l'ex-GI :

— Mais des tas de pauvres mecs n'ont pas réussi à s'en sortir et vivent comme des moitiés de clodos.

— Je suis au courant, le coupa Bolan. Mais je ne suis pas en mesure d'en discuter en ce moment.

— Vous devriez pourtant. Si vous le voulez, ce sera grâce à ces gars que vous pourrez peut-être vous débrouiller ici. Ceux qui ne sont pas devenus des épaves ont monté une communauté quasi souterraine. Ils ont mis en application tout ce qu'on leur a appris au Vietnam, ils se sont organisés pour survivre. Et pour survivre, il faut être féroce, il faut aussi être démerdard et bien connaître le terrain. Bref, vous devez mieux que moi connaître le truc !

Bien sûr que Bolan connaissait le « truc ». Lui aussi, c'était grâce à sa formation de combat, à sa connaissance de la psychologie mafieuse et à sa férocité qu'il avait réussi jusqu'à présent à battre les cannibales sur leurs propres terrains et à rester en vie.

Mais il n'avait nulle envie de jouer les troglodytes à Philadelphie, en compagnie des « braves gars » dont Michatowicz lui parlait avec une fougueuse conviction.

— Ils pourront sûrement vous aider à circuler dans cette ville merdeuse, lui affirma ce dernier. Ils savent tous qui vous êtes, vous représentez pour eux une légende vivante et ils n'hésiteront pas à vous épauler.

Tout en écoutant « Mickey », Bolan pesait le pour et le contre de sa proposition. Bien sûr, c'était tentant. À l'analyse, il n'avait aucune chance de se tirer d'affaire sans un appui logistique, et miser sur un coup de chance équivalait à un suicide.

Aucun doute à présent : la Mafia l'attendait, probablement depuis plusieurs jours. On ne savait sans doute pas de quel côté il allait se manifester, mais tous les effectifs, toutes les équipes de *soldati* étaient sur le qui-vive. À coup sûr. On avait dû aussi recruter des « extras », des petites frappes de fond de cour, en leur promettant leur part de gloire et du gros gâteau en échange de la tête de la « Grande Pute » vêtue de noir.

Philadelphie tout entière était devenue un gigantesque piège. Les loups de la nouvelle génération mafieuse n'étaient pas des imbéciles. Ils avaient jalonné la chausse-trape en laissant bien en évidence la piste puante de David Flaherty. Et l'appât se nommait Nick Rafalo !

Donc, Mack Bolan était bel et bien coincé dans un périmètre hyper-sensible dont toutes les issues étaient surveillées par des truands prêts à tirer sur la moindre silhouette susceptible d'être la combinaison noire.

Mais quelle cote de confiance pouvait-il accorder à ces ex-combattants du Vietnam dont certains tripataillaient peut-être avec le Milieu pour survivre ? L'Exécuteur savait à quel point la misère, le

dénuement et le désespoir peuvent infléchir les caractères les mieux trempés et amener à la trahison.

— Continuez vers Germantown, intima-t-il au chauffeur.

— Vous n'avez pas confiance ?

— Je ne peux prendre aucun risque.

— Bon. Je comprends. Si vous changez d'avis, passez un coup de téléphone au bar Golden Oak, dans Market Street. Demandez Davy Crocket et dites-lui que vous appelez de la part de Mickey pour un dix-trente-trois. Il sera prévenu.

Bolan ne put s'empêcher de sourire. Un dix-trente-trois signifiait un rassemblement général dans le jargon des cibistes.

— Je n'oublierai pas, concéda-t-il, tandis que le véhicule virait dans Wayne Avenue après avoir franchi le Roosevelt Expressway.

— Vous allez vous balader dans les rues avec ce flingue à pompe ?

— Le temps de trouver autre chose.

— Vous ne ferez pas cent mètres.

Michatowicz avait sûrement raison mais l'Exécuteur n'avait pas le choix. Il garda le silence durant deux minutes, puis indiqua un changement de direction et fit stopper le taxi dans une rue peu passante.

— Laissez ce tromblon dans ma caisse et prenez ça, fit le chauffeur en fourrageant dans le vide-poches du tableau de bord.

Il tendit un gros automatique Colt 45 en le tenant par le canon.

— O.K., fit Bolan qui empocha l'arme avec une petite grimace de remerciement. Si je ne me fais pas tuer je vous le renverrai par la poste.

Michatowicz ricana brièvement.

— Prenez ça aussi.

C'était un chargeur supplémentaire de dix cartouches qu'il plaça dans une autre poche.

— Vous cassez pas pour le riot-gun, on s'occupera de le recycler. Heu... est-ce que je peux vous demander quelque chose en échange ?

— Si c'est dans mes possibilités.

— Je voudrais vous serrer la main.

Le type avait une main énorme comme un battoir dont le contact déclencha une onde chaleureuse dans la poitrine de Bolan.

Ce dernier mit ensuite pied à terre après avoir jeté un coup d'œil circulaire dans la rue.

— Ne vous faites pas tuer, sergent, souffla Michatowicz. Je

connais beaucoup de gars ici qui en seraient désolés.

L'Exécuteur hocha silencieusement la tête. Il tourna les talons tandis que le véhicule s'éloignait lentement et se mit à la recherche d'une cabine téléphonique.

Il avait résolu de contacter un marchand d'armes dont Politicien Blancanales lui avait fourni les coordonnées en cas de besoin. Un Libanais qui achetait régulièrement du matériel de guerre soi-disant périmé – obtenu frauduleusement – et fournissait les collectionneurs d'armes aussi bien que les voyous de la rue. Le type était une planche pourrie dont on savait qu'il travaillait fréquemment avec la Cosa Nostra. Toutefois, l'intention de Bolan n'était pas de lui laisser la moindre chance de le trahir.

Il lui fallait un équipement plus conséquent que le Colt 45, des munitions, et aussi un véhicule. Ensuite seulement il tâcherait de rejoindre la Ford Econoline qu'il avait laissée à National Park, de l'autre côté de la rivière Delaware.

Mais, auparavant, il voulait appeler Harold Brognola pour savoir si Nick Rafalo avait donné signe de vie. La taupe du FBI en cavale pouvait peut-être lui apporter de nouveaux renseignements.

Des renseignements, il lui en faudrait un maximum s'il voulait continuer la guerre de Philadelphie.

Bolan ne se faisait aucune illusion. Il devrait jouer cette partie à la désespérée, panser rapidement sa blessure qui le faisait de plus en plus souffrir, se tenir à l'écoute des bruits circulant dans le milieu tout en passant inaperçu. Puis frapper l'ennemi là où on l'attendait le moins, frapper et frapper encore jusqu'à ce que le système de défense de la Mafia se désorganise. Alors, mais alors seulement, il pourrait imaginer reprendre l'avantage.

La seule façon de tuer un serpent venimeux consiste à lui trancher la tête. La trancher rapidement avec n'importe quoi, un couteau, un rasoir, une pelle, ou même d'un coup de dents. Ou bien l'écraser du talon. Mais il fallait que ce soit définitif sous peine de voir la bête se redresser et cracher son venin. Et l'ignoble tête pensante de la Mafia était en ce moment dans cette ville tout entière empuantie par la pollution et l'odeur des sbires d'Augie Marinello Jr.

L'ordure qui se cachait sous l'identité du sénateur Neal Townsend s'était sans aucun doute retranchée en cet instant dans une forteresse moderne, entourée de son état-major et d'une armée de gardes du corps. Il téléguidait ses troupes par coups de téléphone, expédiant des ordres rageurs à ses lieutenants, obligeant les politiciens et les flics corrompus à justifier les enveloppes palpées à chaque fin de mois.

Il y avait aussi l'énigme posée par David Flaherty qui avait

apparemment perdu une partie de sa raison.

Bolan avait de plus, en plus de doutes quant à cette information. Son instinct lui suggérait une mise en scène vicieuse de la part des mafiosi. Il connaissait depuis longtemps leur esprit retors, les ruses à peine imaginables dont ils étaient capables pour parvenir à leurs fins. Toute leur intelligence était canalisée dans le sens du profit, de la méfiance envers autrui et même à l'encontre de leurs semblables dont ils convoitaient perpétuellement le butin. Une intelligence essentiellement tournée vers le mal.

Flaherty était le neveu de Barney Mathilda, l'homme qui avait été le bras droit d'Augie Marinello père. Et c'était le vieux Barney Mathilda qui avait inventé puis formé les trop célèbres As noirs, cette troupe de tueurs d'élite dont les méthodes étaient pires que celles de la Gestapo. Les As noirs, à l'époque, ne recevaient d'ordres que de la *Commissione* et avaient droit de vie et de mort sur n'importe quel membre du Syndicat, même un *capo*, à partir de l'instant où celui-ci était suspecté de trahison. Le seul impératif était qu'après une élimination ou un interrogatoire sous torture ils devaient se justifier devant le Grand Conseil. En dehors de cette obligation, ils avaient toute latitude pour accomplir leur abjecte besogne, torturer, faire hurler leurs proies de terreur, tuer.

Pas mal de temps s'était écoulé depuis cette époque démentielle, mais les mœurs étaient restées les mêmes, les préoccupations mafieuses tout aussi sulfureuses, et il était bien sûr inévitable qu'un jour quelqu'un eût l'idée de renouer avec le passé en réinstallant l'ordre pourri des spécialistes du meurtre et des sévices en tout genre.

Qui d'autre pouvait être mieux placé que David Flaherty pour remettre au goût du jour la sinistre trouvaille de son parrain dément ? Il connaissait le mécanisme mieux que quiconque, il avait une ambition démesurée et Augie Jr en avait fait son lieutenant.

Déjà, en Floride, Bolan avait eu les preuves du projet démoniaque. C'était pourquoi il ne croyait que très peu à la version du dérangement mental de Flaherty, même s'il ne s'agissait que d'un égarement passager dû à un état de choc. Ce dernier était bien trop coriace pour être réduit au légume dont certains s'étaient plus un peu trop complaisamment à faire la description.

La folie dont ce genre de personnage était capable avait d'autres qualificatifs : mégalomanie, paranoïa, sadisme...

Par ailleurs, le rassemblement de gros rapaces qui s'opérait en ce moment dans la cité portuaire tendait à confirmer l'hypothèse d'une restructuration hâtive de la Mafia.

Une question incisive se posait pourtant à Mack Bolan : pourquoi

avoir choisi le moment où on lui tendait un piège pour convoquer les grossiums du Crime Organisé ?

Ça ne collait pas.

Les Mafiosi ne font jamais rien gratuitement ni sans une certaine logique qui leur est propre. Ils ne sont pas si bêtes. Ils possèdent des conseillers, des tacticiens chargés de peser les opérations locales ou nationales, d'en analyser et d'en calculer la part de risques.

Croire qu'il pouvait exister une faille dans le raisonnement de l'état-major démoniaque, c'était prendre un mirage pour la réalité.

Mais sans doute fallait-il tourner la question autrement : pourquoi attirer l'Exécuteur dans un territoire qui était le théâtre d'une grosse manifestation mafieuse ?

Prise dans ce sens, la question débouchait sur des réponses beaucoup plus réalistes : ou Augie Jr voulait profiter de la présence de toutes ces troupes afin de ne laisser aucune chance à Bolan, ou bien avait-il eu l'idée de renforcer le piège par l'appât supplémentaire que constituait le rassemblement d'un maximum de patrons mafiosi... Ou bien encore avait-il résolu de faire la démonstration de son efficacité en offrant à ses vassaux la tête de Bolan...

Peut-être aussi était-ce une question de conjoncture, le retour de Flaherty et la situation épineuse de Nick Rafalo concordant avec la convention mafieuse.

Les hypothèses ne se contrariaient en rien. Au contraire, elles se renforçaient mutuellement.

En tout cas, l'Exécuteur n'avait pas l'intention de perdre la tête à Philadelphie, du moins pas sans avoir porté un maximum de coups à l'hydre monstrueuse.

En arrivant sur son nouveau champ de bataille, il avait commis plusieurs erreurs, minimes sans doute, mais qui avaient failli le précipiter irrémédiablement dans le gouffre sans fond. Manifestement, il était encore sous le coup de l'horreur du « massacre de Noël » et ne retrouvait que lentement son équilibre. Son sixième sens lui avait fait plusieurs fois défaut, ses fibres affectives ayant pris le dessus.

À présent, il allait falloir rallumer la petite veilleuse qui s'était éteinte au plus profond de son être, dresser toutes ses antennes et, armé de sa haine neuve, repartir au combat.

C'était ça ou il y perdrait la vie.

CHAPITRE IX

— Est-ce que Dakota t'a contacté ?

Le téléphone émit un petit grognement, puis Brognola répondit d'une voix anxieuse :

— Non. Il a raté le dernier contact prévu. Comment ça s'est passé pour toi ?

— Attends. Ça fait combien de temps qu'il t'a appelé ?

— Un peu plus de cinq heures. Normalement, il devait reprendre contact voilà plus de deux heures.

Bolan demeura pensif.

— Ce n'est pas dans ses habitudes, réfléchit-il à haute voix, lui aussi inquiet pour l'agent fédéral.

— Peut-être a-t-il eu un contretemps.

— Je ne pense pas. Pas venant de lui. S'il ne téléphone pas, c'est qu'il n'est plus en mesure de le faire.

Le super-flic de Washington grogna une nouvelle fois puis changea de sujet :

— Tu m'as foutu une sacrée trouille, Striker. D'abord, les fax ont commencé à inonder mes services de comptes rendus paniqués. J'ai compris que c'était toi qui foutais le bordel. Ensuite, il y a eu cet appel d'un certain capitaine John Ingram, et puis...

— Ça ne s'est pas passé exactement de cette façon, coupa Bolan. Les bleus n'étaient pas prévus au programme. Sais-tu quelque chose à ce sujet ?

— J'ai appelé un peu partout pour me tenir au courant. Il y a dans ton coin une odeur de soufre.

— Tu veux dire que ça sent le cadavre ! Qu'est-ce que tu as appris exactement ?

— Junior a gangrené les structures de la ville. Il y a eu une succession d'ordres, de contre-ordres et d'annulations. Le tout dans une atmosphère à faire dresser les cheveux sur la tête. Je suis à peu près sûr que la plupart des responsables de l'administration fonctionnent avec les amici. Tu ne peux pas rester là-bas...

— C'est mon problème. Tu ne m'as toujours pas répondu au sujet

de l'intervention des bleus là où je me trouvais.

— Je n'ai été tenu au courant qu'après coup, avoua Brognola. Le comble, c'est que l'initiative a été prise par notre antenne locale...

— Logiquement, tu es informé de ce genre d'opération !

— Logiquement, oui. Mais rien ne semble plus logique depuis un certain temps. J'ai même eu droit, venant de personnes très haut placées, à des allusions sur l'intérêt que j'avais à ne pas intervenir dans les problèmes de la Pennsylvanie. Ni même à ébruiter quoi que ce soit dont j'aurais connaissance. Il me passe un peu trop de choses au-dessus de la tête. J'en suis à me demander si je ne vais pas finir par leur balancer ma démission en pleine figure.

— Arrête un peu, Hal. Tu sais bien que tu ne feras jamais ça.

Bolan entendit dans l'écouteur le claquement d'un briquet, puis un bruit de souffle. Brognola enchaîna d'une voix légèrement altérée :

— Tu sais, je crois que je n'ai vraiment plus la foi. Malgré ce qu'affirme le gouvernement, ce pays est de plus en plus pourri, chacun tire la couverture à soi : la Police protège les truands sous le prétexte qu'il est indispensable d'avoir des indicateurs dans le Milieu, et palpe au passage, la Mafia rigole en montant des magouilles de plus en plus somptueuses, les politicards véreux s'enrichissent avec l'argent des grosses combines... Sans oublier un nombre incalculable de magistrats et d'avocats marrons qui s'arrangent pour que les crapules faisant l'objet d'inculpations s'en sortent avec les honneurs...

Bolan alluma lui aussi une cigarette, laissant Brognola vider son trop-plein de bile.

— Et pendant ce temps nous avons les mains liées devant la croissance de la criminalité... Pas question d'user de violence contre les pauvres petits malfrats de la rue. Dans tous les médias, à la télé et dans les réunions mondaines, on parle de tolérance, on dénonce la violence. Ça s'appelle se donner bonne conscience. Mais nom de Dieu ! La violence est partout sur cette foutue planète ! Et quand apparemment tout se passe bien, c'est pour couvrir quelque arnaque à grande échelle... Rien que dans notre pays, le budget de l'argent noir est plus important que celui de la France, de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne réunies... Ajoute à ça la très respectable CIA qui utilise la Mafia pour monter des coups illégaux et le tour d'horizon est complet ! Les Américains ont perdu l'esprit pionnier. Près de trente pour cent d'entre nous sont devenus obèses et regardent comme des bovins notre pays se transformer en poubelle sans la moindre réaction ! Ils se laissent enliser par la marée des truands et des parasites de tous poils ! Tout cela sous le prétexte de la tolérance. C'est la décadence en plein !...

— Tu crois pas que tu confonds Bush avec Jimmy Carter ?

— Plaisante pas, Stricker, je suis sérieux.

Bolan attendit une seconde puis demanda :

— Pour en rester aux choses sérieuses, qu'est-ce que tu as dit au sujet de la CIA ?

— Hein ? Heu... Bon, il fallait que je lâche un peu de vapeur... Ça fait déjà longtemps que l'Agence de Langley projette de contrôler la Mafia et de s'en servir pour monter des coups dans lesquels l'administration ne risquerait pas d'être mouillée. D'après ce que je sais, le projet serait en cours de réalisation.

— On ne contrôle pas le Syndicat, Hal, tu le sais bien, objecta Bolan. On se brûle les pattes avec les cannibales ou on se laisse phagocyter. C'est de la démente.

— Je suis bien d'accord, mais ça ne change rien à la réalité.

— Ce que tu viens de me dire signifierait qu'au moins une partie des départements opérationnels est déjà pourrie.

— Exact. Tu comprends pourquoi j'en ai ras le bol ?

— Ouais. Et du côté de l'Anti-drogue et du Trésor, sais-tu s'ils ont monté une opération ici ?

— Pas à ma connaissance.

— Tu peux te renseigner ?

— Oui, mais je vais devoir ruser pour ne pas donner l'éveil.

— Comment ça ?

— Ça fait partie des sujets que je suis censé ne plus aborder.

— C'en est à ce point ?

— Je crois que ce n'est qu'un début.

Les mâchoires de Bolan se crispèrent. Il avait l'impression qu'un fer rougi au feu lui charcutait la cuisse jusqu'à l'os.

— Admettons l'hypothèse qu'une de ces deux agences nationales aient réellement mis sur pied une action sur la côte Est, poursuivit-il en repensant aux confidences énigmatiques d'Eva Swanson. Est-ce que tu en aurais été informé ?

— Si c'était officiel, oui. C'est une affaire d'interaction entre services. Dans le cas contraire, nous pourrions nous gêner mutuellement. Mais il arrive que l'information ne se fasse pas, ça s'est déjà produit lorsqu'il a fallu infiltrer les gros dealers colombiens. Officiellement, la DEA n'était pas engagée dans l'affaire, ses agents travaillaient sous la couverture de la CIA. Ça, je l'ai su bien après.

Bolan jura entre ses dents tout en réfléchissant à cette possible implication.

— Si ce que je crois se révèle juste, lâcha-t-il sourdement, alors il n'y a plus qu'à tirer le rideau !

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Une Mata Hari que j'ai rencontrée dernièrement.

— Une quoi ?

— Une bonne femme qui me paraît travailler pour l'une de ces agences. Déjà, à Miami, j'étais tombé sur une nana qui travaillait plus ou moins pour la CIA. Cette fois, je ne crois pas qu'il s'agisse de la CIA, mais il doit y avoir une corrélation.

Il y eut un temps mort, puis :

— Je vois ce que tu veux dire. On peut supposer le pire. La Mafia absorbant d'abord la CIA puis le Trésor et la DEA par contrecoup...

— La DEA d'abord. C'est ce qui arrangerait en premier lieu les amici qui pourraient répandre des tonnes de drogue sur le marché sans courir le moindre risque.

— Le grandiose projet de l'ami Augie !

— Ce qu'il avait monté en Floride en faisait partie, j'en suis certain.

— Merde ! C'est tellement gros que je commence à y croire. Je vais essayer d'en savoir plus là-dessus.

— Pas question, laisse tomber.

— Je croyais que...

— Plus maintenant. Si tu commences à remuer la vase, tu es foutu. Ils sauront immédiatement d'où viennent les recherches et comprendront pourquoi. Laisse tomber. Moi, je peux encore me débrouiller de mon côté.

— Permets-moi d'avoir un sérieux doute, dit sèchement Brognola. Cette ville est devenue une véritable place forte dont les portes se sont refermées sur toi, Striker ! Le mieux serait que tu te fasses oublier pendant quelques jours, le temps que tout se tasse.

— Il y a Dakota, la convention. Et je veux aussi Augie.

— Bon sang ! T'es devenu complètement ravagé. Mets-toi à la place de cette ordure... Sois certain qu'il a tenu le même raisonnement. Dans sa tête de mégalomane, si tu es venu à Philly, tu ne peux plus lui échapper ! Imagine le nombre de soldats qui sont sur le pied de guerre à attendre que tu montres de nouveau le bout de ton nez. Avec ce rassemblement de grosses légumes...

— Plus on est de fous, plus on s'amuse.

— Arrête, tu me fais mal ! La dernière fois qu'on a discuté de la convention, tu m'as bien dit que c'était une occasion à ne pas

manquer ?

— Exact.

— C'est un piège ! Augie pense comme toi, ne te fais pas d'illusions.

— C'est ce que je crois aussi.

— Merde ! Tu vas m'écouter un peu ?... Il a forcément tenu ce raisonnement. Il te connaît, Striker, sois sûr qu'il a depuis longtemps fait rassembler un max de renseignements sur toi. Il savait que tu ne pourrais pas résister à la tentation.

— Évidemment. En plus, il y a l'appât Flaherty-Rafalo. Le tout, c'est de l'avoir compris.

— Moi je comprends que tu es en train de creuser le trou dans lequel ils vont t'ensevelir. Lâche la piste, bon Dieu ! Lâche tout et planque-toi !

L'Exécuteur eut un rire triste.

— Et Dakota ?

— S'il ne m'a pas appelé en temps voulu, ça ne peut hélas avoir qu'une signification.

Bolan prit une profonde inspiration avant de répondre :

— Sur ce point, je suis d'accord avec toi. Mais je vais quand même essayer de le retrouver.

— Négatif ! Laisse-moi m'en occuper, je vais lancer à sa recherche nos agents de l'antenne locale. Ne viens pas interférer dans...

— Pas la peine, d'autres l'ont déjà fait pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je dis que tu peux tirer un trait sur les agents de ton antenne locale à Philly... Tu piges ? Dis-toi aussi que s'ils ne sont pas complètement vendus aux amici, ils sont sous leur contrôle. Toute la cité est sous contrôle. Un ordre avait été lancé pour qu'ils viennent me récupérer au PPD... Au lieu d'une équipe de G'men, c'est une horde de chacals qui a débarqué là-bas pour me faire la peau. Ils ont tout démolé et plusieurs flics y sont passés dans la foulée. Ça colle parfaitement avec ce que tu m'as expliqué il n'y a pas deux minutes...

Cette fois, plusieurs secondes s'égrenèrent avant que le numéro Deux du Justice Department réplique d'un ton catastrophé :

— Alors, même les fax, même les rapports que je reçois sont truqués... On m'a simplement informé d'un affrontement entre nos équipes et une bande de manifestants armés. C'est ce que je voulais te dire tout à l'heure. On a également fait état d'un agent fédéral qui en aurait réchappé de justesse avant de disparaître inexplicablement.

Le ricanement de Bolan claqua dans la membrane du téléphone.

— L'agent, c'était moi, tu t'en doutes. Ils ont tout arrangé à leur sauce. Ils savaient exactement qui j'étais, mais fallait pas que ça transpire, l'affaire devait être réglée en famille ! Il y a des vendus partout, Hal. Côté officiel, c'est la grande patauge. Personne ne sait qui émarge au budget noir de la Cosa Nostra mais tout le monde se méfie des autres, y compris les pourris. Voilà ce que je soupçonnais et que tu m'as confirmé.

Bolan ne put retenir un petit grognement de douleur. Sa cuisse lui faisait un mal d'enfer.

— Qu'est-ce que tu as ? fit Brognola.

— Un petit trou dans la jambe, juste un peu douloureux.

— Va te faire regarder par un toubib, répliqua le super-flic d'une voix éteinte.

— Toi, va te faire foutre.

— C'est probablement ce que je vais faire. Bon, que veux-tu que je te dise, maintenant ?

— Rien.

— Si. Tu peux être sûr que ton portrait-robot va circuler de main en main, chez les mafieux et chez les flics. Ils ont largement eu le temps de le mémoriser.

— Je m'en doute. Je te rappellerai dès que je pourrai, ciao...

— Va te faire foutre !

— O.K. Comme ça on sera deux ! À bientôt.

Bolan grimaça. Il lui fallait trouver rapidement un antibiotique pour éviter l'infection de sa blessure. Il se pouvait que la balle qui l'avait touché ait été enduite d'une saloperie quelconque par le tireur. Cela se faisait parfois dans le Milieu lorsqu'on voulait être sûr d'obtenir un maximum de dégâts.

Mais aucun drugstore n'était visible dans la rue ni dans celle qu'il emprunta en boitant pour gagner le centre du quartier de Germantown. Et, de toute façon, il se voyait mal faire un hold-up dans l'officine d'un pharmacien. En attendant, le danger pouvait surgir de n'importe où, à n'importe quel moment.

Il y avait urgence à compléter son armement au plus vite. La jambe attendrait encore un peu.

CHAPITRE X

Lincoln Drive est une rue maussade et lugubre qui serpente entre Clifford Park et Germantown Avenue, dans la branche ouest de Philadelphie. Le trafiquant d'armes que l'Exécuteur voulait contacter y tenait une boutique d'antiquités, belle façade à de plus lucratives activités.

Bolan avait soigneusement étudié le quartier sur une carte de la ville, mais il y venait pour la première fois. D'un côté de la chaussée, de hauts poteaux en bois soutenaient régulièrement une multitude de câbles électriques dont les dérivations partaient en tous sens à la manière de grosses toiles d'araignées. Il y avait là des hangars, des entrepôts, des maisons vieillotées en briques ternies par la pollution, et des poubelles renversées jalonnaient les trottoirs.

De l'autre côté de Germantown Avenue, il existait un hôpital qui offrirait sans doute à Bolan la possibilité de faire soigner sa jambe après s'être équipé. Cela s'imposait car il commençait à éprouver des étourdissements passagers et parfois sa vue se brouillait. Un peu de sueur, aussi, lui mouillait le front. Il n'avait pourtant perdu que peu de sang mais, à présent il en était persuadé, le projectile qu'il avait pris dans le haut de la cuisse avait été enduit d'une substance toxique.

L'endroit paraissait calme. Sinistre mais calme, et la circulation y était très rare. Il s'orienta, déchiffra difficilement le numéro d'une maison sur une plaque rouillée. La planque du Libanais se situait un peu plus loin sur le trottoir défoncé qu'il apercevait.

Un panneau commercial à la peinture défraîchie indiquait « Bob Rivers – Antiquary ». C'était là. Quelques chaises dépaillées et des bibelots sans valeur trônaient à l'amorce du trottoir, des meubles hétéroclites remplissaient une petite cour devant une vitrine étroite. À droite du bâtiment abritant la vitrine, un assez grand terrain vague servait de dépôt de ferraille et de parking à plusieurs véhicules dont certains étaient récents.

Fidèle à sa tactique, Bolan se tint immobile contre un container à ordures pour observer les lieux. Bien lui en prit. Au bout d'une dizaine de minutes, il finit par apercevoir une silhouette entre deux voitures remisées sur le terrain vague ; un type en costume sombre jusque-là immobile et qui s'était lentement avancé à découvert pour observer les

alentours. L'Exécuteur le vit ensuite allumer une cigarette puis tapoter doucement la crosse d'une arme qu'il portait sous sa veste.

Cinq minutes supplémentaires d'observation lui firent découvrir un second tueur qui venait de se lever de l'autre côté de la cour, quittant l'abri d'un vieux tas de pneus pour se dégourdir les jambes, un fusil à pompe à la main. Il y en avait probablement d'autres à l'intérieur de la boutique vétuste, prêts à faire usage de leurs pétoires.

Le dépôt bidon du trafiquant d'armes était devenu une chausse-trape tendue à l'intention de l'Exécuteur !

S'il avait été dans une meilleure forme et convenablement armé, Bolan aurait sans doute décidé de se rendre maître des lieux en liquidant ceux qui les gardaient. Mais il ne se sentait pas suffisamment sûr de lui et les quelques cartouches de .45 à sa disposition ne pouvaient garantir le succès d'une attaque ; tout juste pouvait-il se défendre en cas de besoin.

Les armes étaient là, sans doute à portée de main dans ce taudis, mais il n'était plus question d'aller les y chercher. Manifestement, la plupart des endroits où l'Exécuteur était susceptible de se rendre avaient été placés sous surveillance. Le téléphone arabe de la Mafia avait sûrement fonctionné, on savait qu'il avait quitté les locaux du PPD armé seulement d'un riot-gun. De là à faire les déductions qui s'imposaient... En tout cas, on n'avait certainement rien négligé.

Un voile sombre passa devant ses yeux. Une bouffée de chaleur moite lui monta dans le dos.

C'était cuit ! Et il devait à présent penser à s'occuper de cette foutue blessure qui le faisait atrocement souffrir et lui enlevait une partie de ses moyens.

S'efforçant de ne pas boiter, il fit lentement demi-tour en longeant le trottoir, traversa la chaussée deux cents mètres plus loin pour rejoindre une petite rue transversale. Ce fut à ce moment précis qu'une voiture déboucha vivement du coin de la rue. Le chauffeur donna un violent coup de frein pour l'éviter, puis un coup de volant et accéléra ensuite. On aurait pu croire que le véhicule allait reprendre tranquillement son trajet. Pourtant, Bolan sut immédiatement qu'il n'en serait rien et qu'une nouvelle fois son sort allait se jouer en quelques secondes dans ce quartier sordide.

Des silhouettes massives occupaient l'habitable, les visages de deux d'entre elles s'étaient retournés pour l'observer attentivement durant la brève manœuvre. Bolan avait à peine atteint le trottoir opposé quand un crissement de pneus confirma ses craintes. À moins de soixante mètres de lui, le véhicule s'était immobilisé et redémarrait plein pot en marche arrière.

Les nouveaux arrivants constituaient peut-être une relève... ou un renfort. Mais le résultat était le même.

Il devinait les jurons poussés à l'intérieur de la caisse ronflante et imaginait les traits subitement durcis et les armes dressées.

Quelqu'un venait d'abaisser une vitre latérale à l'arrière et en sortait le canon d'un fusil de chasse. Bolan s'accroupit d'un coup tout en extrayant le Colt. 45 de sa poche, lui fit vomir trois grosses ogives blindées en direction de la carrosserie. Aux trois aboiements presque simultanés correspondit l'éclatement de la lunette arrière en même temps qu'un corps s'affaissait dans l'habitacle. Il y eut ensuite un coup de feu tiré par le fusil de chasse et Bolan eut la sensation d'une brusque brûlure dans le côté gauche de la poitrine. Sans en tenir compte, il riposta immédiatement de trois balles de .45 qui firent disparaître le fusil et la tête du tireur.

Tout de suite après, la voiture freina, pila dans le balancement de ses amortisseurs pour entamer un nouveau et bruyant départ en avant.

Quelques secondes seulement après le bruit du premier coup de frein, deux hommes avaient jailli du dépôt du Libanais en brandissant leurs armes. Un coup de feu tiré par l'un d'eux en direction de Bolan fut totalement inefficace mais détermina l'arrivée de trois autres flingueurs qui commencèrent à se déployer en courant pour prendre leur proie en tenaille.

À présent, le véhicule s'était arrêté à l'angle d'un hangar et larguait deux mafiosi qui se précipitèrent vers la bâtisse métallique pour y trouver un refuge tandis que l'Exécuteur les prenait dans sa ligne de mire. Il lâcha quatre coups de feu dans leur direction, mais la douleur troubla son regard et l'empêcha d'atteindre ses cibles. Puis le percuteur claqua à vide dans la chambre et Bolan dut regarnir son arme avec le second chargeur. Il comprit soudain qu'il ne s'en sortirait pas de cette façon, son tir devenant imprécis, ses réflexes incertains.

Son cœur cognait atrocement dans sa poitrine, il avait la sensation que l'air qu'il respirait n'arrivait plus que par saccades dans ses poumons. Le Colt. 45 pesait un poids énorme au bout de son bras. Alors, il plongea hors de la chaussée en direction d'un terrain vague envahi par la broussaille, roula plusieurs fois sur lui-même tandis qu'un gong se mettait à résonner dans son crâne.

Entendant vaguement des appels, des cris gutturaux à faible distance, il se redressa et se remit en marche en haletant à travers l'étendue broussailleuse, butant sur des obstacles invisibles dans les herbes folles, manquant tomber tous les trois ou quatre pas.

Ses poumons étaient en feu. Maintenant, une douleur lancinante lui taraudait le côté gauche de la poitrine. Il avait dû recevoir des

chevrotines. Quant à l'élançement sourd dans sa cuisse, il lui donnait l'impression qu'elle était devenue énorme. Mais il fallait prendre de la distance, s'éloigner coûte que coûte pour échapper à la manœuvre d'encerclement. C'était ça ou crever à coup sûr, le corps criblé de balles par une cohorte de cannibales hilares et assoiffés de son sang.

Pour une fois, l'Exécuteur ne se repliait pas. Il fuyait. Dans l'état où il se trouvait, les chances étaient trop inégales.

Il ne sut pas combien de mètres ou de dizaines de mètres il avait franchis quand il eut la vision floue d'une maison en ruine dont une partie du toit était effondrée. Les portes et les fenêtres n'existaient plus, des gravats jonchaient ce qui avait été une entrée. Titubant, il s'y introduisit, s'arrêta aussitôt pour reprendre son souffle.

Au bout d'un temps indéfinissable, il retrouva une vision un peu moins brouillée de son environnement et s'efforça de faire le point.

Lorsqu'il était au Vietnam, Bolan utilisait au maximum les tactiques de combat qu'on lui avait apprises durant son instruction. La première règle, essentielle, était de ne jamais révéler sa position à l'ennemi. Il en allait ici comme dans la jungle du sud-est asiatique, et il s'obligea d'abord à garder une immobilité totale, écoutant les éventuels bruits alentour, guettant le plus petit signe d'approche de ses poursuivants jusqu'à ce que sa respiration redevienne à peu près normale. Mais il ne pouvait conserver cette position précaire. L'ennemi était en approche, avait sûrement fait une estimation du trajet qu'il avait suivi.

Il ressortit le plus silencieusement possible de la bâtisse délabrée, piétina sciemment les herbes en direction de l'entrée béante, puis alla s'accroupir quelques mètres plus loin derrière un gros arbre à moitié déraciné et au tronc incliné à quarante-cinq degrés.

Son attente lui parut une éternité avant qu'il entende un bruit de foulée rapide dans les taillis. Ensuite, les pas se firent prudents et bientôt un type apparut lentement, écartant des branches. Il tenait un revolver pointé devant lui et scrutait la façade en ruine. Au bout d'un moment, Bolan le vit faire quelques pas supplémentaires en observant les herbes foulées en direction de l'entrée.

— Par ici ! cria soudain le type. J'vois ses traces !

Un braillement atténué lui vint en réponse d'une direction oblique, un juron fusa d'un autre endroit à moyenne distance. Le buteur paraissait soudain nerveux. Il n'osait pas approcher de la vieille baraque, promenant devant lui des regards méfiants. Il recula enfin en assurant gauchement ses pas, jeta encore un appel à destination de ses copains sans cesser de braquer un regard tendu sur les décombres.

L'Exécuteur lui tomba dessus alors qu'il n'était plus qu'à deux

mètres de sa planque. Il shoota d'abord dans le revolver qui valdingua dans les broussailles. Puis, un bras enroulé autour de son cou, il le souleva à moitié du sol pour lui décoller les vertèbres. Mais le type était costaud et Bolan mal en point. En se débattant, le mafieux jouait des pieds et des coudes et réussit à frapper son adversaire dans les côtes, là où quelques chevrotines avaient fait des dégâts. Bolan eut l'impression d'une décharge électrique dans sa tête et il relâcha momentanément sa prise. Ce fut suffisant pour que l'autre réussisse à se dégager et essaye de prendre l'avantage.

Un coup de poing atteignit Bolan à la tempe. L'attaque avait été trop hâtive, insuffisamment puissante pour le sonner définitivement, mais un brouillard passa devant ses yeux. D'instinct, mû par un mécanisme de survie inscrit depuis longtemps dans ses neurones, il envoya de toutes ses forces son poing droit vers l'estomac du type qui encaissa le coup en grognant et en se cassant en deux.

Bolan lui saisit les cheveux de la main gauche et tira brutalement vers le bas en remontant sèchement son genou qui percuta la face du mafioso. Il y eut un bruit de cartilages écrasés et de dents brisées. Il redressa aussitôt la tête, détendit une nouvelle fois son genou comme une bielle pour parachever le travail. Il lui assena ensuite un atêmi à la carotide pour faire bonne mesure. Le visage inondé de sang, le nez écrasé, le buteur vacilla, ses yeux firent un tour complet dans leurs orbites et il s'effondra au sol en faisant un bruit sourd.

Maintenant, un essaim d'abeilles avait pris possession de l'esprit de Bolan, le sang puisait violemment contre ses tempes et il se sentait aussi faible qu'un nouveau-né. Il lui fallut de longues secondes avant qu'il retrouve un semblant d'équilibre, et puisse se remettre en route.

Le souffle court, progressant dans une sorte d'irréalité douloureuse, il se dirigea vers ce qui lui semblait être l'extrémité Est de Germantown Avenue. À chaque instant il s'attendait à voir un tueur couper son chemin, à recevoir dans sa chair les projectiles hurlants qui lui seraient fatals.

Il y avait longtemps que Bolan avait envisagé sa propre mort. C'était inéluctable, un jour il tomberait sous les balles des mafiosi ou sous celles des flics. Il repoussait bien sûr l'idée macabre, mais elle ne lui faisait pas peur. Depuis le commencement, il s'y était préparé.

Il était une sorte de zombie qui courait après la Mafia, prenant des risques énormes et incessants chaque fois qu'il lançait son blitzkrieg. Un contrat à sept chiffres planait toujours en virevoltant au-dessus de sa tête, dont le montant excitait la convoitise de milliers de voyous. Des petites frappes avides de toucher le pactole et de s'habiller du prestige d'avoir abattu l'ennemi le plus féroce et le plus impitoyable du Milieu.

Il était devenu un mort vivant. Il le savait et il l'acceptait.

Mais, tandis qu'il traçait son sillage haletant à travers cet interminable terrain vague, il ne se posait pas la question de savoir si le moment était venu pour lui. Quoi qu'il advienne, il lutterait jusqu'au bout, de toutes ses forces.

Lorsqu'il déboucha sur la longue avenue, de l'autre côté du quartier pouilleux, Bolan eut confusément conscience qu'il était à moitié tiré d'affaire. À présent, il ne sentait même plus ses blessures, la douleur irradiait son corps, se diffusait dans chaque fibre de son être, et son esprit planait dans une curieuse insouciance de tout ce qui pouvait le toucher.

Alors, le plus tranquillement du monde, il se mit à marcher au milieu des passants sur le large trottoir qui bordait l'avenue, sans accorder la moindre attention à ceux qui lui jetaient des regards curieux ou inquiets.

Il était dans un état lamentable mais il s'en foutait. Pour un temps, il laissait la mort derrière lui. Plus rien d'autre ne comptait, sauf la nouvelle direction que son instinct lui suggérait de prendre.

Mack Bolan s'acheminait vers la seule personne qui lui ait jamais proposé son aide dans cette ville gangrenée. Le risque était énorme, mais il n'avait absolument pas le choix. Et il avait besoin de croire, encore, dans la chaleur et la spontanéité.

CHAPITRE XI

Il n'avait trouvé aucune cabine téléphonique et dut se résoudre à entrer dans un bar envahi par une clientèle braillarde. Bousculant plusieurs consommateurs sans même s'en apercevoir, Bolan s'avança vers le fond de la salle, aperçut un téléphone posé à une extrémité du comptoir. D'une voix qui lui parut sortir d'un tunnel, il commanda un bourbon, composa ensuite un numéro sur le clavier de l'appareil.

— Golden Oak ! lui annonça-t-on dans l'écouteur.

Le verre de bourbon était arrivé très vite devant lui et il en but une gorgée avant de demander :

— Passez-moi Davy Crocket, ça urge.

— Pour qui ?

— Mickey.

— Quel Mickey ? fit le type d'un ton méfiant.

— Celui qui a un nom difficile à prononcer. Pas Mickey Mouse... C'est pour un dix-trente-trois.

— Ah ! Attendez un instant...

Bolan but une nouvelle gorgée d'alcool, sentit la chaleur se répandre en lui. La tête lui tournait toujours, ses tympans sifflaient et il voyait un peu trouble, mais il sentait qu'il pouvait tenir le coup encore quelque temps.

Une seconde voix masculine prit la relève :

— Vous confirmez le dix-trente-trois ?

— Oui. Mais il me faut d'abord une assistance à toute vitesse. Je suis en perte de vitesse.

— Grave ?

— Ça va sûrement le devenir.

— O.K. On va organiser un dix-vingt-sept en urgence.

Cela signifiait un rendez-vous dans le jargon des cibistes.

— Où êtes-vous en ce moment ?

— Dans la zone Est, pas loin de l'endroit où Mickey m'a déposé. Délimitez-moi le dix-vingt-sept...

— Pouvez-vous vous déplacer ? demanda la type.

— Pas très... loin, répliqua Bolan qui luttait contre l'étourdissement.

Sa voix devenait de plus en plus pâteuse.

— Bon, dirigez-vous sur Fairmount Park, la jonction se fera dans Spring Garden. On fait tout ce qu'on peut pour aller vite. D'accord ?

— Ça ira.

Il reposa maladroitement le combiné, dut faire un effort de concentration pour saisir son verre sans le renverser, le termina d'un trait. Puis il jeta un billet de cinq dollars sur le comptoir et sortit.

Le trajet jusqu'à Spring Garden lui parut infiniment long. Pourtant il y avait à peine sept cents mètres jusque-là. Bolan marchait comme un automate. Des gouttes de sueur lui tombaient dans les yeux, il devait avoir une fièvre de cheval.

Enfin, il atteignit l'endroit indiqué, un petit parc public au pied d'une colline verdoyante qui tranchait étonnamment avec la grisaille de la ville. Poussant un portillon métallique, il y entra, avisa quelques gosses qui jouaient au ballon et s'en éloigna, se dirigeant vers un banc en bois fixé au sol entre deux haies. De là, il pouvait observer Germantown Avenue et les silhouettes en approche. Il ne voulait surtout pas se laisser surprendre.

Il s'assit sur le banc, saisit la crosse du Colt. 45 qu'il plaqua contre son estomac, un pan de son blouson par-dessus. Et il se mit à attendre, s'efforçant de sonder les véhicules et les passants qui longeaient le petit parc, écarquillant les yeux pour tâcher de garder une vision à peu près nette.

Il sursauta lorsqu'un ballon atterrit près de lui et rebondit sur la pelouse, suivi de près par un gamin qui arrivait en sautillant. L'enfant passa vivement près du banc, alla chercher son ballon qu'il rapporta en le faisant rebondir devant lui. Il aperçut l'homme assis, contempla durant deux secondes le tableau dont Bolan se dit qu'il ne devait pas être rassurant, puis détala comme une flèche.

Et les secondes recommencèrent à s'enchaîner pour former d'interminables minutes. Au bout d'un moment, Bolan sentit qu'il allait perdre conscience. Les cris des gosses ne lui parvenaient plus que sous forme de minuscules piailllements déformés, comme s'ils émanaient du fin fond de l'avenue.

Son menton bascula soudain sur sa poitrine. Il lutta contre l'engourdissement puis se pinça cruellement au cou, provoquant une douleur vive qui lui arracha un sursaut. Mais ce ne fut vraiment qu'un sursaut, une petite prolongation de l'état de veille alors que le « dix-vingt-sept » attendu ne se signalait toujours pas.

Il était bien incapable de savoir depuis combien de temps il se

tenait en attente, résistant de plus en plus difficilement à la torpeur, quand il eut la notion confuse qu'un véhicule freinait quelque part à proximité. Il crut entendre le grincement ouaté d'une portière, mais aucun bruit de pas ne lui parvint.

Étaient-ce ses poursuivants ? Ces chacals n'abandonnaient jamais une piste sans avoir préalablement sillonné une zone suspecte, questionné d'éventuels témoins et établi des recoupements. En la matière, les mafiosi utilisaient des méthodes beaucoup plus efficaces que celles de la police car eux ne respectaient pas les règles.

Sa main se crispa sur la crosse du .45 sous son blouson. Si les amici l'avaient retrouvé, ça voulait dire qu'il était au bout de son rouleau. Il ne lui resterait plus qu'à lancer un baroud d'honneur. À mourir, non pas en beauté car la mort en ce qui le concernait ne pouvait que revêtir un aspect sinistre. À mourir ainsi qu'il avait toujours vécu depuis qu'il était entré en guerre contre la Mafia. Dans un bain de sang, entraînant en enfer le plus possible de salopards complètement hystériques à l'idée de rentrer chez eux avec la tête de Bolan accrochée à l'extrémité d'un épieu.

Il se tenait dans une immobilité de statue pour ne pas découvrir sa position, pour conserver jusqu'à l'ultime instant un certain avantage malgré son extrême faiblesse.

Enfin, il crut entendre le gravier craquer dans l'allée, de l'autre côté de la haie qui le dissimulait.

Il y eut un sifflement discret, comme pour appeler quelqu'un à courte distance. Un appel, ensuite, que Bolan ne comprit pas et qui pouvait signifier n'importe quoi. Une silhouette aux contours flous se découpa en contre-jour devant la haie. Le type marchait lentement et prudemment, cherchant visiblement sa proie.

La vision à demi brouillée, Bolan essaya d'identifier le type avant d'appuyer sur la détente. Il y avait aussi les gosses qui maintenant jouaient à l'extrémité du parc. Ne pas tirer dans cette direction, surtout...

Un nouveau crissement du gravier... L'axe était valable, le moment était presque arrivé de déchaîner la foudre du gros automatique. Mais où étaient les autres ? Liquidier un éclaireur les placerait immédiatement en alerte et l'Exécuteur n'aurait pas la plus petite chance.

Dans son brouillard comateux, il perçut soudain une voix aux inflexions traînantes :

— Le dix-vingt-sept est avancé... Dites, ça va aller ?

Un tourbillon noya l'esprit de Bolan qui essaya de répondre mais ne réussit qu'à émettre un son rauque et faiblard. Il dut faire

inconsciemment un geste menaçant avec le Colt car le chauffeur de taxi s'écria :

— Hé ! Faites pas le con, sergent ! C'est moi, Mickey !

Mickey... Quelle foutaise d'avoir choisi un surnom pareil pour un type capable d'en étrangler un autre d'une seule de ses énormes pognes !

Il entendit encore une exclamation avant que ses nerfs se relâchent d'un coup. Et il perdit connaissance.

CHAPITRE XII

Planté devant la baie panoramique de l'immense bureau, David Flaherty fumait silencieusement, un sourire crispé aux lèvres. Vingt-sept étages plus bas s'étaient les rues de Philadelphie *down town*, grouillantes de voitures et retentissant d'un brouhaha incessant.

À l'autre bout du bureau, assis dans un fauteuil en cuir blanc, le sénateur Neal Townsend – alias Augie Marinello junior – avait un téléphone plaqué contre l'oreille et dialoguait sèchement avec un correspondant, la mine préoccupée.

L'immeuble entier lui appartenait, ou plutôt appartenait à une société ayant une existence légale dont il était en sous-main le véritable et unique actionnaire. Les associés qui apparaissaient au grand jour ainsi que les membres du Conseil d'administration n'étaient que des prête-noms, des pantins dont il tirait les ficelles.

La société – une importante agence de publicité et de marketing – occupait les huit premiers étages. Les autres, jusqu'au vingt-quatrième, étaient loués à des holdings commerciaux, des compagnies et des associations diverses qui toutes étaient la propriété de l'*honorata societa* – la Cosa Nostra. Ainsi, tout ce qui se passait dans l'énorme bâtisse demeurait dans le cadre de la « Famille ».

Le vingt-cinquième et le vingt-sixième abritaient une prétendue organisation humanitaire dont les membres avaient des noms aux consonances latines, affichaient pour la plupart des visages taurins et portaient de gros calibres bien astiqués sous leurs vestes. Il s'agissait bien évidemment de *soldati* chargés de la sécurité des chefs, une garde de fer présente nuit et jour, toujours prête à réagir sur place ou à être lancée dans la rue, mais possédant des ports d'armes parfaitement en règle.

Entre l'étage réservé aux huiles et le toit-terrasse, il y avait une succession de salles dans lesquelles on avait installé tout un réseau informatique en relation constante avec les « bureaux d'affaires » de la Mafia des États de l'Est.

Augie Jr maintenait une liaison régulière avec cet édifice à partir duquel il pouvait contrôler toutes les opérations illégales sur son territoire, mais il n'y venait que rarement, soit lorsque s'imposait une réunion des divers patrons de la côte Est, soit quand il y avait urgence

absolue.

C'était une place-forte rigoureusement imprenable, protégée depuis la rue par des équipes de porte-flingues et par des patrouilles de flics qui arrondissaient leurs fins de mois en recevant de substantielles enveloppes.

David Flaherty se retourna lorsque le boss des boss eut raccroché son téléphone en poussant un petit gloussement satisfait.

— J'étais sûr que ce gros tas de merde serait le premier à faire une crise de nerfs, lâcha Augie en embrasant un gros Havane, rejetant ensuite un long nuage de fumée.

Il avait la quarantaine, un visage avenant et de la distinction que venait souvent déprécier un regard dur et fuyant. En ce jour, pourtant, son regard était quelque peu incertain, ses traits tendus et un tic nerveux lui tirait les lèvres.

Issu de l'université de Harvard où il avait obtenu les diplômes qui l'avaient propulsé vers un rang social envié, il avait également reçu un enseignement criminel très poussé, prodigué par les maîtres de l'ancienne génération mafieuse. Il était devenu incontestablement un expert dans l'art de la très grosse combine, de l'escroquerie et du crime en tous genres.

Il n'avait pourtant jamais tenu une arme de sa vie, se contentant de commanditer les « indispensables » et multiples assassinats à ses lieutenants qui ensuite faisaient agir les soldats et les hommes de main chargés des basses œuvres.

Officiellement, Neal Townsend avait un passé sans tache, une réputation de leader politique intègre. Il était résolument au-dessus de tout soupçon, mais n'en constituait pas moins l'une des pires crapules que la nation américaine ait connues. Un voyou d'une colossale envergure, qui l'avait d'ailleurs prouvé en prenant le contrôle de la quasi-totalité des affaires noires de la côte atlantique et d'une partie du Middle-West.

Il s'était aussi attaqué à la côte Ouest, mais Bolan lui avait cassé les reins en liquidant les troupes qu'il avait exportées à Los Angeles. En Floride, plus récemment, l'Exécuteur avait mis à mal un des plans les plus ambitieux imaginés par un boss mafieux. Depuis, Augie vouait à Bolan une haine incommensurable qui ne s'éteindrait qu'avec la mise à mort de cette « putain de combinaison noire ».

Bolan était devenu son ennemi personnel, celui qui lui causait des insomnies interminables, lui faisait cailler le sang et sapait le moral de ses hommes. Rien que sur une allusion à la « combinaison », ceux-ci jetaient des regards angoissés de tous côtés, marmonnaient entre leurs dents des choses indistinctes et beaucoup d'entre eux se laissaient

gagner par la panique. Peu d'entre eux, pourtant, savaient à quoi ressemblait l'Exécuteur. Ceux qui avaient eu l'occasion de le regarder d'un peu trop près étaient morts pour la plupart et les quelques rescapés se terraient, traumatisés à jamais par le souvenir de la Mort dont la faux les avait frôlés.

Pour les soldats de la rue, les dealers, les maquereaux et toutes les autres crapules du Milieu, Bolan apparaissait comme une sorte de fantôme issu de leur propre terreur, un spectre qui se dressait tout à coup devant eux pour les égorger et se repaître de leur sang, s'évaporant ensuite telle une entité venue de l'au-delà. Il était pour eux l'incarnation du diable.

Augie Jr, d'une façon moins primaire sans doute, mais tout aussi insupportable, craignait le grand diable bardé d'armes et de munitions. Il avait cependant infiniment plus de force de caractère, des tripes et beaucoup de cervelle. Jamais il n'avait baissé les bras, se résolvant seulement à battre temporairement en retraite pour imaginer une nouvelle stratégie.

Et, puisqu'il s'avérait qu'on ne pouvait détruire Bolan par les moyens classiques, la solution était de le faire crouler sous le nombre après l'avoir attiré dans un infaillible traquenard. Après tout, il n'était qu'un homme ! Un mec comme tous les autres, qui mangeait, dormait, et saignait quand il était blessé. Qui pouvait crever comme n'importe qui.

Un homme, pas une entité surnaturelle !

Il fallait en finir, quels qu'en fussent les risques pour le Milieu et les inévitables pertes qui s'ensuivraient. Et les échecs successifs de nombreuses « familles » ne pourraient en rien le décourager. Il serait bien temps ensuite de tout réorganiser et tant mieux si certains *capi* devaient y perdre la vie. Augie avait déjà prévu comment les remplacer au mieux de ses propres intérêts.

Quant à lui, Neal Townsend, sa couverture sociale le mettait à l'abri de tous les tracas que pouvaient rêver de lui occasionner ces connards du FBI. Officiellement, il ne pouvait être impliqué dans aucune filière illégale. Ses ordres, ses directives, n'aboutissaient aux responsables de la troupe qu'à travers plusieurs filtres intermédiaires. Tout avait été prévu dans ce sens.

Donc, Bolan devait mourir à Philadelphie, la citadelle du chef des chefs. Il devait y laisser sa carcasse tant haïe. Après, tous les espoirs seraient permis de reprendre les grosses affaires temporairement abandonnées, de restructurer l'Organisation et d'affermir les mains sur les leviers de commande de tout le territoire qui deviendrait vite l'empire d'Augie le Grand !

Un troisième personnage était également dans les lieux. Il était d'assez grande taille, racé, avec un physique de play-boy. Il se nommait Meir Siegelblum mais se faisait appeler Mark Hamilton. On parlait souvent de lui dans les médias comme l'un des chevaliers du gros business américain, un homme dont l'ascension ultra-rapide était due à sa fabuleuse intelligence mathématique et aussi à l'aura magnétique qui se dégageait de sa personnalité. Son influence dans les milieux financiers comptait parmi les plus importantes de la côte Est. Officiellement, il avait réalisé son immense fortune à la suite d'opérations boursières de haut niveau et de placements à grand rendement dans des lancements industriels.

Mais très rares étaient ceux qui connaissaient son appartenance à la Mafia juive de New York. Il avait pour associés des individus qui tous possédaient pignon sur rue, des comptes bancaires secrets hyper-gonflés aux Bahamas, au Luxembourg et en Suisse, et une apparence de respectabilité bétonnée.

Siegelblum était aussi le grand argentier de Marinello-Townsend.

Il fit quelques pas vers ce dernier, posa une fesse sur son bureau et s'enquit :

— C'était Ferrari ?

— Ouais, répliqua Augie avec une grimace dédaigneuse. Pizza Ferrari est en train de mouiller son pantalon. Il veut qu'on lui assure une protection supplémentaire.

— Il n'a qu'à retourner à Baltimore, rétorqua l'important homme d'affaires marron en haussant les épaules.

Augie le contempla avec agacement :

— Sûrement pas ! Personne ne quittera la ville tant que tout ne sera pas réglé.

— Je me demande si nous ne devrions pas lâcher un peu de lest en ce qui concerne tous ces types. Si Ferrari panique pour de bon, il va contaminer les autres et l'on peut imaginer ce qui s'ensuivra...

— Tu raisonnes comme un financier, Mark. Pas comme un homme d'action. À ton avis, qu'est-ce que fait Bolan en ce moment ?

— Ça fait plusieurs heures qu'il n'a pas fait parler de lui. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a pris du plomb dans la carcasse dans Germantown et qu'il s'est débiné. Il paraît aussi qu'il avait déjà été touché en s'enfuyant de chez les flics. Pour moi, il se terre quelque part, il est en train de lécher ses plaies, et ensuite il essaiera de quitter la ville. Tes hommes pourront le coincer à ce moment-là. Aussi je ne pense pas qu'il soit utile de laisser tous ces types s'exciter. Ça commence par la pizza et ensuite...

— Tu dis n'importe quoi, culpa Flaherty. Moi, j'étais dans les Everglades quand il a déclenché sa saloperie de guerre et si je ne suis pas mort là-bas, c'est parce que j'ai eu un grand coup de pot ! Tu ne connais pas ce gus, Mark. Faut surtout pas le sous-estimer. Non seulement il est au courant de toutes les ruses, toutes les vacheries de la guerre d'usure, mais encore il est plus teigneux que dix cobras réunis... Admettons qu'il soit réellement diminué par le plomb qu'il a reçu ! Crois-tu que c'est ça qui va le calmer ? As-tu déjà vu comment un loup blessé tient tête à une troupe de chasseurs qui le poursuivent ?

— Un type blessé ne doit pas être bien difficile à retrouver, objecta encore Siegelblum. Pourquoi exposer nos associés ?

Flaherty explosa :

— Nos associés ? Tu parles ! C'est nous qui avons tout fait. On a monté tout ce cirque concernant ma soi-disant amnésie, on a fait semblant de croire aux bobards de Rafalo qui ne se doute sûrement pas qu'on sait exactement où il est à chaque instant... Et on s'est arrangé pour faire parvenir le renseignement aux oreilles de Bolan. Il est venu ! Il s'est empressé d'accourir comme un dingue pour sauver la peau de son salopard de pote. Même s'il avait une balle dans chaque membre et plusieurs autres dans le caisson il se traînerait encore dans la rue pour le retrouver. Ensuite, sa plus grande joie serait de nous balancer des bombes sur la gueule et de couper la gorge des survivants ! On dirait que tu n'as pas entendu ce qui s'est passé l'autre semaine en Sicile !

— Le piège a fonctionné sans la moindre faille, intervint Augie qui se leva de derrière son bureau et se mit à marcher de long en large. Faut maintenant aller jusqu'au bout ! Chacun des soldats qui travaillent pour l'Organisation va bientôt avoir sur lui le portrait-robot de la Grande Pute. Pareil pour les flics. Sois-en sûr, Bolan ne tardera pas à remonter son sale pif. Et je te pose la question, Mark... Vers quel genre de nouvelle cible va-t-il se diriger ?

Falherty rigolait sous cape tandis que Siegelblum fronçait les sourcils dans un effort de réflexion.

— Tu ne veux quand même pas dire que..., fit ce dernier au bout de quelques secondes.

— Que quoi ? s'esclaffa Flaherty.

— Que vous allez vous servir d'un type comme Pizza Ferrari pour coincer Bolan...

— Lui ou un autre. La combinaison noire ne laissera pas passer cette occasion. Chaque fois qu'il a débarqué sur un territoire, c'était pour casser des têtes. On a déjà envoyé près de l'hôtel de Ferrari huit

équipes de hit-men qui le laisseront passer et lui enverront ensuite dans la caisse de quoi en faire de la dentelle.

Siegelblum avait un air dubitatif.

— Si les autres apprennent cette magouille...

— Hé ! On n'a jamais demandé à la pizza de s'exposer comme un con, rétorqua Augie. Qu'il s'excite, fasse du bruit autour de lui, bouge tout ce qu'il peut, ce n'est pas notre affaire. Moi, j'ai tout fait pour le calmer, mais j'ai l'impression qu'il ne veut rien entendre.

— Tu joues avec le feu ! Si les autres avaient compris ce que tu préparais..., dit encore le grand argentier.

— Ils ne seraient sûrement pas venus ! ricana Flaherty. C'est évident. Dis-toi aussi qu'il est temps de donner un grand coup de torchon sur l'Organisation, Mark. Tous ces types qui profitent du gâteau sans lever leurs gros culs de leurs fauteuils vont apprendre qu'il faut se remettre au travail.

— Comme au temps de ton vieux ? persifla Siegelblum.

Les mâchoires de Marinello se contractèrent. Une lueur mauvaise traversa son regard.

— Ouais. Exactement comme ça. À cette différence que nous avons à notre disposition toute une infrastructure, des moyens ultra modernes, et que nous contrôlons à présent un max de flics et de fonctionnaires. Même une partie de la mairie est sous notre contrôle, tu le sais bien. Et pendant ce temps, qu'est-ce que font ces feignasses qui n'ont de *capi* que le titre ? Tu peux me le dire ?

— On les contrôle aussi.

— En apparence, oui. Mais lorsqu'ils sont chez eux ils se foutent de notre gueule, nous volent et nous racontent des salades quand on leur demande des comptes. Tout ça doit changer.

— Bon... D'accord, tu as peut-être raison.

— J'ai sûrement raison.

— C'est ce que je voulais dire.

— T'as intérêt ! Tu bouffes combien par mois, hein ? Cinq cent mille dollars, un million ? Combien te rapportent les business que nous t'avons aidé à monter et le pognon de la came que tu fais blanchir ?

— Tu sais bien que j'en donne une partie à... enfin, à ma « famille ».

— Eh bien, puisque ta famille se sert de notre organisation pour faire du beurre facile, demande-leur un peu s'ils veulent nous donner un coup de main pour résoudre nos problèmes. La réponse me fait déjà marrer !

Siegelblum avait baissé les yeux pour dissimuler un éclat de haine subit. Il avançait d'une voix contenue :

— On a besoin d'eux pour laver l'argent de la plupart de nos marchés...

— Pour l'instant, oui ! Mais je peux te dire que... Je veux te dire... Putain de merde ! Vous me faites chier avec vos jérémiades à la con !

Flaherty crut bon d'intervenir :

— Calme-toi, Neal. On ne devrait pas se prendre la tête comme ça, surtout en ce mo...

— Ta gueule ! éructa Augie, le visage congestionné.

Il tira une bouffée de son Havane, une petite veine battant comme un métronome sur sa tempe. Puis il se calma soudain et se mit à sourire.

— Ouais, bon... Ça que je voulais dire, c'est qu'il faut mettre le paquet et qu'on va gagner la partie. Sur tous les plans. Excuse-moi de m'être emporté, Mark.

— C'est rien. On est tous un peu sur les nerfs en ce moment.

— Ce n'est plus qu'une question de quelques heures, d'un ou deux jours au maximum.

— Mais supposons que Bolan reste planqué, fit Siegelblum qui semblait avoir une idée fixe. On ne pourra pas tenir tout ce monde très longtemps...

Ce fut David Flaherty qui lui répondit d'un air goguenard :

— Le cas a été prévu.

— Je peux savoir ?

— On sait ce qui peut rendre complètement dingue la combinaison noire.

Augie avait un drôle de sourire sur les lèvres.

— Explique-lui, demanda-il à Flaherty. Dis-lui pourquoi Bolan ne pourra pas faire autrement que de venir se faire trouser la panse par nos petits gars.

— On va lui envoyer en poste restante un paquet-cadeau qui le rendra fou de joie. C'est sûr. Alors cesse de péter de trouille, Mark, apprête-toi plutôt à célébrer le départ de Bolan pour l'enfer.

CHAPITRE XIII

Bolan luttait de toutes ses forces pour remonter le courant d'un fleuve qui l'entraînait vers une chute vertigineuse. Ses blessures le handicapaient. Il avait froid, il était épuisé et il sentait qu'il ne parviendrait jamais au bout de ce voyage absurde, là où apparaissait par instants une petite plage de sable fin bordée d'arbres. Mais il fallait tenir bon, se concentrer sur chaque mouvement pour économiser son énergie. Atteindre un bord, se reposer un peu et repartir jusqu'à l'objectif.

Il fallait à tout prix qu'il rejoigne cette plage. Là était son salut. Il lui sembla entendre des appels venant d'une des berges, mais il était bien trop épuisé pour tourner la tête et regarder de ce côté. Un gros rocher émergeait à quelques mètres devant lui. S'il pouvait s'y accrocher ne serait-ce que quelques minutes...

Et ces voix qu'il percevait parfois, que signifiaient-elles, est-ce qu'une âme secourable essayait de lui indiquer un point d'appui, une prise qui pût lui permettre de reprendre son souffle ?

Mais que faisait-il à se débattre dans les tourbillons de cette rivière inconnue ? On pouvait avoir tenté de le noyer. On l'avait sans doute attaché puis jeté à l'eau. Ça devait être ça. La mort, pourtant, n'avait pas fait son œuvre. Inexplicablement il était remonté à la surface.

Il se risqua à tourner la tête pour apercevoir la berge mais une vague le submergea à cet instant, le faisant suffoquer. Il crut que cette fois c'en était fini de son calvaire, que la noyade serait finalement une délivrance, et il s'éveilla d'un coup en toussant.

Il était couché sur le dos. Quelqu'un se tenait accroupi près de lui, un verre à la main. Un peu de liquide chaud s'était répandu sur son menton et son cou. À proximité, la lueur d'une bougie éclairait parcimonieusement un endroit dont il n'arrivait pas à cerner les limites.

Il toussa encore, s'efforçant de comprendre la situation dans laquelle il se trouvait.

— Où suis-je ? demanda-t-il en essayant de se redresser.

Il eut conscience que sa question était stupide, mais il n'avait rien

trouvé d'autre. Une main se posa doucement sur son front.

— Du calme, sergent. Vous n'êtes pas encore assez costaud pour tenir sur vos jambes. Vous vous rappelez le dix-vingt-sept ?

Bolan s'en souvenait, mais après il y avait eu un trou noir qu'il cherchait à combler.

— Où est-ce que je suis ? insista-t-il.

— Pour l'instant, vous êtes de retour dans vos lignes. O.K. ? C'est Mickey qui vous a ramené dans sa caisse. Vous étiez dans un sale état.

L'homme qui parlait alluma une cigarette qu'il plaça ensuite entre les lèvres de Bolan. Durant le bref éclairage de la flamme du briquet, ce dernier avait pu distinguer un visage gouailleur un peu émâcié, avec des yeux vifs et une cicatrice sur la joue gauche.

— Mon nom est John Cassiopea et j'ai été l'un des derniers à quitter le Vietnam après que des fumiers de politicards eurent décidé de tout larguer. J'ai plein de copains qui sont morts là-bas pour rien.

Bolan tira une bouffée de la cigarette que l'autre lui retira ensuite.

— C'est pas un nom, ça, réussit-il à sourire.

— Faudrait dire ça à mon père s'il était encore en vie. Mais les copains m'appellent Cass.

— Salut, Cass ! Qu'est-ce que vous avez essayé de me faire boire ?

— Un tonique pour le cœur. Vous en avez bu la moitié. On vous a fait aussi des piquouzes d'antibiotiques. Trois en tout.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? fit soudainement Bolan qui ne parvenait toujours pas à discerner son environnement.

De la main, il explora succinctement son corps, constata qu'il était nu sous un édredon, étendu sur un matelas, et qu'un gros pansement lui barrait le torse, tenu par une bande. Un autre pansement lui enserrait la cuisse droite.

— Environ quatorze heures. On n'est pas très loin de l'aube.

— Quoi !

— Quand vous êtes arrivé, vous étiez en plein potage. On a fait tout ce qu'on a pu pour vous rafistoler mais c'est maintenant à vous de prendre la relève. Continuez à dormir et vous serez bientôt sorti d'affaire.

— Pas question !

Bolan se souleva sur les coudes, mais une douleur sourde dans la poitrine lui arracha un gémissement et il retomba.

L'autre soupira :

— Écoutez, Bolan, on est tous au courant de ce qui s'est passé pour vous. On a été renseignés dans le détail grâce à notre réseau et

on sait qu'ils continuent de vous rechercher pour vous transformer en passoire. Rien ne vous oblige à vous presser de retourner là-haut.

— Là-haut ?

— Vous êtes dans les égouts, mon vieux.

— Redites-moi ça.

— Dans les égouts. Ça fait des années que beaucoup d'entre nous y vivent. C'est pas le grand confort mais on s'y habitue quand on n'a pas autre chose pour crêcher. Et puis on a drôlement aménagé ces planques, avec un peu d'imagination, on pourrait se croire à l'hôtel. Y a même parfois des fenêtres dans les piaules. En plus, le loyer est gratis. Le seul ennui, c'est pour y amener des nanas, elles comprendraient pas.

— Vous n'avez pas l'électricité ? tenta de plaisanter Bolan.

— Bien sûr que si. On a bricolé des branchements clandestins sur les lignes souterraines. Mais, on a préféré faire le black-out à cause des fumiers qui sont après vous.

L'Exécuteur se passa la main sur le front, l'en retira humide de sueur.

— C'est vous qui m'avez mis ces pansements ?

— Non. C'est Scraper, un gars qui a fait un peu d'infirmier militaire à Dien Huc.

— Quels sont les dégâts ?

— Trois chevrotines dans le caisson, côté gauche, et une putain d'infection dans la cuisse. Rassurez-vous, tout a été nettoyé et recousu. Quand avez-vous eu cette blessure à la patte ?

— Ce matin.

— Celui qui vous a expédié ce gentil pruneau a dû auparavant y faire une entaille et le frotter dans de l'ail pourri.

Bolan grimâça.

— Je vais me remettre debout, Cass. Filez-moi du café fort si vous en avez et redonnez-moi mes fringues.

— D'accord. Mais vous ne tiendrez pas dix minutes avant de retomber dans les pommes.

— Je voudrais vérifier...

— Essayez.

Bolan se remonta sur les coudes en serrant les dents. Cette fois, il n'éprouvait que modérément la douleur, mais il avait une sensation désagréable de faiblesse. Tirant un peu sur sa jambe droite, il s'aperçut qu'il ne la sentait pratiquement plus. Ce type avait raison, il ne pouvait pas, dans son état, courir après la vermine mafieuse. C'était

déjà miraculeux qu'il soit encore en vie.

Il se sentit d'un coup tout engourdi, son cerveau commençant à baigner dans l'euphorie. Devant lui, le visage de l'ex-GI devint flou et, lorsqu'il voulut fixer la lueur de la bougie, celle-ci prit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant de se diluer dans l'obscurité.

Qu'est-ce qu'on lui avait fait boire ?

— C'était pas du... tonique ? demanda-t-il, la voix déjà pâteuse.

— Non, sourit Cass. Un sédatif pour vous permettre de vous réparer. Vous faites pas de mouroon, sergent, vous ne risquez rien. Soyez sûr que tout le monde ici est de votre côté.

— Je n'ai vu... personne d'autre que vous.

— Vous les verrez bientôt. Dormez, Cass veille sur vous et hachera menu le premier qui essaiera de vous emmerder.

Dormir... C'était tout ce qu'il pouvait faire. Ses paupières pesaient une tonne. Il eut une vague pensée pour Nick Rafalo, une autre pour les rats qui hantaient sûrement les égouts de Philadelphie.

Puis il s'assoupit doucement en se laissant porter par ce fleuve qui maintenant n'avait plus rien de menaçant.

CHAPITRE XIV

Bolan avait refait surface à deux reprises. On lui avait administré deux piqûres chaque fois, l'une d'antibiotique, l'autre sédatrice. Il avait bu un peu de bouillon ainsi qu'un complexe vitaminé et à son dernier réveil il s'était senti bien mieux.

Cela faisait maintenant quarante-deux heures que Michatowicz l'avait récupéré dans Spring Garden. Le soleil matinal filtrait à travers une ouverture en hauteur dans le béton, avançait un joyeux rayon jusqu'au milieu de la pièce curieusement aménagée.

C'était un local souterrain d'environ huit mètres sur six dont les parois cimentées avaient été recouvertes avec des panneaux de polystyrène isolants où étaient accrochés de nombreux posters en couleur. Le sol était recouvert de linoléum. Trois matelas occupaient des angles de la pièce avec des couvertures pliées dessus. Au centre, il y avait une table en plastique et quatre chaises pliantes, une autre table plus petite dans le quatrième coin et une armoire métallique contre un mur. Un téléviseur trônait sur la petite table, relié à l'extérieur par un fil d'antenne qui disparaissait dans le mur.

Enfin, un couloir partait de l'extrémité opposée à la petite fenêtre, s'enfonçant dans les entrailles de la cité. L'ouverture dans le béton donnait sur l'un des grands collecteurs urbains.

John Cassiopea lui avait expliqué que l'endroit avait été aménagé à l'aide de matériaux et de meubles de récupération et qu'il existait de nombreuses autres planques comme celle-ci.

À présent, Bolan était assis sur une chaise en compagnie de John Cassiopea, de Michatowicz et de deux autres vétérans du Vietnam qui venaient de les rejoindre, dont un grand type basané aux yeux vifs, habillé d'un jean et d'une chemise rouge.

On avait donné à l'Exécuteur des vêtements propres un peu trop étroits pour lui, qu'il avait enfilés par-dessus des pansements maintenus par des bandes en lastex. Une heure auparavant, on lui avait apporté dans une boîte en carton un repas froid constitué de jambon, de fromage, de pain de mie et d'un fruit. Il avait avalé le tout avec plaisir.

Certes, il était loin de sa forme habituelle, mais au moins il

pouvait se déplacer, réfléchir et, surtout, ses blessures lui laissaient une paix relative. Tant qu'il n'aurait pas à faire un effort violent c'était tout à fait supportable.

— Voici Fred Fratelli, dit Cassiopea en désignant un homme au visage large et au cou de taureau vêtu d'un vieux treillis militaire. Il a été caporal dans l'infanterie de marine. Ici, tout le monde l'appelle Bumper, cogneur. Chez les Viêt-cong il était connu comme un spécialiste en démolition en tous genres. Lui, c'est Will Crazy Horse Tanka...

Il pointa son doigt vers l'homme basané qui souriait béatement en regardant Bolan.

— Un putain de Peau-rouge qui n'a pas son pareil pour surprendre sa proie et lui décoller proprement la tête. Il travaille dans le silence et prétend qu'il est le petit-fils du Grand Manitou. Il a servi comme éclaireur dans les mêmes équipes que Fratelli. Bon, il y a encore Teddy Jackson et Bob Scraper Tiffany, des types bien... Est-ce que tu tiens toujours à reprendre la chasse, sergent ?

— Le plus tôt possible, assura Bolan qui devinait où l'autre voulait en venir.

— O.K. Nous n'avons rien contre. Ce serait plutôt l'inverse. Teddy va te rapporter tout ce qu'il faut pour te doper. Ensuite on va t'épauler.

— Je n'ai pas l'intention de vous mouiller dans cette guerre. Vous en avez déjà beaucoup trop fait.

— On a seulement joué les infirmières et les nounous. C'est pas un rôle qui nous convient.

— Je vais y aller seul.

— Tu auras besoin de nous et du réseau, fit valoir Cassiopea. Et dis-toi que c'est une sacrée chance que tu nous offres.

— Tout ce que je peux vous offrir, c'est de vous faire assassiner par les amici. S'ils apprennent que vous m'avez aidé, ils sauront vite où vous trouver et vous enverront des équipes de tueurs.

— Nous connaissons ceux dont tu parles. Ils ont pourri notre ville au point que la moitié des gens qui comptent leur mangent maintenant dans la main. Nous les connaissons très bien, nous savons ce qu'ils sont et où ils se trouvent.

— Vous n'êtes pas suffisamment armés, observa Bolan.

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Tu t'imagines que nous sommes restés comme des glands à prendre des coups de pompes dans le cul depuis que nous avons été démobilisés... Nous sommes plus de deux cents à vivre de cette façon. Nous sommes organisés, nous

commerçons avec des revendeurs de matériaux de récupération, nous trafiquons tout ce qui peut se trafiquer sans nous salir et nous baisons tant que nous le pouvons les enfoirés de la Mafia. Nous avons des armes, des moyens de communication radio et des véhicules. Là-haut, on nous appelle les Rats de Philadelphie. Pour nous, ça ne représente pas une insulte, c'est un honneur. Seulement...

Cassiopea se tut, alluma une cigarette en regardant ses trois compagnons, puis enchaîna :

— L'existence que nous menons n'est quand même pas très reluisante. On se défend bien, c'est vrai, mais faut admettre que ça nous mène nulle part.

Il eut un ricanement et baissa les yeux avant de poursuivre :

— Alors on s'est réunis à quelques-uns et on a parlé. On s'est dit que le moment était venu de se payer un bon vieux baroud, histoire de se remonter le moral. Crazy Horse est prêt à déterrer la hache de guerre et il y en a beaucoup d'autres qui suivront. Qu'est-ce que tu en penses ?

Bolan ne répondit pas, pesant les propos de l'ex-GI.

— Tu sais, au point où nous en sommes, nous n'avons plus rien à perdre.

— Sauf la vie.

— Y a longtemps que nous sommes morts, nous aussi. Et si tu crois que la Mafia peut faire tranquillement la peau à d'anciens combattants de la jungle, tu te goures, sergent. Toi, tu as bien tenu jusqu'à maintenant, tout seul !

— J'ai eu de la chance.

— La chance n'a rien à voir là-dedans. Et on n'a plus envie de se laisser bouffer la rate par les amici. On veut remonter là-haut, leur casser la gueule et montrer à tout le monde qui nous sommes. Même si ça doit être la dernière fois !

— Pourquoi avoir attendu toutes ces années ? demanda doucement Bolan qui se sentait tout à coup très proche de ces hommes rejetés par la société.

Ce fut Michatowicz qui lui répondit :

— Sans doute parce que nous n'étions pas prêts moralement. Peut-être bien aussi qu'on attendait quelqu'un dans ton genre. Tu es peut-être le catalyseur qu'il nous fallait.

— Un envoyé du Grand Tout, fit très sérieusement Willy Tanka qui n'avait pas encore desserré les lèvres.

L'Exécuteur se leva de sa chaise, fit quelques pas dans la pièce souterraine tout en réfléchissant.

Oui, bien sûr, il leur fallait un motif, une raison plutôt. Ces types n'avaient pas perdu la foi dans le combat qu'ils avaient mené dans le Sud-Est asiatique. Ils avaient seulement perdu une guerre, ou plutôt on la leur avait fait perdre, par calcul politique et lâcheté, les plongeant dès leur retour au pays dans la déchéance et le désarroi. Mais ils étaient prêts à en recommencer une autre, de guerre, il leur fallait simplement un chef. Un être capable de leur faire retrouver leur honneur de soldat et leur dignité d'homme.

Seulement, Bolan avait-il le droit de les entraîner dans une aventure dont il savait fort bien qu'elle pouvait se terminer pour eux par un carnage ?

Fratelli toussota et parla d'une voix de violoncelle :

— Ne refusez pas, sergent. Si vous dites non, on ira quand même foutre la pâtée à ces salauds. Depuis qu'on sait que vous êtes là et qu'on a entendu ce qui s'est passé en surface, on a l'impression de revivre. Je me demande comment on a pu tenir aussi longtemps terrés dans nos trous. Merde, on n'est pas des dégonflés ! Et on a aussi des comptes à régler avec certains flics.

Un-nouvel instant de silence pesa sur la petite assemblée.

— Alors, qu'est-ce que tu décides ? dit finalement Cassiopea.

— O.K., grogna Bolan. À une condition. Personne ne touche aux flics.

— On n'aime pas les uniformes bleus.

— Ils font leur boulot.

— Et ceux qui palpent le pognon des amici ?

— Ce n'est pas notre affaire. On peut liquider les charognards de la Cosa Nostra, les terroriser, les escroquer et les hacher menu. Ça, c'est même fortement conseillé et les gens seront pour nous, en silence évidemment, mais quand même de notre côté. Il m'est même arrivé de voir des flics honnêtes tourner la tête d'un autre côté quand ils m'apercevaient, ou me donner un discret coup de main. Ça fait partie du jeu. Mais si tu tues un bleu, c'est foutu. Tu perds ton image de Robin des Bois, tu es ravalé au même rang que les truands et tu deviens une cible pour tout le monde. Si vous ne voulez pas accepter la règle, c'est pas la peine de continuer.

Tous restèrent silencieux durant plusieurs secondes, puis Cass laissa tomber doucement :

— D'accord. Je respecterai ta règle.

— Moi aussi, fit Michatowicz.

Les deux autres vétérans acquiescèrent. Bumper Fratelli sortit un paquet de cigarettes et en offrit à la ronde, questionnant ensuite :

— Par quoi est-ce qu'on commence ? Quel est l'objectif ?

— Avant tout, je vais avoir besoin d'un armement, précisa l'Exécuteur. On parlera des objectifs ensuite.

— Nous avons des calibres et des fusils à pompe, pas mal de munitions aussi.

— Des explosifs ?

— On peut s'en procurer assez facilement. Il y a des carrières et des chantiers en dehors de la ville.

— Pas d'armes automatiques ?

— Non, hélas.

— Alors ce n'est pas suffisant. Quelqu'un peut-il se rendre dans le sud de la ville et remplir une mission sans attirer l'attention sur lui ?

— Qu'est-ce qu'il faudra faire ?

— Ramener un camping-car ici et décharger discrètement ce qu'il y a à l'intérieur.

La Ford Econoline était toujours planquée de l'autre côté de la rivière Delaware. Elle contenait plusieurs armes modernes, dont un combiné M-16/M-203, un pistolet-mitrailleur Mini-Uzi, un LAW — une arme légère anti-char —, le gros AutoMag .44, et des munitions en conséquence, ainsi qu'une combinaison de combat de rechange. Il leur donna les coordonnées exactes de l'endroit.

— Crazy Horse est le plus qualifié pour ce boulot, affirma Cassiopea. Pas de problème, on arrêtera l'Econoline à côté d'une bouche d'égout pour la décharger.

— Avant de lancer le grand boum, je dois d'abord récupérer un ami en difficulté, expliqua Bolan. Il faudrait que je puisse téléphoner, c'est possible ?

Michatowicz opina et se leva pour ouvrir l'armoire dont il tira un radio-téléphone, expliquant :

— Avec ça, on peut profiter de tout le réseau national des télécommunications. Il est relié à une antenne extérieure. Le seul ennui, c'est qu'on utilise des fréquences pirates, faut pas parler trop longtemps, on risquerait un repérage.

Bolan saisit l'appareil, composa le numéro de Harold Brognola qu'il obtint immédiatement.

— Striker, s'annonça-t-il sèchement. As-tu des nouvelles de Dakota ?

— Nom de Dieu ! Je te croyais mort... Qu'est-ce que tu fous ?

La voix de Justice Deux était cassée comme s'il avait passé plusieurs nuits blanches d'affilée.

— Ça va. Je te parlais de Dakota. Je n'ai que quelques instants pour te parler.

— Rien ne va plus, considère-le comme disparu en mission. Tu es toujours là-bas ?

— Ouais.

— Va-t'en, Striker ! Fous le camp à toute vitesse si tu le peux encore. C'est foutu... C'est...

— Est-ce que tu vas me répondre ? gronda Bolan qui sentait ses cheveux se hérissier sur sa nuque.

CHAPITRE XV

— As-tu eu un journal entre les mains, ces dernières heures, as-tu écouté la radio ?

— Négatif. Accouche !

Bolan crut percevoir une sorte de gémissement dans le téléphone, puis une respiration saccadée.

— Dakota est mort.

— Quoi ?

— Il est mort, nom de Dieu ! Et toi tu vas suivre le même chemin si tu restes là-bas. On n'a jamais vu une telle concentration de truands dans un si petit périmètre.

— Je sais, mais...

— Tu ne sais rien ! En plus des flics que tu vas trouver partout sur ton chemin, tu vas devoir compter également avec une multitude de mecs de la DEA. Tu avais raison, ils sont sur le coup à travers la CIA. Tu es devenu l'emmerdeur le plus important de la Mafia et de l'Administration réunies ! Tu les auras tous sur le dos en même temps ! On peut imaginer qu'ils mènent ensemble la même danse. Tes chances sont nulles, Striker. Ne m'oblige pas à te supplier de foutre le camp à toute vitesse.

Un grand vide s'était fait dans la tête de Bolan qui rétorqua d'une voix méconnaissable :

— Je m'en irai quand j'en aurai fini.

— Fini quoi ? C'est toi qui es fini ! hurla Brognola. Casse-toi !

— Ciao ! dit brusquement Bolan.

Il posa le téléphone sur la table et s'enquit à la ronde :

— Est-ce que vous avez suivi les informations à la radio ? Est-ce que quelqu'un a un journal ?

— Que veux-tu savoir ? fit Cass.

L'Exécuteur n'eut pas à répondre. Bumper Fratelli avait ramassé le *Philadelphia News* chiffonné qui traînait sur un matelas et le lui mit dans les mains.

— C'est celui d'hier, commenta-t-il. Je ne sais pas si tu trouveras

ce que tu cherches.

Bolan trouva beaucoup trop vite ce qu'en fait il ne voulait pas voir. C'était à la Une du quotidien, un titre agressif au-dessus d'une photo où l'on voyait le cadavre nu d'un homme dont le torse était adossé à la façade d'un immeuble. Ses jambes avaient été lacérées, sa poitrine et son ventre n'étaient plus qu'une affreuse plaie que des tortionnaires avaient vraisemblablement brûlée au chalumeau, et son bras gauche, arraché, reposait monstrueusement sur le trottoir à côté de lui.

Mais on n'avait pas touché au visage, dans l'évidente intention qu'on puisse le reconnaître.

La gorge de Bolan s'était serrée à la lecture de la légende sous la photo. Les commentaires du journaliste n'étaient que trop réalistes.

Une plainte à peine perceptible s'échappa de sa bouche.

Au-delà de la mort, Nick Rafalo montrait un visage serein, une expression étonnamment paisible, comme pour dire son soulagement d'être enfin sorti de son enfer.

Le message était clair. C'était un défi lancé à l'Exécuteur, une raison de plus qu'on lui fournissait pour qu'il se lance tête baissée contre ses ennemis.

La taupe fédérale n'était plus concernée par l'horreur d'un combat sans merci et sans la moindre règle morale. Nick Rafalo était parti pour toujours, il avait rejoint un monde où ni les charognards ni les ordures puantes du Milieu n'avaient droit de cité. Il était hors d'atteinte.

Pas Bolan. Le sentiment qu'il éprouvait depuis qu'il avait contemplé l'odieuse photographie était au-delà de l'idée de vengeance. Une rage glaciale, inhumaine, imprégnait chaque fibre de son corps et, dans son esprit, retentissait à présent une musique grinçante dont les notes étaient sûrement issues du plus profond de l'Enfer.

Autant le « massacre de Noël » l'avait atteint dans ce qu'il avait de plus fragile et avait bien failli le déstabiliser autant la mort de Nick viendrait enrichir sa haine des cannibales. Car il s'agissait de la mort d'un soldat, un grand soldat.

Pendant un temps indéfinissable il demeura debout, immobile, le regard fixé sur le journal qu'il ne voyait même plus. Combien d'innocents étaient morts depuis qu'il livrait bataille à l'hydre immonde, combien y avait-il eu de combattants pour la Justice tués en cours de mission par les cannibales ? L'énumération était longue, atroce...

Bolan n'avait eu que peu de contacts réels avec Rafalo. La dernière fois qu'il l'avait rencontré, c'était durant son blitz en Floride, dans les

Everglades, et ils n'avaient échangé que quelques mots rapides. Mais pour l'Exécuteur, la taupe fédérale représentait beaucoup plus qu'un pion sur l'échiquier du combat maudit. Rafalo était un homme comme il n'en existe plus beaucoup, un être capable d'abnégation, qui avait le sens du devoir chevillé à l'âme. Il avait pris des risques démesurés en infiltrant la Cosa Nostra jusqu'au tabernacle satanique d'Augie Marinello dont il avait été l'un des principaux conseillers.

Il avait été aussi un ami inconditionnel de l'Exécuteur. Et il en avait finalement payé le prix.

Au bout d'un moment, Cass toussota et demanda du bout des lèvres :

— C'était l'ami que tu cherchais ?

Bolan parut sortir d'un rêve, lui répondit d'une voix rauque, semblable à un feulement :

— C'était, oui. On l'appelait Dakota.

Puis il respira profondément et, le visage granitique, considéra tour à tour les quatre hommes à la mine grave qui le regardaient en silence. Il ne leur demanda pas confirmation de ce qu'ils avaient décidé, c'était visible. Il savait déjà qu'ils iraient jusqu'au bout.

— Voilà comment nous allons commencer, décréta-t-il en s'asseyant. Il nous faut d'abord des renseignements sur les positions ennemies. Apparemment, une convention des *capi* doit se tenir dans cette ville, mais je crois plutôt qu'il s'agit d'un coup monté. Le maître de la côte Est veut sans doute élaguer les mauvaises branches en profitant d'une réunion générale. C'est mon sentiment et ça correspond à la logique actuelle de la Mafia.

— Moi, ça ne me paraît pas spécialement logique, objecta Crazy Horse. Pourquoi le Syndicat voudrait-il attirer l'attention sur lui en remuant la merde, surtout ici ?

— Augie Marinello et son staff n'ont rien à foutre qu'il y ait la panique et que certains gros patrons de la région soient exposés publiquement. Plus le territoire sera dégagé et plus il pourra y mettre de pions dont il a le contrôle absolu. Psychologiquement, Marinello se sent très fort, il a bâti un royaume qu'il croit sans faille. Il exploite le Milieu. Tout est cloisonné selon un système qui a fait ses preuves depuis longtemps. Il ne donne jamais directement aucun ordre à ses hommes. Tout se passe par personnes interposées. Donc, pas de recoupements, pas de témoignages possibles. Et, socialement, politiquement, ces gars-là sont hors d'atteinte de la loi. De plus, ils tiennent fermement beaucoup de leviers de commande de l'administration et de la police.

Bolan fit une petite pause, questionna :

— Quand les autres doivent-ils arriver ?

— Teddy Jackson et Scraper Tifany ne devraient plus tarder.

Ils arrivèrent effectivement quelques minutes plus tard. Cassiopea leur fit un rapide briefing de la situation puis Bolan enchaîna :

— Nous allons devoir connaître le plus exactement possible la disposition de leurs forces, l'importance de leurs moyens, la composition de leurs équipes... Ils utilisent sûrement des radios pour les contacts de routine et les alertes. Il va falloir se débrouiller pour trouver les fréquences sur lesquelles ils émettent. J'ai un scanner que je mettrai à votre disposition. Quand nous aurons toutes ces informations, nous pourrons leur rentrer dans le lard. Je veux d'abord frapper des cibles secondaires afin de semer la pagaille dans leurs rangs et si possible en regrouper un maximum sur une position unique... Il me faudra un appui tactique, des diversions quand j'opérerai. Nous devons les intoxiquer à outrance, les obliger à croire que nous lançons une action à l'est alors que nous attaquerons à l'ouest ou au nord. Nous les harcèlerons jusqu'à ce qu'ils se mettent à hurler de trouille et nous disparaîtrons aussitôt comme si nous n'avions jamais existé. Il y aura des cheminements de repli à prévoir, des possibilités d'échec à envisager. Mais si chacun fait correctement son boulot, nous pouvons être certains d'être en mesure de les coincer dans leurs retranchements. Ensuite...

Bolan continua d'énumérer les actions à prévoir, le matériel dont ils devaient faire l'acquisition. Il y avait vingt-cinq mille dollars de son trésor de guerre qui attendaient dans une sacoche en cuir, à bord de l'Econoline. Il mettrait cette somme à leur disposition pour l'acquisition du matériel tactique.

Tandis qu'il parlait, les ex-combattants du Sud-Est asiatique paraissaient boire ses paroles, dans une position figée, comme des combattants attentifs au cours d'un briefing. Et plus il parlait plus leurs regards s'éclairaient d'une joie sauvage qui les transfigurait, les plaçait virtuellement dans un état second.

Oui, assurément ils iraient jusqu'au bout. Ils étaient prêts. Il ne leur en avait fallu pas plus pour redevenir des soldats en mission.

CHAPITRE XVI

La guerre de harcèlement prévue par l'Exécuteur commença au début de l'après-midi. Ce fut tout d'abord une villa de trois étages qui sauta dans un vacarme tonitruant à l'ouest de la ville. L'explosion due à une grosse charge de mélinite causa la mort de six hommes qui occupaient la bâtisse. Tous appartenaient à la Cosa Nostra et leur principale activité était la revente en gros de drogue.

Parmi eux se trouvait un important dealer de la côte Est venu discuter les termes d'un marché qui devait arroser la région comprise entre Trenton et Atlantic City dans le New Jersey. Plus de cent-cinquante kilos de cocaïne furent détruits par la même occasion.

Immédiatement en alerte, des policiers et des équipes de la Mafia se ruèrent sur place afin de boucler le secteur sinistré, mais leurs recherches furent vaines. Le ou les responsables de l'agression n'avaient laissé aucune trace et personne, parmi les voisins relativement éloignés, ne put donner la moindre indication sur un éventuel suspect. Personne n'avait rien vu, sauf évidemment l'énorme leur de la déflagration qui avait illuminé tout le quartier.

Vingt minutes plus tard, un convoi de quatre limousines se fit piéger sur une petite route dans le quartier sud de Colwyn, un endroit très peu fréquenté.

Le chauffeur du premier véhicule freina sèchement en apercevant à la sortie d'un virage un camion délabré en travers de la chaussée et la voiture qui le suivait de très près manqua emboutir sa malle arrière.

Tandis que le convoi s'immobilisait en catastrophe, un feu nourri crépita et un déluge de plomb s'abattit sur les carrosseries rutilantes, trouant les portières, brisant les vitres et transformant les occupants en cadavres sanguinolents. Des grenades furent lancées contre les limousines dont les tôles déchiquetées témoignèrent par la suite de la violence de l'attaque.

Cette fois, un témoin put faire à la Mafia le récit de l'enfer qu'il avait vécu : un rescapé qui avait commencé par riposter pour rapidement prendre ses jambes à son cou, touché seulement d'une balle qui lui avait perforé la main.

D'après lui, l'attaque n'avait duré que quelques secondes. Il ne

savait pas s'il y avait eu un ou plusieurs agresseurs, mais en tout cas il était formel : il avait vu une silhouette vêtue de noir et bardée d'armes diverses se déplacer rapidement le long de la petite route, tiraillant sans cesse, s'esquivant comme l'éclair pour réapparaître aussitôt là où on ne l'attendait pas.

Ensuite, ce fut au tour d'un bordel exploité par un lieutenant de Doug Felton – alias David Flaherty – de subir une attaque à main armée. Divers témoignages concordèrent : un grand type vêtu comme un commando, le torse barré par des ceintures de munitions et tenant une arme monstrueuse, avait fait irruption dans la maison de passe. On ne savait pas par où il était entré, mais brusquement il était là !

« Cassez-vous ! avait-il lancé aux filles qui flânaient dans le grand salon. La baraque va prendre feu. »

Sans chercher à comprendre, elles s'étaient ruées vers la sortie tandis que l'intrus menaçant commençait à explorer rapidement les lieux. Elles entendirent plusieurs coups de feu, des hurlements, puis le bruit d'explosions molles, et des flammes commencèrent à dévorer les lieux, sortant par les fenêtres.

En quelques secondes, plus de vingt prostituées en tenues légères s'étaient entassées sur le trottoir opposé de la rue, regardant avec effarement le lupanar se transformer en brasero.

En même temps qu'elles, trois hommes presque nus avaient quitté précipitamment les lieux, cherchant à s'éclipser le plus discrètement possible. Certains passants, pourtant, les identifièrent et un photographe amateur qui se trouvait là fit plusieurs clichés de la scène tragi-comique. L'un des « clients » que l'agresseur avait jetés dehors était un adjoint du maire de Philadelphie, les deux autres des fonctionnaires de police.

Trois autres hommes, cependant, n'avaient pas eu autant de chance. Les policiers découvrirent leurs cadavres dans un bureau luxueux, baignant dans leur sang. Ils avaient reçu chacun une balle de très gros calibre dans le front ou la tempe, et la tête de l'un d'eux avait carrément explosé, répandant sa cervelle sur la moquette. Ceux-là étaient des mafiosi garantis et fichés depuis longtemps par le FBI. Ils n'avaient pas eu l'occasion de se défendre, ayant visiblement été pris par surprise.

Là encore, il fut impossible de savoir comment l'assaillant avait disparu, par quel chemin il avait pu s'éclipser aussi discrètement.

Mais ces trois attentats accomplis en moins de quarante minutes n'étaient que le début des tourments que devait ensuite subir l'organisation criminelle de Philadelphie. Il y en eut cinq autres qui firent trembler la cité portuaire entre trois et six heures de l'après-

midi. Tous avaient plusieurs points en commun : la rapidité d'exécution, la violence, la disparition immédiate et inexplicable du ou des assaillants.

Depuis le début de l'après-midi, des appels téléphoniques affolés avaient atteint tous les responsables de la Cosa Nostra. Des demandes d'assistance ou de secours s'étaient croisées, il y avait eu des cris, des vociférations et des insultes, des menaces et aussi des lamentations.

La panique s'installait, gagnait rapidement les hautes sphères de l'Organized Crime.

Pis encore, il semblait que les radios portatives utilisées par les soldats de la rue transmettaient des messages erronés sur des fréquences pourtant secrètes, et que certains ordres étaient brouillés ou dénaturés.

Bon nombre d'équipes alertées et qui se précipitaient vers une zone d'attaque ne trouvaient rien d'autre que des quartiers où rien ne se passait.

Il y eut aussi quantité d'appels émanant soi-disant de la préfecture et de la mairie, et destinés à des grossiums de la Mafia pour indiquer des secteurs à éviter, ou pour recommander des actions d'urgence. La plupart de ces informations étaient fausses, et elles ajoutèrent encore au désordre général.

Même les dispatchers des divers commissariats de la ville ne parvenaient plus à distinguer le vrai du faux dans les rapports radiophoniques qu'étaient censées leur envoyer les voitures de patrouilles.

Très vite, les médias s'en mêlèrent. Les stations de radio et de télévision suspendirent des programmes pour diffuser en continu le reportage de Philadelphie en guerre, ponctuant les images prises à la hâte par des commentaires alarmants.

On n'avait encore jamais vu un tel affolement, même à l'époque des émeutes raciales. On semblait revenu aux plus beaux moments de la guerre des gangs, durant les années 30 !

CHAPITRE XVII

À quatre heures de l'après-midi, le monumental bureau du sénateur Neal Townsend était le siège d'une réunion d'urgence, une sorte de conseil de crise formé à la hâte. Les lignes téléphoniques à sa disposition n'arrêtaient pas de sonner et il en avait confié la responsabilité à quatre de ses hommes de confiance.

— L'adjoint Tom Bergson veut faire demander des renforts de police à Camden et Wilmington, annonça nerveusement un homme rondouillard qui avait la main plaquée sur l'écouteur du téléphone.

— Ce connard de Black nous emmerde, décréta Flaherty. Réponds-lui qu'il n'en est pas question.

— Il dit que la situation va devenir intenable, que les flics de la ville vont être débordés.

— Camden est dans le New Jersey et Wilmington dans l'État du Delaware. Ce n'est pas sa juridiction.

— Je sais bien, mais il insiste.

— Envoie-le se faire foutre et rappelle-lui combien il palpe chaque mois. Dis-lui aussi qu'il est remplaçable.

Tournant ensuite le dos au type grassouillet.

Flaherty reporta son attention sur les six hommes assis de chaque côté d'une grande table de conférence. Augie Marinello avait interrompu l'exposé qu'il leur faisait pour écouter le bref compte rendu téléphonique.

— Tu ne vois pas d'objection à ce que j'ai répondu à ce con ? fit Flaherty.

Marinello leva un sourcil.

— C'est toi le spécialiste, Dave.

Il considéra ensuite ses hommes de confiance. Deux d'entre eux étaient des *consigliere*, des avocats marrons mais particulièrement retors, dont le travail consistait à favoriser les implications de la Mafia dans le système policier, juridique, et politique. Trois autres avaient la charge des relations avec ces organismes, tandis que le dernier – un ancien haut-fonctionnaire de la CIA – s'occupait de coordonner au sommet l'action des troupes mafieuses. C'étaient des « tampons », des

pions servant d'intermédiaire entre les diverses cloisons du système criminel mis au point par l'empereur mégalomane de la côte Est.

Meir Siegelblum ne participait pas à la conférence. On n'avait pas jugé sa présence utile parce qu'il n'était pas question de discuter d'intérêts financiers, et aussi parce que Marinello ne lui accordait que peu de confiance dans une affaire aussi tendue. Siegelblum attendait pourtant dans l'immeuble. On l'avait en quelque sorte assigné à résidence afin qu'il ne risque pas d'interférer dans une situation qui pouvait lui faire peur au point de le lancer dans des opérations désespérées et dangereuses.

— Que fait-on pour les trois gros du Sud ? s'enquit l'un des *consigliere* en fixant Marinello.

Les « trois gros du Sud » étaient les *capi* d'Alexandra, de Norfolk et d'Atlantic City. Ils se nommaient respectivement : Nino Galante, Salvatore Coppola, Lou Armando, et revêtaient une indéniable importance dans le fonctionnement des affaires contrôlées par Marinello.

Ce dernier prit son temps pour réfléchir, répliqua enfin :

— On va devoir les faire venir ici. Mais seulement eux.

— C'est risqué.

Il regarda l'ex-agent véreux de la CIA :

— Sammy va s'occuper de leur sécurité, sur le trajet. Je veux au moins dix hommes en couverture pour chacun d'eux. Qu'ils ne se fassent pas remarquer. Il faudra également des escortes de flics, au cas où Bolan essaierait quelque chose sur leur passage. Il ne tire jamais sur les poulets. C'est toi, Mike, qui vas appeler Kanovsky à la Préfecture. Qu'il se démerde comme il veut, il nous faut ça dans l'heure qui suit. O.K. ?

— D'accord, Neal. Et pour les autres ?

— Tu veux dire Rosso et Ferrari ?

— Ouais.

Le propriétaire des lieux eut un mince sourire.

— Rien de changé en ce qui les concerne.

— Rosso est très ami avec Galante, fit remarquer Flaherty. Va y avoir du tirage...

— Arrange ça, Dave. Trouve une idée, un prétexte, n'importe quoi... Fais marcher tes méninges. L'essentiel, c'est qu'ils ne viennent pas flanquer la panique chez nous.

— Entendu, je vais chercher.

— Et trouve !... Maintenant, je pose la question à tout le monde :

que déduisez-vous du vacarme qu'on entend dans la rue ?

L'un des *consigliere* fit entendre un bruit de bouche agaçant avant de ricaner :

— Apparemment, Bolan a repris du poil de la bête. Il ne devait pas être aussi amoché que tu l'imaginais.

— Je ne te paye pas pour débiter des banalités, Ben. Tout le monde sait très bien que ce fumier est coriace et que c'est sa haine pour nos familles qui lui a toujours permis de tenir debout.

— C'est un psychotique, affirma le *consigliere* en croyant abonder dans le sens de Marinello. Un enragé qui se shoote à l'adrénaline. Ces gus sont tous pareils. Même si on leur arrache les deux jambes ils se mettent à courir sur les mains en bavant de la bile et en aboyant. Ce qu'il faut, c'est lui trancher définitivement la gorge, l'enfermer dans un sac poubelle et le balancer dans la rivière ! Je pense qu'il y a suffisamment de soldats dans la rue pour que ça se passe ainsi.

Marinello l'avait laissé parler sans l'interrompre, le regard neutre. Il se leva, poussa un soupir dédaigneux en le fixant et toisa l'assistance :

— Continuez de le prendre pour un psychotique ou un dégénéré, sortez de cet immeuble, faites-vous accompagner par toute une équipe de durs, et vous aurez toutes les chances de vous faire transformer en viande froide ! Dingue, il l'est peut-être, mais vous pouvez être certains qu'il va nous occasionner encore beaucoup de dégâts avant que nos hommes puissent avoir sa peau. Il le fera sans aucun doute avec un maximum de sauvagerie... La question que nous devons nous poser est celle-ci : comment peut-il attaquer autant d'objectifs en si peu de temps et sans se faire accrocher une seule fois ?

— C'est une tactique de harcèlement qu'il a apprise quand il était au Vietnam, rétorqua Sammy. Ça n'a rien de bien nouveau.

— Mais pas aussi vite, pas avec autant d'impact.

— Est-on seulement sûr qu'il était seul ?

— S'il ne s'agissait pas de Bolan, je dirais que nous avons affaire à une équipe bien entraînée de vingt-cinq ou trente hommes, fit l'ancien spécialiste de l'Agence de Langley. Des ex-GI, même. Mais avec ce fumier, je ne sais pas quoi dire. On croit savoir qu'il monte parfois ses opérations avec deux ou trois copains à lui qui lui servent d'appui logistique...

— Autre chose : comment peut-il apparaître et disparaître aussi spontanément ? Il lui est impossible de faire plus de cent mètres en ville sans se faire repérer. On pourrait penser qu'il est devenu capable de se dématérialiser mais je ne crois pas à la science-fiction.

Comme personne ne lui répondait, Marinello envoya avec force son poing sur la table et lâcha violemment :

— C'est à ça qu'il faut réfléchir très vite ! C'est lorsque nous aurons trouvé la réponse que nous serons en mesure de neutraliser cette ordure ! À mon sens, ça tient à peu de chose...

— Un déguisement ? suggéra Flaherty. On sait aussi qu'il est champion pour se camoufler ou prendre la peau d'un autre. Il a même réussi plusieurs fois à se faire passer pour une huile de chez nous...

— Peut-être. Mais je ne suis pas persuadé qu'il prendrait un tel risque. Ça ne correspond pas à ce que nous voyons depuis quelques heures, il y va trop à coup sûr.

— C'est quand même pas un fantôme ! s'écria l'homme chargé de la coordination criminelle.

— C'est pourtant parfois ce que je me demande, marmonna Marinello, la bouche tordue.

Il y eut un ricanement dans l'assistance, puis un silence poisseux troublé par un bruit de gargouillis intestinal.

— Cherchez ! trancha hargneusement Marinello d'une voix qui partit dans les suraigües. Cherchez comment ce mec s'y prend pour se payer notre tête ! Arrangez-vous comme vous voudrez, voyez des experts militaires, il y en a qui nous bouffent dans la main, posez la question aux architectes qui ont conçu cette ville, contactez la NASA ou consultez des voyantes extralucides, je m'en fous, mais trouvez la réponse !

Il se tut d'un coup comme à son habitude, alla allumer un cigare et balaya d'un geste les quatre types qui continuaient de répondre au téléphone :

— Envoyez-moi aux chiottes ces crétins gémissants et servez-vous des téléphones pour travailler. Je veux des résultats rapides. À partir de maintenant, considérez-vous comme en état de guerre et faites chauffer vos méninges !

Il ne croyait pas si bien dire. Dehors, la guerre d'usure menée par Mack Bolan continuait de ravager les grands fiefs de la Mafia. Des branches de l'organisation sautaient l'une après l'autre, des mafiosi trop sûrs d'eux ou au contraire affolés se faisaient cribler de balles et parfois des coups de tonnerre provoqués par des charges explosives roulaient au-dessus de la cité. Et, chaque fois, les équipes de tueurs et les patrouilles de police arrivaient trop tard, ne pouvant que constater les dégâts, regarder les morts et contempler les ruines qui s'accumulaient.

Augie Marinello venait de quitter son bureau pour s'enfermer dans un salon contigu, sans doute afin de réfléchir dans le calme au chaos

d'une situation des plus tendues. Rien ne se passait comme prévu. Le dingue en combinaison de commando réagissait de façon apparemment anarchique mais il n'en demeurerait pas moins qu'il ne cessait de marquer des points. Ce con de *consigliere* avait raison, tout à l'heure : Bolan le fumier était devenu complètement enragé !

Quelques minutes plus tard, Flaherty délaissa lui aussi les hommes affairés au téléphone ou occupés à émettre les hypothèses les plus invraisemblables. Il descendit par l'ascenseur privé au vingt-sixième étage, traversa un hall encombré par des hit-men aux mines sinistres et se rendit dans une salle aménagée en bar. Siegelblum y rongeait son frein devant un verre de bourbon.

— Comment ça se passe, là-haut ? questionna vivement ce dernier.

— Il est en train de cogiter sur la nouvelle situation, grimaça Flaherty. Je crois que c'est la partie la plus dure qu'il ait jamais eue à affronter.

— La dernière fois que j'ai discuté avec lui, il m'a donné le sentiment d'être devenu complètement parano.

— Détrompe-toi, Mark. Il sait très bien ce qu'il fait. C'est un type intelligent et efficace.

— C'est sans doute pour ça qu'il a pris quatre fois la pâtée par la combinaison noire ? ironisa Siegelblum.

— Je te conseille de ne jamais lui dire ça en face.

Siegelblum s'en garderait bien. Il connaissait les accès de démente du maître de Philadelphie et il n'était pas idiot.

— N'oublie pas qui il est et ce qu'il représente, Mark.

— Je n'oublie rien. Je me demande seulement comment tout ça va se terminer.

— T'as les foies ? Ici, nous ne risquons rien. Pour que Bolan puisse arriver jusqu'à nous, il faudrait qu'il se change en courant d'air. Et encore !

— J'ai comme l'impression qu'il n'arrête pas de se transformer en courant d'air, fit sombrement le mafieux de New York. Pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas déjà coincé ?

— Hé, faut pas dramatiser et croire à toutes les sornettes qu'on raconte sur lui ! Si tu as des angoisses, vide la bouteille en attendant que les petits gars aient fait le boulot. Ce n'est plus qu'une question d'heures, maintenant.

— Je crois que c'est ce que je vais faire.

— Reste quand même lucide pour voir sa tête quand on te la posera sur les genoux !

CHAPITRE XVIII

Mack Bolan venait d'arriver à l'aplomb souterrain de sa prochaine cible. Guidé par l'Indien Crazy Horse, il avait parcouru plus d'un kilomètre dans les égouts après avoir attaqué et pillé une banque privée de la Mafia.

Avant d'enclencher sa succession de blitz, il s'était fait lui-même une piqûre d'amphétamines et une autre d'un mélange à base de morphine. Cocktail hautement nocif mais qui devait lui permettre de tenir quelques heures sans faiblir.

Ils se trouvaient à quatre mètres sous la surface et à proximité de la Préfecture. Au-dessus d'eux, ils distinguaient le couvercle d'un trou d'homme prévu pour les visites techniques.

L'Exécuteur avait enfilé un imperméable et un pantalon par-dessus sa combinaison noire. Un chapeau en feutre lui couvrait la tête, incliné sur ses yeux.

— Contacte Artisan Deux, indiqua-t-il à l'Indien.

Celui-ci appuya sur le bouton d'émission de son talkie-walkie et lança son appel. Presque aussitôt, un accusé de réception leur parvint :

— Artisan Deux bientôt en place. Donnez-moi vingt secondes.

— O.K.

Puis, quelques instants plus tard :

— Ça y est, nous sommes en place.

Bolan prit le transceiver des mains de Crazy Horse, demanda :

— Bandit Cinq pour Oméga ?

— Oui, Oméga.

— Êtes-vous prêt pour intervention Delta ?

— Affirmatif. Nous sommes au point Yankee Bravo.

— Comptez dix et allez-y !

— *Roger !*

Il repassa l'appareil à son compagnon et vérifia le chargement du Beretta 92-F muni d'un silencieux qui remplaçait le 93-R abandonné dans County Line, lors de sa première attaque. Ça ne valait pas son arme habituelle mais pour le travail qu'il avait à effectuer ce serait

suffisant.

Il avait déjà une main sur l'échelle métallique menant vers la surface quand un grondement sourd lui parvint. C'était la diversion attendue. La petite équipe de Bandit Cinq venait de faire péter une charge explosive à l'extrémité du boulevard longeant la Préfecture de police. Il se hissa jusqu'en haut du boyau d'accès, frappa deux coups sur le couvercle en fonte qui s'ouvrit sans délai.

Un visage se montra, tout près du sien.

— Allez-y, c'est tranquille, fit le type habillé en ciré d'égoutier.

Bolan se hissa hors du trou d'intervention autour duquel on avait installé une petite barrière de protection comportant une bande en plastique rouge. Une camionnette était à l'arrêt contre la barrière, un second « ouvrier » en sortait divers outils qu'il alignait près de l'orifice.

Sans un mot, Bolan enjamba l'installation de sécurité pour rejoindre le trottoir tout proche, marcha résolument vers l'entrée de la Préfecture. Quelques passants s'étaient arrêtés, la tête tournée vers le lieu présumé de l'explosion. Certains d'entre eux s'étaient mis à courir.

Le policier en uniforme qui gardait l'entrée du bâtiment ne prêta aucune attention à l'arrivée du visiteur, tout accaparé qu'il était à essayer de distinguer ce qui se passait sur le boulevard. Bolan traversa un hall désert, passa devant les vitres d'un bureau de garde où un autre policier s'affairait au téléphone, la tête baissée.

S'orientant d'après les renseignements fournis par Michatowicz, il gravit un escalier jusqu'au premier étage, croisa deux hommes en civil qui se précipitaient au-dehors, l'air anxieux.

— Vous savez ce que c'était ? questionna l'un d'eux, le ton surexcité.

Bolan leur répondit par un haussement d'épaules et grogna quelques mots inintelligibles en poursuivant son chemin. Le bureau de l'homme qu'il cherchait se situait tout au fond du couloir. Il en trouva la porte – Mark Kanovsky – Police Deputy –, la poussa et dut franchir encore un double battant avant de déboucher dans une pièce servant visiblement de secrétariat mais qui était inoccupée. Un bruit de voix, pourtant, sourdait de derrière une porte à l'autre extrémité.

Marchant silencieusement, Bolan alla l'ouvrir, la referma dans son dos, découvrant deux hommes immobiles et tendus. Le plus jeune des deux, un type au costume criard était debout près d'une fenêtre et essayait de voir ce qui se passait dans la rue. L'autre se tenait près d'un téléphone, paraissant hésiter à le décrocher. Ce fut celui-là qui réagit le premier devant l'intrusion inattendue :

— Qu'est-ce que c'est ? J'avais demandé qu'on ne me dérange pas.

— Kanovsky ? fit sèchement Bolan.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Je suis venu vous demander où sont Amie Ferrari, Michele Rosso et les autres.

— Quoi ? Vous vous foutez de moi ?

L'homme près de la fenêtre s'était retourné lentement et offrait un visage agacé. Une seconde plus tard, il fronça les sourcils en dévisageant l'arrivant. Puis ses yeux s'agrandirent, sa mâchoire inférieure se mit à pendre.

— Putain de... ! commença-t-il en lançant la main sous sa veste.

Avant qu'il ait pu dégager son arme, le Beretta 92-F était apparu dans le poing de Bolan qui fit feu immédiatement. La détonation fut peu bruyante mais produisit un effet définitif sur le mafioso endimanché. Un point rouge lui apparut entre les yeux, se transforma tout de suite en une vilaine fleur carnivore qui lui mangea le reste du visage.

Tandis que le corps du mafioso glissait contre le mur où il laissa une trace sanglante, le Beretta s'était pointé sur le fonctionnaire de police. Celui-ci avait ouvert la bouche comme pour crier mais n'émit aucun son. Les yeux exorbités, il fixait le gros tube noir du silencieux par où avait jailli la mort et dont une mince fumée bleutée s'échappait.

— Ça va être ton tour, annonça l'Exécuteur d'une voix aussi froide que la banquise.

L'autre lui jeta un regard désespéré, tendit les mains devant lui.

— Ne faites pas ça !

— Pourquoi ? Tu n'es qu'une ordure vendue à la Mafia.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, Bolan, je... j'utilisais ce type pour obtenir des informations.

— Faux. C'est toi qui as fait envoyer des tueurs au PPD en te foutant pas mal que des flics soient liquidés dans la foulée !

— Ils... ces gens me faisaient chanter.

— Tu n'arranges pas ton cas.

Kanovsky jeta un regard de bête traquée vers la porte. Tout de suite après, il eut une expression sournoise.

— Vous ne pourrez pas sortir d'ici, il y a plus de trente agents sur place...

— C'est pour ça que je ne vais pas perdre de temps. Dis au revoir à ta vie pourrie.

L'arme sinistre se releva de quelques centimètres.

— Attendez ! Je sais des choses qui vous intéresseront...

Bolan ricana et Kanovsky eut l'impression d'entendre des glaçons s'entrechoquer dans un verre.

— Quelles choses ?

— Posez-moi des questions...

— Tu n'es pas seul à marcher dans les combines des amici. Donne-moi des noms.

— Heu, oui... Je crois que...

— Dépêche-toi ! cracha Bolan.

— Oui, oui... Il y a un des adjoints au maire, Lance Henkel... et David Tomaso. Ils touchent de l'argent. Vous voulez aussi des flics ?

— Quelque chose de plus gros.

— Il y a Clint Shappeman.

— Le député ?

— Oui. Et puis Cari Livingston et Douglas Lansky, ils sont à la direction des affaires intérieures.

Le regard de Bolan n'avait pas dévié d'un millimètre depuis qu'il interrogeait le fonctionnaire véreux. Il n'avait pas eu un seul battement de cil.

— Je t'ai posé une question en arrivant. Au sujet des gros salopards qui sont arrivés dans ta ville. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant.

— Eh bien..., fit Kanovsky d'une voix fluette.

— Bon, ciao !

— Oui, je suis au courant, se rattrapa-t-il de justesse. Je vais vous écrire les adresses où vous pourrez les trouver.

— Vas-y, mais ne joue pas au plus malin.

Bolan le vit ouvrir doucement un tiroir de son bureau dont il sortit un carnet à couverture noire.

— Arrache les pages et donne-les-moi.

Il tendit la main pour recevoir trois feuillets comportant des notes manuscrites sur lesquelles il jeta un coup d'œil.

— Ne dites jamais à personne que c'est moi qui vous ai remis ces renseignements. Ce serait mon arrêt de mort.

— Tu l'as déjà signé, annonça Bolan en appuyant sur la détente du Beretta qui vomit une 9 mm Parabellum.

Il rangea son arme, glissa les feuillets dans une poche de son imperméable et sortit.

Le couloir était désert. Les portes de plusieurs bureaux béaient sur

des locaux vides. Par contre, le hall du rez-de-chaussée retentissait à présent du brouhaha des conversations. Des hommes et des femmes discutaient vivement, échangeaient des propos concernant une bombe – croyait-on savoir — qui avait explosé dans un terrain vague à quelques centaines de mètres de la Préfecture.

Bolan s'arrêta un instant devant les parois vitrées de l'accueil où deux nouveaux agents en uniforme avaient pris place.

— Kanovsky demande qu'on lui envoie un planton, leur annonça-t-il.

— A-t-il dit pourquoi ? fit le préposé.

— Il a un formulaire à faire porter.

— Un formulaire ?

— Oui. Pour un décès.

Il lui adressa un petit signe de la main puis s'éclipsa.

Dehors, la foule s'était agglutinée par petits groupes sur les trottoirs et la chaussée, visages tournés dans une direction unique. Des gens étaient sortis de leurs appartements ou de leurs boutiques, discutaient âprement.

La camionnette occupait toujours la même position. L'Exécuteur s'en approcha sans détour et enjamba la barrière de protection tandis qu'un vétéran en ciré lui adressait un clin d'œil :

— Ça a marché ?

— Sans problème, grogna Bolan en commençant à disparaître dans le trou de visite. Rangez tout et repliez-vous en souplesse.

Crazy Horse l'attendait toujours en bas, aussi immobile qu'un totem. Dès que la plaque fut refermée, il alluma une torche électrique.

— Contacte Bandit Alpha. Qu'il lance un ordre de repli général sur les positions de base.

Dès que l'Indien eut passé le message ils reprirent leur cheminement souterrain, longeant parfois un canal d'eau noire et nauséabonde d'où parvenaient des bruits inquiétants, des remugles et des couinements de rats affairés à dévorer des charognes. Bientôt ils atteignirent un point central, une sorte de grande salle voûtée dans laquelle s'entrecroisaient une multitude de tuyaux et de buses métalliques. L'endroit avait été choisi pour sa proximité avec une équipe de vétérans en attente sur un parking, dans Franklin et du matériel d'armement y avait été préalablement déposé.

Bolan choisit un pistolet-mitrailleur Mini-Uzi avec quatre chargeurs et des munitions supplémentaires pour le Beretta. Après avoir fixé le P-M sous son imperméable, il s'empara de la radio :

— Bandit Deux !

— O.K., je vous reçois ! fit une voix dans l'appareil.

— Notez le message...

Les fréquences émises par leurs radios étaient codées électroniquement. Même en cas d'interception, il était impossible de les décrypter autrement que par l'intermédiaire d'un ordinateur et après de longues recherches.

À la lueur de la torche, Bolan énuméra rapidement des noms, des coordonnées, les répéta par sûreté puis enchaîna :

— Action immédiate sur ces points. Ne les liquidez pas. Exposez-les seulement comme convenu. O.K. ?

— *Roger !* Trois équipes vont s'en occuper.

— Second point : j'ai besoin d'un double break dans Broad et Walnut. Attention, c'est une zone sensible. Il faudra me dégager les abords. Le mieux est de lancer un Sierra-Golf.

— O.K. Dans combien de temps ?

— Quinze minutes. Rappel dans dix. Ça ira ?

— C'est parti. On relaie le message.

La radio se tut. Bolan déplia une carte de la ville sur laquelle avaient été tracés à la main les grands axes souterrains des égouts. Il pointa un secteur précis et le montra à l'Indien.

— Amène-moi là-bas.

Le court dialogue qu'il venait d'entretenir avec les hommes planqués en surface signifiait que certains gros politicards véreux et quelques hauts fonctionnaires mouillés dans la magouille criminelle allaient passer un très sale moment. L'option avait été prévue avant même le début des actions de l'après-midi et impliquait un maximum de publicité autour des responsables marrons qui, à coup sûr, ne s'en relèveraient pas de sitôt.

En outre, l'Exécuteur avait ordonné une diversion à proximité d'un hôtel de Walnut Street. Il savait maintenant que s'y cachait une partie des huiles venues baiser la main d'Augie l'Ordure. Ils avaient sûrement amené avec eux une importante escorte et installé un cordon de sécurité autour de l'hôtel, mais une pénétration en force n'était pas impossible.

En quelques heures depuis qu'il s'était remis à peu près d'aplomb, et grâce à son équipe improvisée, Mack Bolan avait réuni suffisamment d'informations pour tenter de renverser une situation qui lui avait paru quasi désespérée.

Sans y avoir jamais pénétré, il savait où se situait l'épicentre de la conjuration mafieuse. Un building de vingt-huit étages enchâssé au milieu d'autres gratte-ciel, en plein centre-ville. Il espérait de toutes

ses forces qu'un maximum de gros bonnets tenteraient de s'y réfugier pour échapper à son harcèlement.

Ses blessures ne le faisaient pas trop souffrir. Il avait un peu de fièvre, encore, et parfois des élancements sourds lui montaient dans la nuque, mais il se sentait d'attaque.

Il avait identifié pratiquement toutes ses cibles. Il les isolait étape par étape. Il n'y aurait plus ensuite qu'à frapper un grand coup pour détruire l'ultime objectif.

Si les dieux de la guerre ne le lâchaient pas en cours de route.

CHAPITRE XIX

Lou Armando, le *capo* d'Atlantic City, venait de débouler dans le bureau du vingt-septième étage, fou furieux. Nino Galante, le maître d'Alexandra, et Salvatore Coppola qui régnait sur Norfolk, y étaient déjà installés.

— J'espère que tu as une bonne raison à me fournir, Augie ! cracha d'emblée Lou en marchant vers Marinello.

David Flaherty avait froncé les sourcils :

— Ici, c'est Neal. Personne ne connaît d'Augie, tu devrais t'en souvenir.

— Toi, petit con, tu fermes ta gueule ! J'ai connu le père d'Augie alors que t'étais encore en train d'apprendre des conneries à l'école.

Puis, fixant le sénateur marron dans les yeux, Lou Armando déclara :

— Je suis venu à Philly sur ton invitation, parce que tu disais que nous devons résoudre d'importants problèmes dans l'organisation et travailler sur les nouveaux projets. Nous sommes tous venus pour la même raison... Au lieu de cela, nous débarquons en pleine panique semée par cette pute de Bolan. Qu'est-ce que cet endoffé fait sur ton territoire, hein ? Je veux aussi savoir pourquoi tu nous as fait traîner pendant plus de deux jours à attendre comme des cons. T'as une réponse, Augie ?

Peu après le début des attaques de Bolan, Armando avait flairé le danger et esquissé un mouvement de repli vers le New Jersey, repli qui s'était vu aussitôt contrecarré par un cordon de fer à la périphérie de la ville.

— Rassure-moi, Junior, articula méchamment Armando. Dis-moi que tu n'es pas en train de nous faire un enfant dans le dos bien dégueulasse !

L'intéressé répliqua sèchement :

— Si je vous ai tous fait venir ici, c'est pour vous protéger, pas par calcul. Je suis profondément déçu que tu puisses penser ça, Lou.

— Et Mick le Rouge, et la Pizza ? Pourquoi ne sont-ils pas déjà là ?

— On le leur a proposé, mais ils ne veulent rien savoir. Ils se sont bouclés dans leur hôtel.

— Ouais... Bon, en tout cas je vois que tu n'arrives pas à contrôler la situation.

— C'est une affaire de quelques heures encore. J'ai tout en main, Lou. C'est vraiment pas la peine de s'affoler.

— Le jour où tu me verras m'affoler, Augie, c'est que je serai devenu complètement sénile. Et c'est pas encore pour demain. Je constate seulement que Bolan est entré dans un secteur que tu avais toi-même fait boucler et qu'il nous occasionne un maximum de ravages. C'est comme si tu avais enfermé un putain de tigre affamé dans une cage et nous avec. Comment as-tu résolu le problème de la sécurité dans cet immeuble ?

— Nous ne courons pas le moindre risque. Combien avez-vous amené d'hommes avec vous, toi, Nino et Sal ? questionna Marinello qui le savait très bien.

— En tout, ils sont environ quarante, répondit Salvatore Coppola. Des gars sûrs.

— Parfait. Avec les nôtres, ça porte le nombre à plus de quatre-vingts. Il y en a une quinzaine répartis en bas tout autour de l'immeuble et dix autres dans le hall du rez-de-chaussée. En plus, des équipes de flics en civil font le pied de grue dans la rue, avec le portrait-robot de cette ordure dans la poche.

— Et le toit ? Tu as pensé au toit ?

— Sais-tu à quelle hauteur nous sommes, Lou ?

— Les hélicoptères, ça existe !

— Mais ça s'entend de loin. Nous avons quand même prévu de placer un poste de surveillance là-haut. Ça te va ?

Le *capo* d'Atlantic City se massa le menton puis hocha doucement la tête :

— Pris comme ça, ça devrait aller.

Nino Galante intervint :

— Pour moi, c'est correct, Lou. Pour Sal aussi, nous en avons discuté en t'attendant.

— Ouais, marmonna Armando qui ne semblait pas totalement convaincu. Tu as dit que le problème devait être réglé en quelques heures ?...

Marinello se fendit d'un large sourire :

— On ne va pas en discuter l'estomac vide, hein ! Je propose qu'on boive un peu de vin du pays et qu'on mange quelque chose.

Il savait comment parler aux vieux *capi*, de quelle façon les amadouer. Armando n'était pas vieux à proprement parler, il n'avait que quarante-neuf ans. Il n'était pas plus vieux que les autres *capi* et leurs lieutenants qui se tenaient dans la salle. Mais tous respectaient les règles de l'ancienne génération mafieuse, celle qui avait permis de liquider les bandes organisées d'irlandais, de Noirs et de Juifs, dont les survivants travaillaient à présent en étroite collaboration avec la Cosa Nostra.

Depuis longtemps il avait compris que la meilleure façon de dialoguer avec un chef mafioso est de s'asseoir avec lui à une table, d'offrir le vin, le pain et le sel, selon l'expression consacrée.

On les prenait d'abord par le ventre et ensuite par la cervelle ou par les couilles. Selon leur personnalité.

Il était 7 heures du soir quand le standard téléphonique d'un hôtel de Walnut Street donna des signes de faiblesse puis tomba finalement en panne. Celle-ci fut immédiatement signalée au service des dérangements et, vingt minutes plus tard, une camionnette portant le logo de la « Bell Corporation » vint s'arrêter devant l'établissement. Deux ouvriers en salopettes y entrèrent sans accorder d'importance aux hommes à la mine patibulaire qui traînaient sur le trottoir et dans le hall d'accès, dévisageant chaque nouvel arrivant.

Ils se firent expliquer la panne, s'affairèrent sur le réseau intérieur et repartirent après avoir passé une demi-heure sur les connexions. Le réseau était de nouveau opérationnel.

À 8 h 15, un employé de l'hôtel se présenta au bureau du gérant et déclara précipitamment :

— Il doit y avoir un début d'incendie quelque part ! Ça sent la fumée et le plastique brûlé...

Trente secondes après, des flammes voraces jaillirent d'un réduit servant de remise à des produits d'entretien et des couvertures, gagnèrent le palier du premier étage et s'allongèrent à vive allure dans un couloir.

Immédiatement une sonnerie stridente se déclencha dans tout l'hôtel tandis qu'à la réception une employée essayait en vain d'alerter les pompiers. Le standard avait de nouveau sauté !

Des portes s'ouvrirent, d'autres claquèrent à la volée. Des hommes en bras de chemise et armés se ruèrent dans les étages, brailant et vociférant.

Dans la confusion naissante, personne ne remarqua l'arrivée d'un homme habillé d'un trench-coat et d'un chapeau qui s'arrêta un bref instant devant la réception.

— Service de sécurité ! cracha-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou, on vient d'être alertés !

Le préposé bégaya quelques mots en louchant vers la sortie.

Bolan le laissa à son effarement et se mit à escalader l'escalier, s'effaçant pour laisser passer un grand costaud lancé comme un taureau vers le hall. Il en croisa trois autres qui se précipitaient sur le palier du premier étage, leur lança un ordre bref :

— Vous débinez pas, allez chercher des extincteurs !

Puis, à un autre qui jetait des regards troubles autour de lui :

— Où est-il ?

— Qui ça ? fit bêtement le mafioso.

— Le boss, connard ! Est-ce que quelqu'un s'occupe de sa sécurité ?

— J'sais pas. Il était au troisième...

Bolan lui jeta une obscénité, poursuivit son chemin jusqu'au troisième étage tandis que l'écho de coups de feu tirés à l'extérieur parvenait jusqu'à lui.

Une deuxième équipe d'ex-combattants de la jungle entraînait en action pour couvrir l'Exécuteur, réalisait un passage ponctuel à bord d'un véhicule et canardait simplement le ciel pour faire du bruit.

Bolan haranguait les hommes qu'il croisait, engueulant trois mafiosi qui avaient dégainé leurs revolvers et avançaient avec circonspection sur le palier :

— Qu'est-ce que vous foutez avec vos pétoires ? Vous vous prenez pour John Wayne ?

— Le patron nous a dit de laisser passer personne, argua l'un d'eux.

— Putain ! Vous n'avez pas compris que c'est une diversion ? Le fumier est en train de débarquer par l'arrière !

— Mais on...

— Allez prêter main-forte aux autres !

Les trois hommes s'élancèrent dans l'escalier. L'Exécuteur repartit par où ils étaient arrivés, se heurta à un soldat jailli d'une chambre et l'œil sombre. Il lui colla un pruneau brûlant de 9 mm entre les yeux, enjamba son corps puis s'introduisit dans la pièce. Il y en avait deux autres qui entassaient à la hâte des papiers dans un attaché-case, près d'un lit. D'après leur allure, ceux-là n'étaient pas des soldats mais des lieutenants ou des chefs d'équipes.

Il leur lança :

— Où est Rosso ?

— À côté, répliqua machinalement le plus vif des deux qui ensuite écarquilla les yeux et se rua sur son revolver.

Il eut droit à une balle qui lui fracassa la mâchoire et décrivit une courbe disgracieuse à travers la chambre, s'affalant en arrachant involontairement les doubles rideaux de la fenêtre. Son compagnon avait mis plus de temps à réaliser. Le second projectile Parabellum le cueillit à la tempe alors qu'il se retournait pour faire face.

Bolan bondit jusqu'à la porte de la chambre contiguë. Il l'enfonça d'un violent coup de pied et se jeta aussitôt au sol. Bien lui en prit car une volée de balles lui passa au-dessus de la tête, tirée par une sorte d'orang-outang qui se tenait debout devant une table. Il largua trois balles chuintantes dans l'immense carcasse, une quatrième dans la face contractée. Le colosse vacilla, fit un pas en arrière et s'effondra sur la table qui se brisa sous son poids.

Michele Rosso se trouvait de l'autre côté d'un grand lit derrière lequel il s'était accroupi pour se dissimuler. Sa tête se releva un peu, laissant apercevoir son crâne chauve.

— Tire pas, Bolan ! hurla-t-il. Tire pas, j'me rends !

— Rends-toi plutôt en enfer, cracha l'Exécuteur en faisait péter le crâne obscène d'un projectile bien ajusté.

Son objectif était atteint. Ce qu'il fallait maintenant, c'était s'éclipser en tâchant de rester en vie. Une dernière tâche, et pas des moindres, l'attendait quelque part dans le centre-ville.

Il parcourut le couloir sans plus trouver âme qui vive et s'arrêta près du corps du mafioso qu'il avait tué quelques instants auparavant. Se baissant, il le chargea sur son épaule en grimaçant. La blessure de sa poitrine venait de lui occasionner une vive douleur. Les dents serrées, il gagna le deuxième étage puis le premier où il dut passer le plus rapidement possible à travers un rideau de flammes et de fumée.

Trente secondes plus tard, les yeux irrités, la poitrine en feu, il déboucha sur le trottoir avec son pesant fardeau. Un attroupement s'était déjà constitué dans la rue. La sirène lugubre d'un véhicule anti-incendie retentissait déjà.

Avisant un groupe de mafiosi reconnaissables à leur dégaine, il marcha vers eux et leur lâcha le cadavre dans les bras.

— Envoyez quelqu'un là-haut ! leur brailla-t-il dans les oreilles. Faut faire sortir le boss !

Sans plus s'occuper d'eux, il tourna les talons. Il disparut dans la foule pour se diriger vers une bouche d'entrée du monde souterrain et nauséabond qu'il commençait à apprécier.

Le compte de Mick « le Rouge » Rosso était soldé. Celui de Pizza

Ferrari restait en attente mais il y avait beaucoup mieux à faire que de s'occuper d'un *capo* mafioso diminué par une maladie cardiaque et terrorisé par les échos des sanglants événements de la journée.

Une heure plus tard, Mack Bolan avait rejoint le local en béton où on l'avait ranimé et où l'on avait pansé ses blessures. Il faisait nuit. Une ampoule électrique avait été allumée, branchée sur une ligne clandestine et voilée par un morceau d'emballage en carton.

Sept « rats de Philadelphie » participèrent au briefing qu'il tint durant trois quarts d'heure et au cours duquel furent définis les impératifs de l'ultime action. Le plan général de l'opération avait été envisagé dans la matinée et le matériel nécessaire était entre leurs mains, rapporté par Michatowicz et John Cassiopea qui avaient fait des miracles pour satisfaire les exigences de la mission.

Ils travaillèrent sur une carte à grande échelle du centre-ville, répartirent les tâches et analysèrent la part des risques afin de les minimiser le plus possible.

À 10 h 30 ils étaient prêts. Bolan avait renouvelé ses pansements et pris une légère collation. Chacun connaissait son rôle par cœur, savait comment jouer la partie qui le concernait.

Il ne restait plus qu'à donner le coup de grâce à la Mafia de Philadelphie.

CHAPITRE XX

La circulation était beaucoup plus fluide qu'à l'accoutumée, le trafic des piétons aussi. Pourtant, il n'y avait plus eu le moindre incident à Philadelphie depuis 8 heures du soir. Mais il régnait une sorte de psychose dans les rues. Les passants attardés marchaient presque tous le visage penché vers le sol, les automobilistes faisaient taire leurs klaxons et les véhicules de police qui poursuivaient inlassablement leurs patrouilles roulaient au ralenti, attentifs à la moindre anomalie.

Autour de l'immeuble appartenant à Neal Townsend, des silhouettes sur le qui-vive se dissimulaient dans des zones d'ombre, s'interpellant parfois mais sans jamais s'exposer.

Dans un rayon de cent cinquante mètres, d'autres silhouettes presque semblables à celles des *soldati* occupaient des positions stratégiques, le long des façades, sous des portes cochères ou près de véhicules en stationnement. Il s'agissait de policiers en civil qui avaient été placés en surveillance par les autorités de la ville et suivant des directives émanant d'un pouvoir occulte.

La large avenue qui s'enfonçait dans la zone critique laissait écouler son flot tranquille de véhicules sous les lumières colorées des enseignes lumineuses.

Il était 11 h 25 quand deux policiers en planque fixèrent leur attention sur une voiture électrique pour infirmes qui dévalait à vive allure la chaussée, entre les files de voitures. L'homme apparemment paralysé des jambes qui pilotait ce curieux engin faisait des gestes véhéments de ses bras énormes, comme pour repousser les carrosseries trop proches de lui.

— Il va finir par se viander, ricana l'un des deux agents en surveillance.

L'autre, avec un sourire amusé, commenta à son tour :

— C'est dingue comme ces chaises à roulettes peuvent tracer ! Je me demande quelle vitesse il peut atteindre.

— Au moins le quarante à l'heure... Hé ! Un peu plus, il emboutissait une caisse, le con !

Effectivement, le pilote kamikaze avait failli se faire happer par un

taxi jaune et commençait à décrire une trajectoire sinueuse. Brusquement, son engin piqua vers le trottoir opposé de l'avenue sur lequel il buta violemment et se renversa, projetant l'homme handicapé au sol.

Les seules personnes proches de l'accident étaient deux hommes engoncés dans leurs imperméables aux cols relevés, qui se tenaient dans l'ombre d'une façade. Le paralytique s'était déplacé en rampant sur le trottoir, traînant ses jambes derrière lui, et commençait à invectiver hargneusement les deux *soldati* placés en sentinelle. Sans doute pour faire cesser les cris beaucoup plus que par grandeur d'âme, l'un d'eux s'avança dans la zone éclairée avec l'intention de secourir le malheureux. Son copain, lui, redressait le petit véhicule.

La scène qui suivit prit tout de suite une allure tragico-comique : alors que le porte-flingue passait ses bras sous les épaules de l'accidenté, celui-ci s'accrocha violemment à ses jambes, le faisant tomber à la renverse sur l'asphalte. Il y eut tout de suite des hurlements suraigus, des jappements hystériques.

— Merde ! s'esclama l'un des flics. Ce mec est en pleine crise !

— C'est sans doute un camé...

Là-bas, un curieux pugilat s'entamait, ponctué de vociférations. Le second mafioso était venu porter assistance à son compagnon pour le dégager des bras énormes du forcené qui gigotait en tous sens. Puis les policiers virent les coups qui commençaient à pleuvoir sur l'homme handicapé. Celui-ci paraissait s'en tirer assez facilement malgré sa position critique, frappant vicieusement ses adversaires, leur portant un maximum de coups bas.

— Bon Dieu ! Ils vont le massacrer, les fumiers !

— Qu'il se démerde, ce camé !

— C'est peut-être pas un camé...

— Et alors ? On ne peut pas bouger d'ici, ce sont les ordres.

— Je m'en fous ! décréta soudain le plus vieux des flics qui se décolla du mur pour traverser l'avenue.

L'autre hésita quelques secondes puis le suivit en maugréant. Ils n'avaient pas traversé la moitié de la chaussée que plusieurs silhouettes apparemment issues du néant se précipitèrent vers le lieu de l'insolite empoignade. Simultanément, d'autres passants se ruèrent à leur tour, convergeant vers ce qui n'aurait dû être qu'un banal incident. En quelques instants, le pugilat se mua en une mêlée générale et les cris s'intensifièrent. Des véhicules s'étaient arrêtés brusquement pour observer la scène ahurissante, il y eut deux ou trois pare-chocs emboutis puis la pagaille devint générale.

— Merde, merde, merde ! cracha le flic en essayant d'intervenir pour calmer les belligérants.

À deux mètres sous le niveau de la chaussée, Bolan entendit crépiter sa radio portative :

— Bandit Un ! Ça y est, la zone est dégagée.

— *Roger !* répliqua-t-il laconiquement en attrapant les barreaux d'une échelle de fer pour se hisser jusqu'à la surface.

Il y eut un léger crissement au-dessus de sa tête quand il poussa la trappe de visite. Vêtu d'un imperméable bleu marine, il déboucha sous un camion qui venait de s'arrêter à l'aplomb de l'orifice, rampa et se redressa pour franchir d'un pas tranquille les quinze mètres qui le séparaient de l'immeuble le plus proche.

Le parcours qu'il avait à réaliser à découvert avait été étudié avec un maximum de précision et choisi en fonction des possibilités du terrain. Quelqu'un parmi ses nouveaux compagnons avait suggéré qu'il soit acheminé très simplement sur les lieux à bord d'un véhicule, mais l'Exécuteur avait rejeté la proposition. C'était trop aléatoire, les contrôles de police étaient trop nombreux depuis le déclenchement des hostilités. Tous les flics de la ville étaient sur les nerfs, les truands prêts à sauter sur tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à Mack Bolan.

Bolan jeta à peine un coup d'œil au chauffeur du camion qui lui fit un petit signe de la tête, observa durant une seconde la mêlée qui s'accroissait de l'autre côté de l'avenue. Il appuya sur le bouton de sonnette d'un concierge automatique.

— Oui ? fit une voix masculine.

— Cramer, répliqua-t-il simplement.

Il y eut le cliquetis d'une gâche électrique et la grosse porte vitrée s'entrouvrit. Un ascenseur l'emmena en quelques secondes au trente-deuxième étage de l'immeuble où une porte palière s'ouvrit à son approche. L'homme qui se présenta à lui avait un visage de grand brûlé, des gestes un peu gauches et une jambe raccourcie, mais un regard plein de vie. Bolan savait qu'il avait été atteint par une projection de napalm pendant la guerre du Vietnam.

L'ex-GI ne lui posa aucune question. Il lui tendit un gros sac en toile et l'accompagna dans l'ascenseur jusqu'au cinquante-deuxième étage puis le guida jusqu'à la terrasse sur laquelle ils débouchèrent à travers une porte d'entretien.

— Bonne chasse ! lui dit-il simplement avant de refermer sur lui la porte métallique.

Bolan ouvrit le sac pesant, en sortit un combiné M-16/M-203, un LAW anti-char au tube court et rétractable, ainsi que plusieurs ceintures militaires auxquelles étaient fixés des chargeurs de rechange pour le M-16 et des grenades de 40 mm pour le 203. Deux garrots en nylon et un poignard de combat complétaient la panoplie.

Le fond du sac contenait un parachute directionnel M-32/C que Michatowicz avait eu beaucoup de mal à trouver parce qu'il fallait que la toile soit de couleur sombre. Il l'avait finalement rapporté d'un centre militaire d'entraînement, le négociant pour mille dollars à un magasinier de ses amis.

L'Exécuteur se débarrassa de son imperméable et commença à fixer son harnachement sur la combinaison de combat. Il y accrocha également son transceiver radio, prit une mini-paire de jumelles dans le paquetage, puis alla se pencher par-dessus le parapet.

À travers l'optique spécialement traitée, il inspecta l'immeuble-cible qui se détachait parfaitement en contrebas et à environ cent cinquante mètres de distance. Les trois étages au-dessous du vingt-huitième étaient brillamment éclairés et l'on distinguait à travers les vitres de nombreuses silhouettes.

Inspectant ensuite avec attention le toit plat du bâtiment, Bolan finit par apercevoir la sentinelle placée là par sécurité. Le type était seul mais armé d'un pistolet-mitrailleur.

Ce qu'il allait tenter était sans aucun doute une folie, mais il n'y avait pas d'autre moyen d'atteindre le serpent lové au cœur de son nid maléfique.

Le déploiement du parachute directionnel lui prit moins d'une minute. Lorsqu'il fut soigneusement étalé le long du parapet, il consulta sa montre-chrono, vit qu'il était 11 h 40 et lança un appel dans son transceiver :

— Bandit Un pour Bandit Trois et Six !

Il reçut deux accusés de réception sur lesquels il enchaîna :

— Le top dans soixante secondes. Prêts ?

— Prêt !... Prêt ! renvoya l'appareil.

— *Roger !*

Avec des gestes précis il fixa le harnais du parachute et en vérifia les attaches, monta ensuite sur le large parapet, observa l'avenue en contrebas. Un vent léger de huit à dix kilomètres/heure faisait « floper » la toile étendue derrière lui, l'idéal pour ce type de saut.

Il entendait aussi le brouhaha confus de la ville et le ronflement plus proche du système de conditionnement d'air de l'immeuble.

Il remplit ses poumons de l'air nocturne. Un petit rictus lui étira

les lèvres. Ses blessures n'allaient pas tarder à le tourmenter de nouveau. Mais il fallait qu'il tienne, bon jusqu'au bout.

Un dernier regard à son chrono et il se mit à courir sur la bande bétonnée qui se terminait quinze mètres plus loin, tirant sur les suspentes du parachute pour en faire gonfler la toile. Dans un bruissement soyeux, la voile se déploya au-dessus de lui.

— Banco ! dit-il en se précipitant dans le vide.

CHAPITRE XXI

Il chuta tout d'abord de plusieurs mètres, modifia sa trajectoire en utilisant les poignées de direction et se stabilisa. Cent soixante-dix mètres plus bas, l'avenue lui apparut comme un long ruban noir où la circulation avait à présent repris un trafic normal. Les attroupements s'étaient défaits, rien ne témoignait plus qu'il y ait eu une rixe à proximité de la forteresse d'Augie Marinello.

Bolan dut tractionner plusieurs fois pour rallonger sa trajectoire. Avec son armement et ses munitions il pesait beaucoup trop lourd et il craignit un instant de rater la surface d'atterrissage.

Lorsqu'il fut parvenu à la moitié de son parcours aérien, il lança dans le transceiver dont il avait bloqué le bouton d'émission :

— Bandit Trois, *Go !* Bandit Six, *Go !* Il compta ensuite les secondes. À cinq, il entendit l'écho d'une explosion vers le sud. Puis plusieurs lueurs se développèrent dans le ciel, à l'ouest. À plus de huit cents mètres de là, les deux équipes des « Rats de Philadelphie » venaient de faire éclater quelques kilos de mélinite dans un terrain vague et lançaient des fusées éclairantes. Ils étaient rigoureusement ponctuels.

Malgré ses craintes, l'Exécuteur arriva à proximité de la terrasse-cible avec un peu trop de hauteur. Il dut de nouveau tractionner pour réduire sa vitesse et son altitude, aperçut facilement la sentinelle qui lui tournait le dos pour observer les lueurs éblouissantes dans le ciel. Il lui arriva dessus comme un oiseau de proie, un pied en avant, et le percuta dans les reins, l'envoyant valser avec violence sur la surface bitumée.

En une seconde il se défit des attaches de la toile, s'approcha du mafioso auquel il trancha la gorge, puis se dirigea vers la porte de communication avec l'intérieur des lieux. C'était une porte métallique absolument semblable à celle qu'il avait franchie sur l'immeuble voisin. Elle lui donna accès à un faux étage tout entier occupé par les appareils de climatisation. Il y avait une passerelle qu'il n'eut qu'à suivre pour aboutir à un escalier menant au vingt-huitième étage.

Le Beretta silencieux prêt à entrer en action, il franchit un hall puis parcourut un long couloir sans rencontrer quiconque. Ce n'était pas très surprenant. Il ne s'agissait ici que de locaux techniques et, à

cette heure de la nuit, les cannibales étaient tous entassés dans les étages du dessous.

Il dut encore descendre les vingt-six marches d'un escalier de service avant de s'arrêter devant une porte en bois entrebâillée d'où s'échappait le brouhaha de conversations animées. La poussant doucement, il l'ouvrit en grand et observa l'immense pièce occupée par une trentaine d'hommes répartis en plusieurs groupes.

Immédiatement, Bolan identifia plusieurs personnages parmi les plus importants du Milieu : Lou Armando qui écoutait les jérémiades d'un gros type velu tout en engloutissant toast sur toast ; un verre de vin à la main, Sal Coppola, un *capo* du Sud, qui fumait un gros cigare ; renversé dans un canapé, Nino « The Horse » Galante qui s'esclaffait sur les propos égrillards de Dave Flaherty. Et tout un aréopage d'hommes de confiance appartenant sans doute à plusieurs clans, dont les voix ronronnaient à l'unisson des chefs.

L'Exécuteur vit aussi Meir Siegelblum qui déambulait en titubant à travers la salle, une bouteille de whisky tenue à bout de bras, l'œil glauque. Mais il y avait un absent dans la charmante réunion : aucun des visages présents n'était celui d'Augie Marinello.

Au moins trois secondes s'écoulèrent avant que quiconque remarque la lugubre silhouette qui s'était découpée dans le chambranle de la porte. Puis le regard joyeux de Nino Galante croisa furtivement celui de Bolan. Le patron d'Alexandra sursauta, ses yeux se fixèrent avec horreur sur la silhouette tant haïe et il poussa un beuglement démentiel.

L'Exécuteur avait déjà pressé la détente du M-16 lorsque des exclamations d'effroi commencèrent à jaillir d'une multitude de gorges. La rafale balaya la salle de réunion, déchiquetant les plus proches dans un staccato ininterrompu, faisant tressauter des corps, labourant des chairs hurlantes.

La tête de Sal Coppola s'inonda de sang et il s'affala dans son canapé en gesticulant. Le verre que tenait Lou Armando lui explosa dans la main et plusieurs petits geysers pourpres jaillirent de sa chemise immaculée. La face hilare de « The Horse » eut un vilain rictus quand deux ogives de .223 lui entrèrent dans le nez et dans la bouche pour ressortir par l'arrière de son crâne, emportant avec elles un peu de sa cervelle. David Flaherty qui était tout près de lui poussa un cri strident en recevant du sang dans les yeux et tenta de se mettre à l'abri. Il n'en eut pas le temps. L'interminable rafale le rattrapa et lui déchiqueta la nuque.

Meir Siegelblum, lui, ne comprit pas comment la mort s'empara de lui en quelques millisecondes. Il prit plusieurs balles qui lui arrachèrent la moitié du visage, continua de faire quelques pas

titubants avant de s'écraser mollement sur la moquette.

Le percuteur du M-16 claqua à vide et la culasse resta ouverte. Glissant aussitôt son index sur la détente du M-203, Bolan largua parmi les rescapés une grenade explosive de 40 mm et se plaqua contre le mur, protégé par le battant de la porte. L'éclatement de l'engin fut assourdissant. Des centaines de fragments métalliques s'enfoncèrent dans les corps des hommes encore debout et firent exploser les baies vitrées.

Alors que la pièce vibrait encore du coup de tonnerre, Bolan avait déjà engagé un autre chargeur sous la culasse du M-16 et arrosait de nouveau la réunion mafieuse. Les survivants du massacre, des blessés pour la plupart, furent balayés en quelques dixièmes de seconde, se tordirent spasmodiquement avant d'aller grossir le nombre des morts.

Enfin le silence se fit, douloureux, monstrueusement présent. Les oreilles de l'Exécuteur sifflaient. La salle aux dimensions cyclopéennes n'était plus qu'un abominable charnier où s'entrelaçaient des corps dans les positions les plus invraisemblables.

Bolan eut soudain conscience d'un mouvement derrière lui. Ses tympanes martelés par l'inferral vacarme ne lui avaient pas permis d'entendre plus tôt l'approche des mafiosi qui accouraient depuis l'étage inférieur.

Il leur fit entendre un autre vacarme aussi tonitruant que le premier, leur dépêchant une grenade en furie qui les bloqua d'abord en transformant cinq hommes en cadavres. Puis une rafale du M-16 les fit refluer. Tirant maintenant par courtes rafales, Bolan accompagna la débandade des hommes en pleine panique, les poursuivit dans l'escalier jusqu'à une porte massive qui se referma devant lui dans un claquement lourd.

Il saisit alors le LAW accroché dans son dos, le fit passer devant lui et l'arma puis recula à l'angle d'un mur. De là, il largua une roquette dont l'éclatement pulvérisa la porte en mille morceaux, poursuivit son chemin jusque dans une pièce semblable à la salle de réunion et faucha un groupe de tueurs hagards et affolés. Et ce fut un nouveau concert qui se fit entendre. Au crépitement du M-16 succédait régulièrement le braoum ! du lance-grenades tandis que quelques coups de feu épars tentaient de donner une réplique inefficace.

Six chargeurs de .223 avaient déjà été utilisés. Il en restait encore quatre et cinq grenades dont deux fumigènes.

L'Exécuteur jeta à terre le LAW devenu inutile, puis s'avança à travers la multitude de cadavres, ses armes prêtes à distribuer une nouvelle ration de mort. Mais nulle silhouette ne se dressa devant lui

pour l'affronter. Un peu plus loin, le voyant lumineux d'un ascenseur privé clignotait à tout-va, témoin d'un départ précipité. Un bruit de galopade se faisait entendre dans un escalier, à travers une porte restée ouverte.

Il parcourut l'étage, visita des pièces vides, délaissées en toute hâte par des occupants affolés qui n'avaient songé qu'à préserver leur vie, sans se préoccuper du sort de leurs chefs. C'était ça, la Mafia. Des cohortes de gros bras, de porte-flingues qui roulaient les mécaniques mais se mettaient à courir quand le tonnerre roulait au-dessus de leurs têtes.

Bolan ressentit un début d'étourdissement et dut s'arrêter quelques secondes pour retrouver son équilibre. Un grognement s'échappa de sa gorge quand il se résolut à se replier en direction du toit.

Du haut de la terrasse, il braqua ses mini jumelles sur l'avenue qui d'un coup s'était vidée de toute circulation. À plus de deux cents mètres, des fourgons de police barraient la chaussée, sirènes hurlantes. Des hommes en uniforme se déployaient pour cerner la zone du conflit. Puis, plus près, essayant de se faufiler le long de la façade, quatre silhouettes marchaient rapidement sur le trottoir. À travers l'optique, Bolan identifia deux d'entre elles. Marinello fuyait, accompagné par deux de ses lieutenants et une femme à la chevelure flamboyante.

Bolan poussa un soupir écoeuré. Très vite, il avait compris que le *capo di tutti capi* avait pris la tangente depuis le début du combat. C'était dans la logique de l'individu retors dont l'instinct de survie primait sur tout. Mais pas un instant il ne s'était douté que la rousse Eva Swanson se trouvait avec lui, tout au moins dans les murs qui abritaient le complot de la côte Est.

Qui était-elle réellement ? Une femme convaincue que sa fortune serait faite en participant aux actions illégales de la toute-puissante Cosa Nostra ? Un agent véritable de la DEA qui jouait tellement bien son rôle qu'elle avait réussi à donner le change au champion de la ruse et de la malignité ?

Peut-être avait-elle bluffé l'Exécuteur en se faisant passer pour un agent travaillant sous couverture. Mais dans le cas contraire, elle avait droit à un somptueux coup de chapeau !

Finalement, ce n'était pas d'un grand d'intérêt. Ce qui était important, désastreux même, c'était que l'ignoble roitelet d'un empire criminel ait pu en réchapper.

Bolan entendit un gong cogner dans son crâne lorsqu'il ajusta le harnais du parachute sur son torse. Il s'obligea à attendre un moment avant de monter sur le rebord de la terrasse et respira lentement sans

accorder la moindre attention au tumulte qui se développait à chaque extrémité de l'avenue.

Dans le bruit lancinant des sirènes qui hurlaient à l'unisson, il fit gonfler sa toile et se fondit dans la nuit. Il glissa silencieusement au-dessus des buildings proches pour s'éloigner le plus possible des uniformes agglutinés près de leurs véhicules. Quelques-uns avançaient avec prudence vers ce qui avait été une forteresse réputée inviolable et qui n'était plus qu'un monument creux, témoignage à moitié détruit de l'ignominie.

Lorsqu'il jugea qu'il avait correctement pris l'axe prévu pour son repli, l'Exécuteur annonça dans sa radio :

— Bandit Sept !

— O.K. ! fit sobrement la voix de John Cassiopea.

— Je passe à l'aplomb du point Lima-Tango !

— Bien reçu. Prêt pour récupération.

Ce fut tout. Dans vingt secondes au plus tard, Bolan aurait largement dépassé le périmètre encerclé et serait pris en charge par les « rats de Philadelphie ».

Quelle dérision et quel paradoxe ! Ces types étaient tout simplement fantastiques ! Quel gâchis aussi de les savoir livrés à une existence misérable alors qu'ils étaient capables de donner le meilleur d'eux-mêmes.

Avec leur concours, le blitz avait été presque trop facile. Bien sûr, l'effet de surprise avait joué à cent pour cent, mais jamais l'Exécuteur n'aurait pu s'en tirer s'ils ne lui avaient pas tendu la main au bon moment.

Durant les dernières secondes de sa trajectoire, il pensa à ses anciens compagnons de la Death Squad, l'équipe de la Mort qu'il avait formée au début de sa sanglante croisade. Tous avaient été tués, sauf Herman Schwarz et Rosario Blancanales. Cette fois, l'équipe était restée intacte.

Il avait environ cinquante mille dollars immédiatement disponibles qu'il leur donnerait avant de disparaître. Cela les aiderait à repartir, si toutefois ils pouvaient encore s'adapter à la société telle qu'elle était devenue.

Poussant sur ses poignées de direction, il inclina sa voilure pour suivre l'axe d'une rue peu fréquentée. Bientôt il ne fut qu'à cinq mètres du sol, au-dessus d'une camionnette qui se réglait sur sa vitesse.

Il toucha l'asphalte en souplesse mais sa jambe blessée le trahit et il s'affala par terre en se retenant pour ne pas hurler. Il y eut un bruit

de portière, un martèlement de pas, et des bras vigoureux l'aidèrent à se relever.

— On retourne dans nos lignes, sergent ! fit une voix aux accents traînants de Brooklyn, tout près de lui.

Ses lignes ? Bolan ne savait même plus où elles se trouvaient. Et de toute façon, il y avait bien longtemps qu'il les avait dépassées.

— D'accord, répondit-il en songeant à Augie Marinello qu'il n'avait pas réussi à stopper.

Celui-là, il le retrouverait un jour. Le monde est tout petit quand on veut se donner la peine de le regarder attentivement.

Il avait un goût d'amertume dans la bouche et son cœur battait la chamade. Mais la mission avait quand même frappé un sacré coup contre le Syndicat du Crime.

Des *capi* parmi les plus importants de la côte atlantique, des as de la super-magouille avaient cru pouvoir étendre leur puissance despotique en se réunissant.

Ils s'étaient prosternés devant le dieu aux pieds fourchus de Philadelphie et ils avaient récolté la mort et la destruction.

Bolan ne serait pas venu pour rien.